

ANTICIPATION

MAURICE LIMAT

LE PROSCRIT DE DELTA



fleuve noir

LE PROSCRIT DE DELTA

OceanofPDF.com

DU MÊME AUTEUR

Dans la même collection

Les enfants du chaos.

Le sang du soleil.

J'écoute l'univers (traduit en portugais. Réédité dans la collection « Lendemain retrouvés »).

Métro pour l'inconnu (traduit en italien et en espagnol).

Les foudroyants.

Moi, un robot (traduit en italien, espagnol, portugais. Réédité dans la collection « Lendemain retrouvés »).

Le carnaval du cosmos (traduit en portugais. Réédité dans la collection « Lendemain retrouvés ». Grand prix du roman de Science-fiction Claude Auvray 1978).

Océan, mon esclave (traduit en italien et en portugais).

Message des Vibrants (traduit en portugais).

Les damnés de Cassiopée.

Lumière qui tremble.

Les fils de l'espace.

L'anti-monde (traduit en espagnol).

Dans le vent du cosmos.

Les créatures d'Hypnôs.

Le crépuscule des humains (traduit en espagnol).

Le sang vert (traduit en espagnol. Réédité dans la collection « Lendemain retrouvés »).

Les sortilèges d'Altaïr.

L'étoile de Satan.

Echec au soleil (traduit en espagnol).

Particule zéro (traduit en espagnol).

Ici finit le monde (traduit en espagnol).

Les soleils noirs.

Fréquence ZZ.

Le flambeau du monde (traduit en espagnol).

Methoodias (traduit en espagnol).

Planétoïde 13.

Rien qu'une étoile...

La Terre n'est pas ronde (traduit en espagnol).

Le soleil de glace (traduit en espagnol).

Le dieu couleur de nuit (traduit en espagnol).

Les oiseaux de Véga (traduit en espagnol).

Les portes de l'aurore (traduit en espagnol).

La nuit des géants.

La planète de feu.

Les sirènes de Faô.

Le septième nuage.

Ici, l'infini.

Métalikus.

Le treizième signe du Zodiaque.

Flammes sur Titan (traduit en portugais).

Tempête sur Goxxi.

Le voleur de rêves.

Plus loin qu'Orion.

Les cosmatelots de Lupus.

Et la comète passa.

Un astronef nommé Péril.

Un de la Galaxie.

Moissons du futur.

La planète aux chimères.

Quand le ciel s'embrase.

Les pêcheurs d'étoile.

L'empereur de métal.

Robinson du néant.

S.O.S. Ici nulle part !

L'étoile du silence.

La jungle de fer Vertige cosmique.

L'iceberg rouge.

L'espace d'un éclair (traduit en espagnol).

Les Sub-Terrestres.

Où finissent les étoiles ? (traduit en espagnol).

Maëlstrom de Kjor (traduit en espagnol).

Il est minuit à l'univers.

La lumière d'ombre.
Astres enchaînés.
Les Incréés.
Miroirs d'univers (traduit en néerlandais).
Cap sur la Terre.
Les diablesses de Qiwâm.
La tour des nuages.
Mortels horizons.
Principe Omicron.
Les fontaines du ciel.
La cloche de brume.
Dt5, cœur de soleil.
Moi, le feu.
Le zénith... et après ?

Dans la collection « Grands Romans »

Par le fer et la magie (traduit en tchèque).
Le carnaval de Satan (traduit en néerlandais).

Dans la collection « Angoisse »

Crucifie le hibou.
Batelier de la nuit (traduit en espagnol).
Le marchand de cauchemars.
Créature des ténèbres.
Chantespectre.
L 'ombre du vampire (traduit en allemand).
Mandragore (traduit en italien).
Lucifera.
Le miroir.
La prison de chair.
Le manchot (traduit en allemand et en flamand).
Le moulin des damnés.
La mygale (traduit en allemand).
Moi, vampire (traduit en espagnol, allemand, flamand, néerlandais).

Les jardins de la mit (traduit en néerlandais).

La Maleficio (traduit en néerlandais. Réédité dans la collection « Horizons de l'au-delà »).

Ici, le bourreau.

L'aquarium de sang (traduit en allemand).

En lettres de feu.

Amazone de la mort (traduit en allemand).

Méphista.

Méphista contre Méphista.

Méphista et le clown écarlate.

Méphista et la lanterne des morts.

Méphista et la croix sanglante.

Danse macabre pour Méphista.

Méphista et la mort caressante (traduit en allemand).

Méphista et le chasseur maudit.

Méphista et le guignol noir Méphista belle à faire peur.

Méphista contre l'homme de feu.

Ton sang, Méphista !

Méphista et le chien Hurlamor

MAURICE LIMAT

LE PROSCRIT
DE DELTA

COLLECTION « ANTICIPATION »

ÉDITIONS FLEUVE NOIR
6, rue Garancière - PARIS VI^e

OceanofPDF.com

La loi du 11 mars 1957 n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'Article 41, d'une part, que les copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective, et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite (alinéa 1^{er} de l'Article 40).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les Articles 425 et suivants du Code Pénal.

© 1980, « Éditions Fleuve Noir », Paris.

Reproduction et traduction, même partielles, interdites.
Tous droits réservés pour tous pays, y compris
l'U.R.S.S. et les pays scandinaves.

ISBN 2-265-01462-1

OceanofPDF.com

CHAPITRE PREMIER

- Votre nom ?
- Klaus Verdier.
- Votre âge ?
- 27 ans.
- Profession ?
- Ingénieur.
- Appartenance politique ?
- Néant.
- Appartenance religieuse ?
- Néant.

Il y eut un petit temps.

Cet interrogatoire – car c’en était bien un – se déroulait dans un cadre des plus singuliers.

Une sorte de caisson métallique, où l’homme interrogé se tenait seul, debout entre deux parois où se voyaient des canalisations, d’innombrables

boulons, des appareils compliqués, peu compréhensibles pour le profane mais dont lui-même, eu égard à sa qualité d'ingénieur, devait être susceptible de deviner l'utilité.

Il y avait derrière lui une porte, également de métal. Et une autre devant lui. L'une et l'autre à fermeture magnétique et, il ne l'ignorait pas, rigoureusement hermétiques.

Il était seul et son interlocuteur ne se manifestait que par un micro. En fait ce n'était pas un humain. Seulement une voix. Nette, métallique. Une de ces voix dont on se demande si elles se révèlent en direct ou seulement par enregistrement. Une voix sans visage, une voix surtout sans âme.

Une voix qui était le reflet du pouvoir qui avait fini par tout niveler et étendre sur la planète Terre son emprise tentaculaire et impitoyable, subordonnant tout et tous à l'ensemble au détriment de l'homme.

— Klaus Verdier, admettez-vous l'ordre ?

Il hésita. Buta sur la question. Puis riposta :

— A quoi bon toutes ces questions ? On me les a posées cent fois. Comme s'il était encore besoin...

— Silence, Klaus Verdier. Et répondez !

Il eut une moue amère, haussa les épaules :

— Comme si cela change quelque chose maintenant !

— Klaus Verdier, nous sommes prêts à vous donner une dernière chance de vous intégrer à l'ordre. Répondez ! L'admettez-vous ?

— J'admets un ordre social. Pas le nôtre !

— Que souhaitez-vous, Klaus Verdier ?

— La liberté dans l'ordre et le respect humain.

Il entendit alors, plutôt récité qu'exprimé, cet adage redoutable : « La liberté est le plus précieux des biens. Aussi ne saurait-elle être accordée à n'importe qui ! »

Il baissa un peu la tête. Non pour dissimuler ses réactions, ne sachant que trop qu'il était épié, surveillé, analysé, étudié par de subtiles caméras, mais parce qu'il était las de tout cela.

— Finissons-en, dit-il brusquement, relevant le menton.

— Nous allons en finir, Klaus Verdier. Mais auparavant, il est bon que vous ne soyez pas définitivement condamné sans avoir dit toute la vérité. Vous avez encore menti sur deux points, comme tout au long de votre procès.

— Je n'ai pas menti ! lança fièrement le captif.

— Vous prétendez n'appartenir à aucun parti, à aucune obédience religieuse. C'est inexact !

— C'est vrai !

— Expliquez-vous !

Klaus Verdier était excédé de ces tergiversations qu'il savait parfaitement stériles. Au point où il en était, il ne risquait plus rien. Toutefois, il riposta, peut-être simplement pour mettre les choses au point plus en lui-même qu'envers cet interlocuteur invisible qui n'était qu'au niveau de l'ordinateur :

— J'ai mon opinion quant à la règle sociale. Mais je ne crois en aucun cas à des balivernes comme la démocratie ou ce suffrage universel perpétuellement truqué. Je ne crois pas qu'on gouverne les hommes en leur demandant leur avis – d'ailleurs votre régime a compris cela depuis longtemps. Je crois en une autorité naturelle de style monarchique, basée sur une morale absolue, un sens profond du civisme...

— Il suffit ! N'avez-vous pas trouvé des humains susceptibles de partager votre forme de pensée ?

— Si. Mais en aucun cas, je n'ai admis de m'inféoder à une formation quelconque.

— Parlez-moi maintenant de votre point de vue religieux.

— Réponse analogue. Je suis déiste et christique. Mais aucune secte n'a pu me satisfaire avec ses directives. Je ne crois qu'aux valeurs éternelles.

Nouveau silence.

Klaus Verdier rongait son frein. Il savait ce qui l'attendait et maintenant il avait hâte que tout ce cérémonial superfétatoire soit conclu.

— Où êtes-vous, Klaus Verdier ? Le savez-vous ?

— A bord de l'astrobague qui m'a amené, si je ne m'abuse, à Delta IV, dernière planète satellite de l'étoile Delta du Centaure.

— Vous savez ce que cela signifie ?

Il tapa du pied avec colère.

— Oui... oui ! Foutez-moi la paix et jetez-moi sur ce monde maudit, puisque c'est paraît-il ce que je mérite !

La voix mystérieuse demeurait égale à elle-même. Neutre, sans passion ni colère aucune :

— Une dernière chance, Klaus Verdier, avant l'inéluctable : acceptez-vous de revenir sur vous-même ? De vous intégrer à notre société de

perfection absolue ? Votre profession d'ingénieur peut vous y amener une situation enviable.

— Je refuse !

— Prenez bien garde !

— C'est non !

Ce « non », il le savait, équivalait à un suicide.

Après encore un tout petit temps, la voix prononça :

— Déshabillez-vous !

Klaus pouvait évidemment refuser. Mais il savait que cela aussi ne servirait à rien et qu'on saurait bien le dépouiller de ses vêtements, de cette tenue assez sinistre de prisonnier.

Il obéit et il y eut, dans la cellule de métal, un assez beau gars à l'état de nature, de bonne taille, d'allure sportive, cheveux châains et regard ambré, viril et aux mains soignées.

Il était impassible, regrettant presque de s'être énervé. A quoi bon tout cela ?

Il savait qu'on le sondait encore. La voix reprit :

— Jetez votre bague !

Il réprima un ricanement. Rien ne leur échappait donc, à ces tenants du collectivisme intégral qui avaient conquis la Terre grâce à la médiocrité, la paresse, la lâcheté des planétaires ?

Il arracha sa chevalière et la lança au hasard sur le tas de vêtements. Il ne put s'interdire un dernier trait :

— J'ai aussi une dent en or !

— Dans votre position, Klaus Verdier, inutile de faire de l'esprit.

La voix se tut. Il entendit un léger, très léger déclic. Devant lui, la porte coulisssa. Un air glacé lui arriva, faisant se hérissier sa chair nue. Une lumière morne, quasi crépusculaire. Il ne voyait, dans la position de l'astronef, que le terrain, grisâtre, avec quelques touffes d'herbe rare. Pas le ciel.

— Sortez !

Nulle résistance n'était de saison. Il obéit.

Le sas (car c'était bien cela) se prolongeait par un petit escalier métallique qui descendait jusqu'au sol.

L'homme nu posa le pied sur le premier échelon et gagna la surface de Delta IV en trois secondes.

Il ne se retourna pas. Il entendit le quasi imperceptible grincement de l'échelle qui remontait et devina que le sas s'était refermé.

Il fit quelques pas pour échapper au remous que ne manquerait pas de déclencher l'envol du vaisseau spatial. Il en entendit toutes les modalités et sentit, s'opposant à cette atmosphère froide et hostile, le nuage thermique consécutif au fonctionnement des tuyères vrombissantes qui lançaient l'astronef.

Il s'était refusé à se retourner. Il voulait avoir rompu définitivement avec un monde politiquement odieux, mais aussi, irréversiblement, avec sa planète patrie, la Terre.

Et tous ceux et celles qu'elle portait. Dont il avait aimé, dont il aimait encore quelques spécimens.

Considéré comme asocial, imbu de pensées réputées subversives et de croyances jugées surannées, on le laissait seul et intégralement nu, totalement rejeté par sa race et tout ce qu'elle avait pu produire au cours des millénaires, sur ce petit astre perdu.

Klaus Verdier s'était imposé de ne plus regarder l'astronef, de ne plus savoir qu'il avait existé, qu'il y avait à plusieurs années-lumière un monde verdoyant appelé Terre.

Il savait cependant qu'il n'était pas le seul, pas le premier à avoir été ainsi déporté sur Delta. Les autres, ceux qui l'avaient précédé, qu'étaient-ils devenus, ces autres ?

Il leva la tête. Une brume de grisaille régnait. On ne voyait pas grand-chose et la lumière de l'étoile Delta ne parvenait que faiblement. Le décor se distinguait assez mal.

L'homme nu aspira une gorgée d'air et frissonna. De froid ? De terreur ?
Il se mit en route.

CHAPITRE II

M'Kar demeurait l'œil fixé au viseur panoramique, ce qui lui permettait de cerner rigoureusement la cible, le système à infrarouge se souciant peu des brumes qui stagnaient sur Delta IV.

L'astronef des flibustiers demeurait immobile, c'est-à-dire qu'il épousait de façon stricte le mouvement planétaire de façon à survoler en permanence un seul et même point.

M'Kar et les siens surveillaient le satellite de Delta. Ils avaient repéré l'astrobague. Ce qui les inquiétait cependant, c'était la présence de deux cosmavisos qui avaient paru escorter le vaisseau transporteur de déportés. De deux choses l'une : ou l'astrobague amenait un contingent important de marginaux, ou, plus communément, ils venaient installer une base dans une des planètes du Centaure.

De toute façon, leur présence ne convenait guère aux desseins des pirates. Car après les pertes subies au cours des dernières randonnées spatiales, avec son équipage décimé à la fois par plusieurs engagements

avec les croiseurs de la flotte interplanétaire et aussi une épidémie de fièvre maligne, une de ces maladies spécifiques des aventuriers du grand vide, M'Kar avait estimé qu'il était urgent d'enrôler quelques gaillards décidés, voire des filles de même acabit, afin de renforcer l'équipe.

Et quel meilleur réservoir pour ce qu'il appelait la remonte que Delta IV, ce bague étrange où les autorités du planéto-socialisme terrien abandonnaient purement et simplement leurs condamnés, les laissant dans le plus simple appareil, tout en prétendant (ce n'était pas une de leurs moindres hypocrisies) leur fournir ainsi une chance de se réadapter à la nature.

Ce sur un planétoïde désolé, comprenant une atmosphère à peu près convenable, mais où la faune et la flore étaient maigres, et le climat plutôt frais.

Mais les nouveaux dirigeants de l'humanité terrienne, au sommet d'une technologie qui leur avait ouvert la route des étoiles, désormais totalement dénués de toute préoccupation humanitaire ou philosophique, avaient ainsi prétendu abolir la peine de mort tout en vouant ceux qui ne leur convenaient pas à un sort effrayant.

Une expérience, avait-on dit. On laissait les déportés absolument libres. Et les résultats connus demeuraient assez épouvantables.

Deux fois déjà, M'Kar et les siens avaient fait des escales clandestines sur Delta IV. Ils avaient réussi à récupérer un certain nombre d'hommes et de femmes que la Terre rejetait. Il en existait encore plusieurs dans les rangs de l'équipage pirate. Et aussi des Centauriens, des natifs de Cassiopée, du Lion, du Cygne...

Tous antisociaux ! En majorité criminels à la base. Un joli ramassis de déclassés originaires de mondes bien diversifiés, mais qui avaient un point commun : la haine des sociétés organisées. Avec tout ce que cela peut comporter dans le domaine de la délinquance et du crime.

Koraa et Typoos se tenaient auprès de M'Kar. Koraa, une Centaurienne, était plus ou moins officiellement la compagne du chef de la bande. Typoos né, lui, sur Mars, métissé d'une Terrienne et d'un Andromédien, avait toute la confiance du capitaine, dans la mesure où ce dernier estimait que l'autre ne visait pas encore à lui ravir sa place.

À bord, ils n'étaient pas unis par l'amitié, mais par la complicité, comme cela existe dans toutes les associations de malfaiteurs du cosmos.

— Qu'est-ce que tu vois ?

— Bizarre ! Ce type est seul !

— L’astrobague est venu jusqu’à Delta pour amener un seul déporté !

— Il s’agit donc d’un personnage important ! Un dirigeant déviationniste, peut-être ?... Ou quelque chef de la résistance !

— Et il leur aurait fallu deux cosmavisos escorteurs ?

— Ça ne va sûrement pas jusque-là ! Ce gars, sur Fastrobagne, ne pouvait pas grand-chose à lui tout seul... Et les avisos, eux, doivent être chargés de mission !

— Et si nous étions repérés ? S’ils venaient pour nous ?

Cette réflexion de Typoos jeta un froid. M’Kar finit par hausser les épaules.

— Et les brouilleurs de radar, qu’est-ce que tu en fais ?

— Ces cons-là ont peut-être trouvé un truc pour brouiller les brouilleurs !

M’Kar répondit posément, en cette langue Spalax interstellaire que tous ceux qui avaient à voyager dans l’espace connaissaient plus ou moins :

— Tu déconnes, Typoos...

Koraa jugea bon de changer l’orientation du dialogue :

— Tu me laisses voir ?

Elle prit place au viseur, découvrit la surface rocailleuse de Delta IV, les arbres maigres, les roches aiguës. Quelques mares gelées.

Et un homme, seul et nu, qui semblait avancer au hasard.

— Un beau gosse, fit-elle simplement, demeurant femme avant tout.

M’Kar la bouscula sans élégance.

— Dis donc... Garde ton admiration pour une autre occasion ! Et dis-nous ce qu’il fait.

— Il a l’air de chercher...

— Bien sûr. Comme tous ces pauvres mecs qu’on plante là, et qui se retrouvent paumés après l’envol de l’astrobague.

Un long moment encore, les forbans scrutèrent le comportement du déporté.

Mais le réseau infrarouge commençait à leur révéler bien autre chose. Ce qui justement échappait au proscrit, lequel, comme tous les malheureux jetés solitaires sur le planétoïde maudit, cherchait instinctivement ceux qui l’avaient précédé, ceux qui avaient pu échapper aux pièges naturels et tenter de subsister. Dieu savait comment sur ce monde désolé au climat hostile et au relief à peu près inconnu.

Ce que voyaient les forbans de l'astronef, c'était le cercle de ceux que recherchait le nouvel arrivant. Ils les distinguaient, rampant entre les rocs, se coulant derrière les troncs, se faufilant dans les buissons, formant petit à petit un étau vivant qui se refermait lentement sur celui qui n'en avait encore nulle conscience.

M'Kar, à son poste de vigie, eut un ricanement bref.

— S'il savait ce qu'ils attendent de lui...

Koraa demanda :

— Tu vas les laisser faire ?

— Non pas ! Ce type me paraît intéressant... Physiquement il sera incontestablement une bonne recrue. Mais il y a autre chose ! Si les planéto-socialistes l'ont relégué sur Delta, c'est qu'il est particulièrement dangereux... pour eux !

Il appela Typoos :

— Dispositif de récupération en place !

Typoos sortit pour faire le nécessaire. Il se heurta à un grand escogriffe à la peau verdâtre, un humanoïde de plus de deux mètres, très maigre, aux yeux enfoncés dans les orbites minces.

— Chef !... Le radar a repéré les cosmavisos ! Ils n'ont même pas pris la peine de créer le réseau d'invisibilité. Ils foncent sur nous !...

Klaus avançait.

Il était glacé. Une petite bruine coulait sur lui, le piquetant de milliers de petits baisers froids. Il progressait dans cet univers cotonneux que les rayons de l'étoile Delta ne perçaient que très relativement. Il distinguait de façon vague des formes qui étaient des amas végétaux, parfois des rochers entassés. Mais rien n'était net, tout se fondait dans la grisaille générale, sous un soleil fantôme.

L'homme dépouillé avait les pieds meurtris. Bientôt, il saignerait, et il commençait à renifler, à toussoter, les bronches envahies par l'air humide.

Il savait qu'il aurait bientôt faim et soif. Mais comment les apaiser ? Et il n'avait rien pour se couvrir.

Le sol caillouteux, sableux par endroits. Des touffes d'une herbe rêche, dure, des plantes indistinctes. Deux ou trois fois il vit une forme se dresser soudain devant lui. Mais ce n'étaient que des troncs. Les arbres enrobés de

brume se dissimulaient jusqu'à ce qu'ils soient ainsi jetés comme des obstacles malins.

Klaus, à plusieurs reprises, avait appelé, hurlé, les mains en porte-voix. Il ne voulait pas croire qu'il était seul sur ce monde. D'autres, bien d'autres, avaient été déportés avant lui. Qu'étaient-ils devenus ? Certains avaient péri, sans nul doute. Mais pas tous ! Non ! Pas tous ! Klaus se refusait à l'admettre. Il croyait, il VOULAIT croire à tout prix, que plus d'un malheureux, ou d'une malheureuse, avait réussi à survivre. Il y avait eu des groupes de proscrits, ce qui supposait à ses yeux une fraternité spontanée. Alors'ils avaient dû très certainement mettre leurs efforts en commun, s'organiser, s'adapter. Perdus au départ dans leur nudité absolue comme c'était son cas, ces humains nécessairement luttaient de concert pour une vie autre, si dure, si pénible fût-elle.

Restait à savoir en quel point de la planète ils se trouvaient groupés, ces rescapés éventuels. Les Terriens, quand ils débarquaient leurs condamnés, ne les abandonnaient pas toujours obligatoirement au même point. Peut-être simplement au hasard.

Dans ce cas, la situation était terrifiante. Parce que Klaus pouvait fort bien se trouver maintenant aux antipodes du lieu où survivaient les proscrits, où il était persuadé qu'ils survivaient.

Il lutterait. Il marcherait, seul et nu, jusqu'à ce qu'il les rencontrât. Ils étaient ses frères de misère, ils l'accueilleraient, ils lui tendraient les bras, ils lui feraient une place auprès de leur foyer. Car ils avaient aussi réappris à faire du feu dans la nature, ils avaient construit des huttes, ou aménagé des cavernes, ou des abris arboricoles, qu'importait ! Mais ils étaient ! Et ils seraient chaleureux et compatissants pour ce malheureux qui n'était jamais qu'un des leurs.

Des voleurs, des assassins, des escrocs, des drogués, des saboteurs, des trafiquants de chair humaine. Et aussi les révoltés, les indignés d'un régime odieux, tous ceux qui n'avaient plus de place dans une société ultra-parfaite, au point qu'elle en était devenue monstrueuse, victime de ses propres excès.

Klaus marcha sur quelque chose, se baissa parce que cela était dur et lui avait meurtri la plante du pied, et que cela avait crissé et paru se briser sous son poids.

Penché, il l'effleura du doigt. C'était humide, poisseux sous la bruine.

Un os.

Et un os humain.

Il frémit et ce fut plus fort que lui, il chercha alentour.

L'horreur l'envahit. Il y avait à peu près toutes les pièces du squelette, dispersées en un assez petit espace.

Ainsi, un malheureux était venu mourir là. L'absence de tout débris autre qu'organique attestait bien que le disparu était nu, et démuné de tout. Un proscrit comme les autres !

Une pitié intense envahit l'âme de Klaus, chassant le dégoût. Il se sentait une profonde compassion pour ce pauvre gars qui avait péri là, avant lui.

Avant lui ?

Etait-il donc condamné, inéluctablement ? Ce malheureux avait-il lui aussi marché à la recherche « des autres », avant de tomber d'épuisement, de finir tué par la fatigue et la faim ?

Klaus tremblait quand il se releva.

Un instant il se demanda si ce qu'il sentait couler sur son front, sur son corps, était la bruine ou une sueur d'angoisse.

Et dans le mouvement, il distingua les ombres qui avançaient vers lui.

CHAPITRE III

La joie ! La joie qui explose, qui jette au cœur une bouffée brûlante !

S'être cru seul, abandonné, rejeté, dépouillé de tout, sans espoir, sans appui, et découvrir tout à coup qu'il y a d'autres êtres vivants, de sa race...

Klaus frémissait de joie profonde. Ces silhouettes encore imprécises, enrobées de brouillard, évoluant dans l'air glacé, dans le magma humide qui pesait sur tout, c'étaient les preuves de ce retour à une société, à un groupe humain.

Klaus hoquetait. Il aurait voulu pouvoir parler, crier, et il pleurait de bonheur.

Parce qu'il aurait pu être débarqué sur le planétoïde à des milliers de kilomètres de ces autres qui l'avaient précédé dans le malheur. Parce qu'il aurait pu être voué à périr de faim, de soif, de fatigue, de terreur et de solitude, peut-être après avoir sombré dans la folie.

Et voilà qu'ils lui apparaissaient, encore de façon vague, mais ils étaient là. Des hommes, des femmes aussi sans doute. Des humains envers lesquels

le proscrit se sentait un prodigieux élan fraternel.

On l'avait entendu, quand il avait longuement hurlé ses appels. Un merveilleux écho lui était renvoyé.

Titubant, car il était très las, Klaus marcha vers eux.

Ils l'entouraient.

Encore à distance, formant un cercle assez large. Et voilà qu'ils ne bougeaient plus, qu'à un certain moment ils demeuraient immobiles, comme si on observait le nouveau venu, comme si on se méfiait de lui.

Mais oui ! Il l'admettait fort bien. Il les comprenait. Ils se défiaient de lui. Peut-être pensaient-ils qu'il était un représentant du fascisme planéto-socialiste dont ils étaient victimes ces proscrits d'un monde sauvage, bannis de leur planète patrie, de leur humanisme, de leur civilisation. Il ne leur en voulait pas de cette défiance bien légitime.

Alors il tendit les bras vers eux, il les appela, s'efforçant de prononcer des paroles d'amitié, d'une voix encore hachée, entrecoupée de sanglots.

Il allait vers eux et il les voyait mieux. Peut-être aussi parce que la brume se déchirait par endroits sous l'impulsion du soleil Delta du Centaure qui montait au zénith, encore blafard et noyé mais plus efficace.

Klaus les vit, ceux qu'il prenait pour ses frères en désespérance.

Des hommes ? Ou des bêtes ? Toujours nus comme lui-même, comme lorsqu'ils avaient été déportés sur Delta IV. Maigres, hâves, avec des barbes incultes, des chevelures démesurées. Et des membres décharnés, des poitrines creuses. Et il y avait, non plus des femmes, mais quelques femelles plus hideuses encore, avec leurs seins croulants, leurs faces ravagées, verdâtres.

Mais tous et toutes étaient armés.

De gourdins, d'arcs primitifs, de haches grossières faites d'un manche brut et d'un caillou aigu retenu par une torsade de lianes. Ainsi, ils semblaient venir d'au-delà de ce qui avait été appelé l'âge de pierre sur la Terre.

Surtout, il y avait leurs regards.

Pas un faciès détendu, souriant, ou seulement serein. Des yeux qui respiraient on ne savait quelle haine, quelle immonde concupiscence.

Brusquement, Klaus, figé, se sentit gêné, mal à l'aise, sous l'observation de ces créatures dont les regards lui paraissaient obscènes. Ils étaient aussi nus que lui et le jeune homme, toujours si près de la nature et de l'humanité,

lui qui avait pratiqué et préconisé le nudisme, éprouvait pour la première fois de sa vie un sentiment de pudibonderie qui le mettait au supplice.

Il tourna la tête, fît volte-face. Ils étaient là. Le cercle se rétrécissait et il les voyait avancer vers lui.

Ces regards... la tension de ces bouches baveuses, le frémissement de toutes ces mains, noueuses et décharnées, la stratégie grossière dont ils usaient pour l'enserrer dans leur cercle...

Klaus crut comprendre. Non ! Non ! Après la joie intense de la découverte de ce peuple, qui ne pouvait être autre que le produit de la déportation, il se refusait encore à admettre la vérité.

Mais il n'y avait plus à douter. Il eut un mouvement de révolte, il voulut foncer, s'enfuir. Alors ils se jetèrent tous sur lui.

On l'agrippait, on cherchait à le saisir. Des ongles, des griffes plutôt, s'enfonçaient dans sa chair. On tenta même de l'assommer à coups de bâton parce qu'il se débattait, parce qu'il était musclé, vigoureux et agile et qu'il résistait vaillamment, d'une savate savante, d'un direct sans faiblesse, d'une prise subtile.

Le désespoir ! Il savait qu'il allait succomber, qu'il ne pourrait longtemps repousser l'assaut de ces mâles abominables, de ces femelles infectes.

Il saignait, il était marbré de coups, il suffoquait... Il allait tomber !

Le formidable grondement changea la face des choses. L'air ambiant, chargé de la masse humide fut violemment illuminé par des fulgurances inouïes, d'un violet éclatant, d'un écarlate éblouissant. Des explosions se produisaient en chaîne et le sol vibrait tandis que l'atmosphère semblait perturbée par un fracas insolite.

Klaus se retrouva soudain seul. Les monstres qui avaient tenté de s'emparer de lui et de le déchiqueter tout vivant s'étaient enfuis, terrorisés, comme s'ils savaient de quoi il retournait, de quelle nature était ce phénomène que le proscrit n'avait pas encore réalisé.

Abasourdi, il chercha à comprendre, pendant une minute ou deux. Il restait là, debout, ruisselant d'humidité et de sang, ses membres et son torse striés d'estafilades consécutives aux attaques des brutes, voire de certaines de leurs femelles.

Il reprenait ses esprits. Les éclairs se succédaient, et il lui semblait que de gigantesques coups de fouet produits par la lanière d'un titan à l'échelle cosmique éclataient dans le ciel embrumé. Et le sol tremblait encore sous

l'impact du bombardement. Il apercevait les barbares dont quelques-uns n'avaient même pas osé courir très loin et qui, dans l'épouvante, s'aplatissaient au sol ou dans les interstices des roches, ou tentaient de grimper aux arbres, ne réfléchissant pas plus que des animaux affolés.

Klaus regardait au-dessus de lui.

Il ne voyait qu'un des antagonistes. Une masse sombre, immense, stagnant sur ce paysage désolé.

Un vaisseau spatial, de toute évidence. S'agissait-il encore de l'astrobague ? Klaus ne le pensait pas. Après un temps très court d'observation, il acquit la certitude qu'il y avait là un navire plus petit, de style soucoupe, un modèle un peu désuet sur les lignes de l'espace et qui ne devait pas appartenir aux puissances de la Terre ni du Centaure.

De toute façon, cet astronef était en position de combat. Parce que, tout ce qui ébranlait l'atmosphère de Delta IV, c'était le fracas d'un engagement guerrier. Dans le grand vide, de tels duels se déroulent dans le silence le plus absolu. Ici c'était autre chose et la masse gazeuse enveloppant la planète vibrait aux impulsions des armes thermonucléaires, des rayons infrarouges, des projectiles magnéto-atomiques émanant de l'ennemi et qui venaient percuter le sol autour de Klaus.

Il entendit des cris de douleur. Plusieurs primitifs avaient été atteints, sans doute, par les coups perdus. Lui ne songeait plus à fuir. Il voyait toujours l'astronef et scrutait le ciel brumeux pour tenter de distinguer l'adversaire. L'astrobague ? En principe il n'était guère armé pour un tel combat. Mais il devait avoir été accompagné par un ou deux croiseurs et tout portait à croire que ce vaisseau inconnu s'accrochait avec les forces régulières Terre-Centaure.

Klaus ne savait plus que penser ni que faire. Pour un homme tel que lui, dans une situation aussi terrible, un vaisseau spatial, de toute évidence n'étant pas une unité militaire, supposait un espoir de salut.

Restait à entrer en relations avec ceux qu'il portait, ce qui pour le moment relevait évidemment de l'utopie, du moins à l'échelon du proscrit.

Pendant quelques instants encore, il observa passivement le déroulement des opérations.

Le grand combat continuait. Bizarrement (et c'était surtout ce qui intriguait Klaus redevenu très lucide en dépit des circonstances) la grande soucoupe restait au même point, en cette relative immobilité qui consiste pour un engin spatial à se régler sur un mouvement planétaire.

Delta IV l'emportait donc dans sa rotation, dans sa course à travers le Cosmos. Et l'engin ripostait avec virulence aux attaques de cet ennemi que Klaus ne parvenait toujours pas à déterminer. Sans doute se trouvait-il très éloigné de la surface du planétoïde. Invisible peut-être à l'œil nu, ce qui était fréquent, les deux astronefs engageant le feu selon les directives de leurs sidéroradars, sans se voir directement.

Il était également possible que ce fût tout simplement la présence de la masse nuageuse, bien que déjà plus ténue, qui arrêtait les regards de Klaus. Mais de toute façon, on se battait. Et ferme.

Il pleuvait des projectiles, émanant évidemment de l'adversaire. Mais les rayons infra-mauves et les jets atomiques jaillissant des flancs de la soucoupe éclairaient vivement, ponctuant le déroulement du combat d'éclairs aveuglants violets ou rouges tandis que le terrain était toujours labouré par les petits obus thermonucléaires. De véritables mini-geysers de terre et de cailloux naissaient aux impacts, et à plusieurs reprises Klaus nota encore les gémissements, les hurlements des primitifs victimes indirectes de ce fantastique duel.

Il était accablé. Pour lui il n'y avait plus guère d'issue possible. S'il n'était pas frappé à son tour par les coups des duellistes, il se retrouverait sur ce monde hostile, avec pour tous compagnons les monstres qui venaient de l'agresser.

La mort lui paraissait désormais la seule solution. Cet homme dont la foi était un des éléments de sa condamnation éprouvait une grande tristesse. Il n'avait jamais lutté que pour ce qu'il avait cru être le Bien, au sens le plus profond, le plus noble du mot. Et il allait finir là, assez bêtement lui semblait-il.

Mourir sans profit pour personne !

Tout à coup, alors que le feu continuait, que l'air était déchiré par les déflagrations, que les éclairs se succédaient, que le sol explosait par endroits, il revit ses assaillants.

Quelques-uns seulement, ceux qui n'avaient pas fui et qui échappaient jusqu'à nouvel ordre aux retombées du combat spatial.

Les corps décharnés, abominables à voir, trouaient la brume et tentaient envers lui une nouvelle attaque.

Son cœur se serra atrocement. Il ne résisterait plus longtemps. Ils étaient dix au moins, et portaient ces armes de brutes contre lesquelles il ne pourrait pas grand-chose.

Il serra les mâchoires, il brandit les poings.

Les primitifs, lorsque l'un d'eux jeta un cri guttural qui devait être un signal, se jetèrent sur Klaus avec ensemble.

Le rayon tomba, comme une protection céleste.

Un des barbares venait de sauter sur Klaus, l'enserrait de ses mains griffues, cherchant hideusement à le mordre à la gorge comme un vampire altéré de sang et le proscrit, aussi écœuré qu'épouvanté, se débattait avec horreur et désespoir.

Cette lueur inattendue émanait incontestablement de l'engin spatial. C'était un cône parfait, atteignant la surface du terrain sur un diamètre de cinq mètres environ.

Au centre, Klaus se trouvait en pleine clarté en l'abominable compagnie de son agresseur, qu'il neutralisait tant bien que mal.

Mais cette fulgurance brusque avait agi sur les primitifs qui tous, reculaient, les yeux agrandis par la stupeur et l'effroi, en voyant leur proie ainsi que leur compagnon saisis par ce pinceau de lumière qui venait du ciel.

Ils furent bien plus effarés encore lorsque les deux hommes qui luttaienent enlacés parurent devenir légers, incroyablement légers, et s'envolèrent littéralement dans la projection lumineuse.

Klaus se sentit emporté. Il écartait comme il le pouvait le faciès démoniaque de son agresseur, appuyant avec la dernière énergie sur cette bouche qui avait tenté de le mordre à cette source de vie qui est sous le menton.

Que se passait-il ? Si le barbare ne devait y comprendre goutte, Klaus tentait de réaliser. L'éblouissement qui tombait sur le groupe ainsi formé lui laissait à supposer qu'il était pris dans un conduit lumineux, aspiré par un système de translation encore peu répandu, une radiation servant de vecteur aux cellules par action photonique. Mais bien peu de ces appareils étaient en service, même sur les astronefs. C'était une chance inouïe pour lui.

Il savait qu'il ne s'agissait pas de l'astrobague. Et sans doute non plus d'un croiseur ou d'un cosmaviso terro-centaurien. Qui alors ?

Idées qui défilaient à une vitesse folle dans l'esprit de l'homme qui se sentait soulevé, arraché à la pesanteur, emporté au-dessus de cette jungle de mort, dans la brume qui se déroulait en vagues lentes et capricieuses.

Le barbare s'accrochait et enfonçait ses ongles incultes dans la chair de Klaus plus pour se soutenir sans doute que pour lui causer quelque blessure.

Alors, appelant ses dernières forces, Klaus banda ses muscles et le repoussa.

L'autre sentit le péril, s'agrippa plus violemment encore.

Ils montaient ensemble, auréolés par les lueurs brèves et sanglantes des inframauves et des rayons thermiques. Partout éclataient encore les obus atomiques créant des étoiles tragiques qui sertissaient l'incroyable ascension des deux antagonistes.

En bas, les primitifs devaient avoir tous fui, ou s'être véritablement terrés pour ne plus voir ce spectacle qui devait les dépasser à jamais.

Ils montaient et ils se battaient, rivés l'un à l'autre, Klaus suffoquant de répulsion en sentant contre lui cette chair flasque et nauséabonde, cet être hirsute et crasseux, véritable débris humain mais encore vigoureux.

Ils montaient et Klaus pensait qu'on les attirait à bord du vaisseau spatial.

Mais il n'en pouvait plus du contact. L'autre le mordait, bavait sur lui. Il réussit soudain à se dégager, le repoussa avec une telle violence qu'il le déséquilibra et d'un coup de pied, alors que tous deux flottaient comme des ludions ascensionnels, il le projeta hors du cône de lumière.

Il entendit le cri épouvantable de l'homme qui, ne bénéficiant plus de la sustentation, retombait sous la loi de la gravitation universelle et piquait le plus banalement du monde vers la surface où il allait s'écraser, près de cent mètres plus bas.

Klaus montait, montait, parmi les éclairs de sang, les étoiles fantastiques des fusantes, le grondement des armes et les coups de fouet de géants.

Il vit, alors que le soleil Delta perçait vaguement les couches les plus hautes de la brume, la carène du navire spatial. Il découvrait la pointe supérieure du cône de lumière qui l'attirait. Il y parvint, à cette pointe. Un sas s'ouvrait et des mains se tendaient, l'amenaient à bord.

Il tendit les siennes en un geste suprême. Il sentit très vaguement qu'on l'aidait à prendre pied. Et puis plus rien. A bout de forces, il venait de s'évanouir.

CHAPITRE IV

— Donne-lui de quoi s'habiller ! lança M'Kar entre deux déflagrations.

Les coups émanant du cosmaviso assaillant ne cessaient plus guère et l'engin des flibustiers encaissait de rudes secousses. En plusieurs endroits, la masse même du cockpit grésillait, ce qui inquiétait fort M'Kar et son équipage.

En effet, cela démontrait que les forces régulières utilisaient l'hypernapalm, cet élément susceptible de consumer jusqu'à la cellule du métal, ce qui lui avait fait donner le surnom de feu métallique. C'était le principe ancestral du feu grégeois, basé sur la combustibilité minérale subtilement traitée en laboratoire et mise à la disposition des militaires.

Dès que le proscrit, arraché à la barbarie des malheureux sauvages de Delta avait été hissé à bord, M'Kar estimant qu'il n'avait perdu que trop de temps venait de donner l'ordre de filer vers l'espace.

Il savait qu'il ne récupérerait cette fois qu'un seul homme. Il ne connaissait rien de lui mais son instinct lui disait qu'il s'agissait d'une

bonne recrue. Seulement, profitant de l'escale de l'astrobague pour tenter d'amener à lui quelques nouveaux pirates en puissance, il s'était imprudemment jeté sous les feux des deux cosmavisos escorteurs.

Décidé à s'emparer du proscrit qu'il voyait en danger dans le cercle des misérables, il s'était entêté jusqu'à ce que ce malheureux les eût rejoints. Maintenant il n'y avait d'autre salut que la fuite.

La soucoupe, vaisseau spatial de ces corsaires du grand vide, était susceptible de très grandes vitesses. Malheureusement, l'unité qui l'avait prise en chasse, elle aussi était extrêmement maniable. Après le départ de Delta IV, les forbans avaient pu remarquer qu'un seul des navires terro-centauriens les poursuivait, alors que les deux avaient tout d'abord attaqué.

Sans doute estimait-on qu'une unité était suffisante pour avoir raison de ce navire irrégulier. Le second vaisseau de ligne, lui, devait avoir mission de demeurer à portée de l'astro-bagne.

Un seul ! Mais un élément de grande classe, ultra-rapide, formidablement armé.

M'Kar tenait lui-même le pilotage. Typoos, à ses côtés, avait la main sur le tableau électronique et dirigeait l'astronef selon les directives de son chef.

Koraa et le grand humanoïde vert ramenaient Klaus. Y'pp, bâtard de deux races indéterminées, avait conduit le rescapé à une soute où il l'avait doté d'une tenue qui lui allait à peu près, une combinaison de bord. Koraa, auparavant, avait voulu panser les plaies de Klaus. Et le jeune homme avait été touché, réconforté, de cette délicatesse féminine. Koraa était brune, avec une peau incroyablement claire en opposition, des yeux d'un bleu-vert éclatant, des formes qui saillaient en dépit du disgracieux de sa combinaison masculine.

Qui étaient-ils ? Klaus était tellement abruti par ses épreuves qu'il réalisait assez mal. Tout ce qu'il avait pu déterminer depuis qu'il avait mis le pied à bord de cette grande soucoupe, c'était que l'équipage était incroyablement mélangé quant aux races et ce qu'il voyait là était un véritable échantillonnage de types galactiques. A part Koraa, il avait aperçu deux ou trois femmes qui étaient loin d'être aussi jolies et, il s'en rendait compte malgré tout, aussi désirables.

Les hommes ? Gnomes ou géants, torses ou noueux, macrocéphales ou pygmées, il y avait de tout.

On se battait présentement et tout ce monde s'affairait autour des engins de mort. Et les chocs violents attestaient que l'astronef était fortement bombardé.

Klaus avait aperçu aussi les manifestations du feu métallique que l'équipage se hâtait de contrer. Le tout dans l'éblouissement des éclairs émanant à la fois des armes du bord et des projectiles de l'ennemi. Un feu d'artifice incessant, aux coloris violents qui blessaient la rétine.

Déjà, Klaus avait l'impression que la situation était critique et que le vaisseau spatial ne tiendrait pas très longtemps à ce régime.

Suivant au viseur le déroulement de la poursuite, M'Kar sentit qu'on venait de lui ramener le proscrit.

Sans tourner la tête, tout en continuant à guider Typoos, il lança :

— Qui es-tu ?

— Un homme, et qui entendait le rester !

— Autrement dit tu n'étais pas d'accord avec l'autorité ?

Grondement d'inframauve. Atteinte de plein fouet, la soucoupe fit une embardée dans l'espace et Klaus faillit tomber. Il réussit à se maintenir, tout en soutenant Koraa qui l'avait accompagné.

— Dix degrés tribord... Montée lumineuse (cela s'adressait à Typoos). Toi, dis-moi... raisons de ton rejet sur Delta IV ?

— Le tort de croire que l'individu est à la fois à la base et au sommet de la collectivité, et non un rouage-esclave anonyme et remplaçable.

— Tu crois à l'homme ? (les canons thermiques tiraient et faisaient vibrer toute la membrure de la soucoupe). Un idéaliste, c'est ça ?

— Si tu veux !

— Redresse à bâbord... Quinze degrés... (M'Kar se penchait vers un interphone) Ozbeïm... Prépare une fusée !... On a une chance de la lui envoyer en pleine gueule !

Klaus devait admirer le sang-froid de cet étrange commandant de bord. Il continuait à diriger à la fois la route de son navire tout en donnant ses instructions aux combattants. Ce qui ne lui interdisait pas de poursuivre le dialogue :

— Ton crime... je veux dire : vis-à-vis de ces salopards ?

— Je préconisais le respect de la propriété sans lequel il ne saurait y avoir celui de la vie, de la personne humaine !

M'Kar lança quelques ordres, concernant à la fois le mouvement de l'astronef et la direction du tir.

— Tu dois faire partie de je ne sais quelle Église, toi...

— Aucune ! Je n'ai nul goût pour ceux qui prêchent l'amour divin tout en vous menaçant de l'enfer ! Et ne savent servir la Divinité qu'avec des simulacres !

M'Kar eut un gros rire :

— Un libéral absolu, je vois ça... C'est beau la liberté, je suis de ton avis !

— Oui. Mais elle n'existe ni dans l'anarchie, ni dans la contrainte !

Ozbeïm, le pirate qui était responsable des tirs, prévint M'Kar que la fusée était prête.

— Un instant !

Klaus le vit observer minutieusement l'espace. Il prononça quelques mots techniques relatifs à la balistique.

— Feu !

La soucoupe fut ébranlée violemment. Un petit temps. Et la voix d'Ozbeïm tinta dans le micro :

— Loupé !

M'Kar eut un geste d'humeur. Koraa, posément, déclara :

— C'était notre dernière chance !

— Toi, fous-moi...

Ils furent tous projetés les uns sur les autres. Le coup qui atteignait le vaisseau des pirates avait totalement renversé l'engin.

Quand Klaus se releva tant bien que mal, ainsi que M'Kar et la jeune femme, ils virent Typoos le nez sur le tableau de commandes. Immobile. Saignant du crâne.

Des cris éclataient. Ozbeïm et les autres demandaient des ordres. M'Kar, visiblement était embarrassé. Klaus bondit, repoussa le corps inerte de Typoos qui s'effondra. Et froidement le proscrit prit place devant le tableau :

— Je sais, dit-il à M'Kar. Guide-moi !

Le forban l'enveloppa d'un regard indéfinissable, ne fit aucun commentaire, recommença à donner les directives :

— Tribord cinq degrés... Doucement... Vérifie la gravitation... Relève de dix !... etc...

Un instant après, ce fut Y'pp qui apparut.

D'une voix étrange, claquant comme une lame de métal, en ce code Spalax que tous comprenaient, il lança :

— Feu métallique dans les soutes ! Feu métallique aux machines !

M’Kar ne répondit pas. Il continuait à suivre les évolutions du cosmaviso, lequel se rapprochait dangereusement. Maintenant, le tir ne cessait plus, les réguliers ayant sans doute décidé d’en finir avec les flibustiers de l’espace, sans faire de quartier.

Pendant quelques instants, on continua ainsi. M’Kar avait simplement ordonné la lutte contre le feu métallique, mais sans doute savait-il déjà que c’était inutile et que tout le cockpit finirait par se consumer, les avaries devenant rapidement irréversibles.

Klaus, qui en sa qualité d’ingénieur avait fait un stage spatial, se tirait fort bien de ses nouvelles fonctions et suivait scrupuleusement les injonctions du pirate. Lequel lui lança :

— Toi, tu me plais... mais tu n’imagines pas qu’on t’a sauvé pour tes beaux yeux ? Je viens sur Delta chercher des mecs qui en ont, parce que j’en ai besoin...

— Et tu as pensé que je ferais l’affaire ? Tu sais maintenant que je ne suis pas un truand !

— De toute façon, tu n’aurais pas eu le choix. De gré ou de force tu aurais été des nôtres, mais...

Il eut un geste fataliste. Tous savaient que c’en était fini de l’aventure.

Une odeur étrange se répandait. C’était la combustion minérale, dégageant des gaz nauséabonds et fortement toxiques. On signalait à bord plusieurs cas d’asphyxie.

M’Kar parut prendre une décision :

— Cadran III... Règle orient 393...

— La plongée ?

— Oui.

— C’est risqué, cria Koraa. Le feu est partout et dans le subespace, la coque ne tiendra pas le coup !

— C’est la dernière chance ! Pas de discussion !

Klaus, très calme, regarda le pirate :

— Prêt ! J’attends !

Une rafale atomique enveloppa la soucoupe qui chavira. Klaus appuya sur une commande.

Devant le cosmaviso, la soucoupe des forbans s’effaça littéralement, échappant par évasion dans le subespace.

Un rapport parvint aux autorités terro-centauriennes : « Pirates suicidés ! »

OceanofPDF.com

CHAPITRE V

Négatif. Tout est négatif. Incolore. Des formes. Des ombres. Imprécision.

Klaus est. Klaus vit. Ce n'est pas cela la mort, il ne le croit pas. Il ne le pense pas.

Dans la mesure où il peut penser, tant il a été choqué.

Il voudrait se palper mais il ne le peut pas. Il flotte. Il erre. Il vogue. Il n'y a ni lumière ni ténèbres, ni haut ni bas, ni avant ni après. Il n'y a plus d'espace et il n'y a plus de temps.

Le subespace.

Effort surhumain. Sur lui-même. Que s'est-il passé ?

Ah ! oui. Il reprend conscience. Tout était préparé à bord du vaisseau pirate pour la plongée. Il s'est dit « prêt » et M'Kar...

Non, M'Kar ne lui a pas donné l'ordre de plonger. Il semble cependant qu'il a fait un clin d'œil. Acquiescement, sans doute.

Il y a eu cette violente embardée. L'astronef avait dû être touché par le feu du croiseur terro-centaurien. Et Klaus a appuyé sur la commande, presque malgré lui.

Ce qui les a tous précipités dans le subespace. Où il est actuellement.

Mais où est le navire ? Où sont les autres ?

Klaus a vu, pendant encore un moment (mais ce moment a-t-il duré une minute, une heure... un siècle ?.) le visage farouche de M'Kar, les yeux éclatants de Koraa, le cadavre ensanglanté de Typoos, la face verte de Y'pp... D'autres aussi !

Mais les couleurs se fondaient dans le gris. Même pas le gris. La non-couleur. Autre chose.

Klaus est seul. Et c'est atroce d'être seul.

Un enfer. Rien ni personne. Pas d'avenir.

L'astronef a peut-être explosé. Cependant, Klaus sait comment cela se passe classiquement dans ces plongées hyperspatiales. Tout est suspendu, bloqué. Ainsi le feu métallique a dû cesser, momentanément ou définitivement, de dévorer la carcasse de l'astronef. Et cependant Klaus n'est plus à bord. Il a été projeté, il ne sait trop comment.

A moins que, ainsi qu'il l'a supposé, le navire spatial ait été dissocié à l'instant de la plongée, accident déjà observé, bien qu'assez rarement.

Klaus tourne. Oui, il tourne. Il n'a plus le vertige. Parce qu'il l'a connu, cet affreux vertige. Il faut dire que la plongée a été effectuée sans précaution préliminaire aucune. On ne s'est pas amarré, on n'a pas avalé de pilules euphorisantes, on s'est lancé comme cela, brusquement, pour échapper à la destruction par les forces régulières.

Un véritable suicide. C'est ce qu'ont conclu les assaillants mais cela, évidemment, Klaus ne peut le savoir.

Ce qu'il sait, c'est qu'il est plongé et perdu dans le subespace.

Qu'il peut y demeurer éternellement. Et comme tout y est hors temps, en suspens perpétuel, il n'a pas même la ressource de mourir. Il va demeurer là, pour toujours.

Horreur indicible !

Une vie – si on peut appeler ça une vie – sans fin.

Klaus en éprouve un sursaut. Est-ce cela qui provoque un nouveau choc ? Toujours est-il que, brusquement, lui qui ne ressentait plus rien sinon le déroulement de la pensée, est saisi par un froid intense. Et il VOIT. Non plus ce magma blême où il était baigné, mais un ciel dur, bleu-vert.

Deux soleils. Ce qui n'est pas, dans l'univers, un phénomène très rare.
Et une mer de nuages.

Klaus tourbillonne sur lui-même. Le vêtement que lui a remis Y'pp le protège très relativement contre l'air glacé.

Mais c'est de l'air ! Il y a de la lumière, sous l'astre double. Et des nuages, ce qui suppose un monde, une planète, une atmosphère.

Dans le subespace, on n'a même pas besoin de respirer, les fonctions étant annihilées. Klaus a conscience de revivre.

Mais aussi de chuter. Car il pique une tête, en vol plané, vers la masse nébuleuse que les deux soleils caressent de rayons éclatants.

Il ne les voit plus tout à coup parce qu'il est en train de traverser ce plafond nuageux. Grisaille, froidure

Vertige ! Il tombe.

Pas tellement vite, ce qui le surprend. Sans doute la pesanteur est-elle relativement faible, ce qui ne provoque pas une chute aussi rapide que lorsqu'on dépend d'une planète telle que la Terre.

Seulement, il finira bien par le percuter, ce sol qu'il ne distingue pas encore. A une vitesse de toute façon suffisante pour qu'il s'y fracasse les os.

Impression terrifiante de l'homme qui tombe, qui tombe. Qui tombe assez lentement pour avoir le loisir de réfléchir.

D'imaginer l'issue fatale. L'écrasement irréfutable.

Clarté d'un seul coup. Il a franchi la voûte de nuages.

Paysage vu d'en haut. Planète verte. Montagnes. Forêts. Plainnes.

L'eau !

Dieu du Cosmos ! L'eau... Mer, océan, lac, mare, étang, n'importe !

Il va tomber dans cette eau ! Un plongeon inouï. Mais il ne s'aplatira pas comme un malheureux pantin, il ne se disloquera pas s'il réussit à prendre dans sa chute une position en piqué qui lui permettra d'éviter l'impact violent capable de briser un membre, voire la colonne vertébrale.

Klaus réalise cela. Et il entre dans l'eau, ce qui provoque un immense rejaillissement d'écume.

Il remonte à la surface, il nage. Vers la rive.

Dernier effort. Il suffoque, il est à bout de forces. Mais il se sent curieusement léger, ce qui le favorise. Il remue avec une certaine lenteur. Ah ! oui, il doit s'agir d'une petite planète, plus petite encore que Delta IV où la gravitation s'exerçait pratiquement comme sur la Terre.

Et il gagne le rivage, il s'extirpe de l'eau, faisant s'envoler une multitude d'oiseaux de race inconnue.

Les nuages se sont déchirés. Un des deux soleils darde. L'autre monte à l'horizon.

Klaus tant bien que mal quitte sa combinaison, tentant de s'adapter à ce rythme ralenti. Il tombe sur le sable. La caresse solaire l'apaise.

Il reprend sa respiration. Et il regarde le monde où il est tombé. Dans quel univers ? Quelle galaxie ?

Un voyage subspatial, surtout aussi anarchique que le sien, peut l'avoir conduit aux confins du Cosmos, ou l'avoir ramené plus près de la planète patrie, ou n'importe où.

Quelque peu éberlué encore de cette avalanche d'événements, Klaus essaye de se faire une idée de cette planète. Les deux soleils roulent vers le zénith mais la chaleur n'est pas accablante. Il respire, ce qui est primordial, la terre où il vient d'échouer est donc philohumaine. Il est au bord d'un lac, bordé au loin par une rive où croît une végétation très verdoyante. Il constate d'ailleurs que, ici et là il y a peu d'arbres réels, mais surtout des herbes, des plantes géantes aux feuilles démesurées. Tellement disproportionnées avec tout ce qu'il connaît en fait de botanique que cela lui semble artificiel. Et la faune ?

Il a mal vu les oiseaux que son débarquement a dérangés. Mais il distingue des êtres chitineux, doués d'antennes. Des insectes évidemment, à cela près qu'ils ont entre un et deux mètres de long. Certains volent, hannetons fantastiques ou lépidoptères de cauchemar. Impressionnant, tout cela !

Et cette chenille qui rampe, non loin de lui. Plus d'un mètre, elle aussi. Et cette sorte de tortue !... Dix pattes au moins sortent de la carapace. Klaus ne comprend pas où il est mais sa surprise demeure relative. Il sait que la création est multiple et l'évolution, d'un monde en l'autre, si elle a suivi des lois analogues, a pu donner des résultats différents. Après tout, sur la Terre, la vie a pris tant de formes variées...

Klaus s'étire. Péril ? Il y en aura, de toute façon. Ce qu'il lui faut, c'est du repos. Il est bien, très bien, sur ce sable tiède. Nu et cette fois il n'éprouve ni honte, ni sensation de froid. Il voit passer des créatures volantes, sans trop savoir – car il somnole déjà – si ce sont des oiseaux ou des reptiles ailés.

Et là, cette énorme bête, sous les plantes géantes. Insecte démentiel ? Ou mammifère inédit ? Il ne sait... Ah !... ces choses rondes et blafardes... Des œufs, la créature est en train de pondre...

Klaus s'endort.

Sommeil profond. Mais il rêve tout de même.

Plus de notion de temps. Il vogue dans l'irréel. Et des images se forment, bizarres, invraisemblables.

Le lac, si tranquille tout à l'heure, est subitement agité, mais comme par une tempête intérieure, sous-marine dirait-on. Comme si une main titanesque agitait les eaux alors qu'il n'y a pas de vent. Et le littoral tremble, et le sable ondule et vibre, et des lézardes se forment dans le terrain. Les plantes changent d'aspect, les unes se fanent, croulent, jaunies, flétries. D'autres au contraire croissent à vue d'œil. Klaus voit des fleurs magnifiques, immenses, qui s'épanouissent, évoluent. Des fruits naissent, s'arrondissent, prennent des tons variés et chaleureux, merveilleusement appétissants.

Les œufs... Mais ils éclosent, les œufs. Il en sort de curieuses petites créatures qui ressemblent au monstre qui leur a donné la vie.

Phantasmes d'un cerveau fatigué...

Klaus se dresse brusquement sur son séant, réveillé en sursaut.

Phantasmes ?

Mais le sol vibre sous lui et le secoue violemment. Mais le lac, devant lui, alors que le ciel est serein et qu'aucune brise ne souffle, est soudain terriblement perturbé et des vagues énormes, peu en proportion avec cette pièce d'eau somme toute relativement limitée, montent et se brisent dans un fracas écumeux.

Mais il y a autour de lui des plantes fanées, des tiges racornies qui, quand il a sombré dans le sommeil, étaient encore vertes et vitales. Et par contre ces fleurs spontanées, ces fruits inattendus, il les découvre. Des insectes fantastiques vont et viennent et il y a aussi des cadavres. Les restes d'autres insectes démesurés, de ceux qu'il voyait tout à l'heure avant de fermer les yeux...

Et le sol ? Bouleversé, le sol. Ce qui l'ahurit davantage encore, c'est que le littoral lui paraît avoir changé de configuration. Il lui semble qu'il ne s'est pas endormi à cette place.

Pourtant sa combinaison gît près de lui, à portée de main. Mais le rivage proprement dit a reculé de dix ou quinze mètres. Une marée ? C'est peu

vraisemblable, en un monde aquatique si réduit. Et ces lézardes, ces crevasses profondes d'où sortent des vapeurs, cela n'existait pas tout à l'heure.

Tout à l'heure ?

Il se pose la question. Il s'est endormi « tout à l'heure ». Et il a rêvé un certain nombre de phénomènes. Qui s'avèrent, dès son réveil. Tout cela est réalité.

Il a totalement changé de décor tout en restant à la même place.

Cette planète ? Un théâtre inconnu où l'apparence se modifie à une vitesse considérable. Croissance et désuétude des végétaux, évolution des animaux, transformation géologique...

Klaus se palpe. A-t-il vieilli aussi vite, lui aussi ? Mais non, il se retrouve normal. Il a un peu de barbe mais cela n'a rien d'étonnant, étant inculte depuis son embarquement à bord de l'astrobague, le voyage intersidéral, le débarquement tragique sur Delta IV, l'intervention des pirates, la plongée subspatiale et l'arrivée en ce monde farfelu.

La nature reprend ses droits. Klaus est ébahi, mais il a faim.

Et il y a des fruits.

Il peut toujours y goûter, et il se dirige très simplement vers une de ces plantes extravagantes. Se disant qu'il faut se hâter d'en cueillir la provende si elle est destinée à se flétrir si rapidement.

Alors le groupe des petits animaux nouveau-nés avance vers lui.

Souris énormes ? Mais avec des griffes démesurées, comme le reste. Des yeux multiples, à facettes comme ceux des mouches de la Terre. Hideux !

Et menaçants avec ça !

Klaus est nu et désarmé. Prestement, il saisit sa combinaison et s'enfuit sans prendre le temps de se vêtir.

Il sent le groupe des jeunes monstres sur ses talons. Mais le décor change encore. Une crevasse providentielle se forme entre lui et le groupe terrifiant. Des plantes s'y effondrent. Il se frotte les yeux, parce qu'il voit une ligne de petites collines, devant lui, qui change d'aspect. Des pics croulent, d'autres surgissent. Des ravins sont spontanément créés. Et des fleurs jaunissent à vue d'œil tandis qu'éclatent des bourgeons géants.

— Je deviens fou !...

Et il entend le hurlement. Et il sait que c'est un humain qui a crié.

OceanofPDF.com

CHAPITRE VI

Une secousse plus violente jeta Klaus au sol. Il demeura là un instant, légèrement étourdi. Il sentait le sol vibrer contre lui, réalisant de plus en plus mal ce qui se passait. Levant la tête, clignant des yeux parce qu'il avait peine à retrouver ses esprits, il constata que le bouleversement du paysage se poursuivait.

Là, il n'y avait plus de pic. Mais un peu plus loin, une crête naissait spontanément. Et le lac était toujours, sous un ciel serein, en proie aux effets d'un vent parfaitement inexistant.

Klaus profita de la situation pour enfiler sa combinaison. Il se trouva ainsi plus à l'aise, des bottes souples y attendant lui permettant de protéger ses pieds déjà assez mal en point.

Le calme revint, non graduellement mais d'un seul coup. Le proscrit pouvait croire avoir rêvé, avoir peut-être assisté à un film de folie.

Du moins avait-il été préservé de l'attaque des jeunes monstres, ces hybrides dont la croissance avait été foudroyante. Enfin, dans la mesure où

tout cela n'était pas fantasmagorie.

Comment savoir ? Il s'était relevé, il avançait.

Mais non ! Tout cela était bien réel. Il voyait les plantes énormes, leurs fleurs gigantesques, et ce qui se fanait presque à vue d'œil tandis que d'autres s'épanouissaient comme dans un décor de féerie.

Les formidables insectes reparaissaient, timidement, ce qui indiquait bien qu'eux aussi avaient été violemment secoués par ce séisme qui avait réussi à changer l'aspect de ce pays surprenant.

Ce qui étonnait beaucoup Klaus, c'était justement que les dégâts, qui normalement après de telles violences telluriques auraient dû être considérables, n'avaient en apparence provoqué aucun effet catastrophique.

Certes, il voyait çà et là un nuage de poussière, une faille où la terre se révélait fraîche et claire en opposition avec les tons plus foncés de la surface. Ou bien il découvrait quelques plantes arrachées, jetées au sol par les secousses. Mais dans l'ensemble il n'y avait pas eu vraiment de bouleversement géologique.

Non. Il y avait seulement un CHANGEMENT.

Klaus se tourna vers le lac. Là aussi tout était dans l'ordre et, sous le double soleil, l'onde friselait à peine.

Des oiseaux passèrent, en groupe. Ils étaient immenses, avec un curieux plumage qui scintillait. Parmi les tons verts et blancs, Klaus, qui n'en croyait pas ses yeux, crut distinguer des écailles. Il n'en était pas sûr mais ce n'était jamais qu'un des phénomènes qui devaient être courants dans ce monde de bizarrerie.

Des oiseaux squameux, ce n'est pas tellement répandu à travers la Galaxie. Certes, Klaus savait qu'il existe bien des choses curieuses d'un univers en l'autre. La multiplicité de la création suppose une variété des plus étendues dans l'aspect des espèces. Cependant il avait l'impression qu'il y avait ici « autre chose ».

Tout cela relevait-il simplement de la Nature, la Nature avec un grand N ?

Ou bien une intervention puissante avait-elle modifié les éléments de base ?

En dépit de sa position plus que précaire, le proscrit s'interrogeait. Ces extravagances, au moins en regard de ce qu'il connaissait de la Terre et de quelques planètes, pouvaient relever d'une action postbiologique en ce qui

concernait la gent animale. Il n'en était pas de même pour les végétaux et à fortiori la géologie.

Il savait, lui originaire d'une planète où les Pezard, les Carrel, les Lindbergh, les Rostand, les Étienne Wolf ont démontré qu'il était loisible à l'homme de fabriquer des monstres (au sens étymologique du mot) qu'on peut créer, ou plutôt recréer à partir des bases biologiques. La biogénétique est susceptible de s'étendre à la plante sans pour cela provoquer une évolution aussi rapide que celles qu'il était à même de constater.

Pour engendrer des séismes, c'était déjà une tout autre affaire, surtout dans la mesure où de telles perturbations s'ingéniaient à faire disparaître des montagnes pour en mettre d'autres à la place, pour provoquer une tempête sans le moindre souffle du zéphyr.

Il fut arraché à ses pensées parce qu'une fois encore, on criait.

Abasourdi, il avait oublié ce détail au moment de la secousse, dans l'étourdissement qui en avait résulté.

Il était à la fois angoissé et heureux. Un cri. Un cri humain. Ce qui supposait qu'il n'était pas seul.

Il avait cherché des humains sur Delta IV. Hélas ! leur avilissement, l'instinct de la faim, les poussaient au pire des carnages et il avait failli en faire les frais sans l'intervention des pirates. Ici, la nature était infiniment plus pittoresque que sur le planétoïde froid et désolé. Certes, la plus haute fantaisie paraissait régner. Mais un homme criait.

Sur un tel mode que Klaus devina que c'était l'appel désespéré de celui qui se trouve en détresse.

Il s'orienta et au jugé s'élança dans la direction supposée où devait se trouver le malheureux.

Il courut un instant, s'éloignant du rivage, sous les frondaisons. Il apercevait au passage fleurs et fruits immenses. Des hannetons démesurés, des lépidoptères démentiels, s'écartaient devant cet animal inconnu qui les intimidait. Par bonheur il ne revit pas les souris aux yeux de mouche. Mais il fut agrippé au vol par une liane forte qui s'enroula autour de sa taille, serrant avec vigueur.

Klaus se débattit, se rappela à temps que les combinaisons du style de celle qu'il devait à Y'pp comportaient un mini-arsenal. Il fouilla dans une poche, y trouva avec un soulagement brusque ce qu'il cherchait et le couteau ainsi extirpé lui servit à trancher ce tentacule végétal intempestif.

Il sursauta quand il vit la sève jaillir. Rouge. Écarlate.

Du sang !

Et le gémissement, le grincement rageur plutôt qu'il perçut devait émaner de la plante elle-même.

Klaus regardait avec stupeur le tronçon coupé qui se tordait au sol, tel un reptile fauché, dans une petite nappe pourpre, le tout étant parfaitement hideux.

Pour la troisième fois, le désespéré jeta son cri de détresse, et Klaus s'arracha à la contemplation de sa curieuse victime.

Il s'élança de nouveau, surveillant les plantes afin d'éviter une nouvelle trahison des lianes, et tout à coup il aperçut celui qu'il cherchait.

Bien qu'il fût encore assez éloigné de lui, Klaus qui avait de bons yeux put le détailler.

Assez âgé, ou flétri avant l'âge, un type maigre, presque chauve avec quelques poils blancs sur un faciès creux et blême. Il était revêtu d'une sorte de tunique, ou de blouse d'un ton écru, pieds nus, et courait comme un fou, parfois en zigzag, évitant Klaus ne savait quelles embûches.

L'homme, haletant, ruisselant, aperçut à son tour cet inconnu. Sa surprise parut grande car il s'arrêta net, regardant de loin cet humain inattendu.

Klaus lui fit un signe amical auquel le pauvre bonhomme ne répondit pas. Il regardait maintenant autour de lui, et en arrière, redoutant sans doute un ou des poursuivants qui n'apparaissaient pas à Klaus.

Le Terrien le héla, en langue Spalax à toutes fins utiles, encore qu'il ne fût pas certain que sur un tel monde le langage interplanétairement codifié fût entendu.

— Venez !... Je suis un ami !... Je veux vous aider !...

Fut-il compris ? En tout cas, après un moment d'hésitation, le vieux se remit en route. Il avait repris un peu haleine et il essayait de courir mais on voyait qu'il était las, qu'il avait les pieds en sang, qu'il n'irait plus très loin.

Naturellement, Klaus s'était mis en marche à sa rencontre. Il ne comprenait pas très bien à qui il avait affaire mais qu'importait ! Sur cette planète aux allures d'extravagance, il y avait au moins un être humanoïde et il eût été douteux qu'il fût le seul.

Ils avançaient donc l'un vers l'autre, en une aire assez étendue, où le sol paraissait tourmenté mais sans beaucoup de végétation, sinon une herbe courte. Les animaux ne s'y risquaient pas, préférant sans doute l'abri des

plantes fantastiques qui se développaient et se fanaient avec une telle cadence.

Klaus répéta ses appels encourageants. Il n'était plus qu'à une trentaine de mètres de l'inconnu lorsqu'il vit ce dernier s'arrêter net et, malgré l'éloignement il lut une véritable épouvante sur ses traits.

Que se passait-il donc ? Qu'est-ce qui lui faisait une telle peur ? Et pourquoi semblait-il regarder vers le sol ?

Klaus sentit alors que le terrain paraissait recommencer à vibrer mais cette fois sur un mode très particulier qui n'avait pas grand-chose à voir avec les secousses telluriques qui avaient accompagné – et sans doute provoqué – la modification du paysage peu de temps auparavant.

Lui aussi cherchait à voir sur le sol ce qui terrorisait le vieil homme.

Il distingua tout d'abord un léger mouvement de la terre et de la pierraille. Cela s'étendit sur une dizaine de mètres et selon une ligne rigoureusement droite.

Klaus, qui s'était arrêté d'instinct, fit quelques pas pour mieux voir.

Il entendit gémir le malheureux. Un véritable sanglot lui parvint. L'homme était maintenant accablé, comme devant l'inexorable.

Et la strie se précisait, devant lui. Klaus fit encore trois pas et à son tour s'arrêta net, ahuri de ce qu'il voyait.

Cette ligne qui s'étendait maintenant entre le vieux et lui devenait brusquement lumineuse.

Cela évoquait un grand tube de néon magnétisé, d'une fulgurance violente qui éclatait en dépit de l'action radiante des soleils. Une raie de feu éblouissant avait stoppé l'avance du malheureux.

Klaus n'en était plus à une surprise près. Si fantastique que cela lui parût, si inquiétant aussi il faut bien le dire, il voulut aller de l'avant, franchir cette barrière insolite pour rejoindre celui qui paraissait maintenant plus désespéré que jamais.

L'autre vit son mouvement et fit des signes de dénégation, lui cria quelque chose en une langue inconnue. Mais la mimique était suffisamment éloquente. Il disait à Klaus de ne plus avancer, de demeurer sur place, de ne pas chercher à franchir un pareil obstacle.

Cependant il ne s'agissait jamais que d'un rayon lumineux, d'une barre fluorescente qui s'était spontanément créée au ras du sol, comme tracée par un artisan scrupuleux autant qu'invisible.

Péril ? Sans doute. Klaus jugea prudent de s'arrêter. Le vieil homme sanglotait plus que jamais. Cela devenait un véritable rôle. Et Klaus vit alors que de l'extrémité de la barrière de feu, un autre trait se façonnait au ras du sol, de telle façon qu'il formait avec le premier un angle aigu dans lequel le vieux se trouvait saisi comme dans un étau.

Klaus, observant mieux, constata presque immédiatement que le même phénomène se produisait à l'autre pointe de la première barre, et selon un processus analogue. Si bien que, enfermant complètement celui qui ne pouvait être qu'un fugitif, il y avait maintenant un triangle parfait de dix mètres environ de côté. Un triangle engendré de façon mystérieuse, aux lignes irradiances qui striaient le sol, engendrant ainsi une prison d'un style absolument inédit.

Klaus, la gorge sèche, se demandait ce qui allait encore se produire.

Il en oubliait presque l'aspect tragique qu'il devinait dans cette fantasmagorie tant sa curiosité était éveillée. Certes, un tel univers lui semblait à présent truqué comme un théâtre d'illusionniste. Et peut-être s'agissait-il en effet de quelque chose de semblable.

Spectateur passif et foudroyé, il assista alors à la suite des événements.

Dans le segment de terrain délimité par les trois stries lumineuses, la terre se mit littéralement à bouillonner. Le vieil homme jeta un cri de désespoir, le dernier que Klaus entendit, lorsque le sol manqua sous ses pieds. Toute cette portion géologique s'effritait en effet à vue d'œil, devenait meuble comme si elle était fouillée par d'innombrables sondes. Klaus vit le fugitif s'enfoncer soudain dans ce terrain qui devenait tellement friable qu'il s'ouvrit d'un seul coup.

Un grand nuage de poussière monta et, s'avancant, le cœur battant, les tempes moites, le proscrit de Delta IV plongeait ses regards dans le gouffre en forme de triangle qui venait de se creuser devant lui, engloutissant le malheureux vers lequel il avait eu un élan fraternel.

Au fur et à mesure que le nuage se dissipait, ce qu'il découvrait lui paraissait tellement stupéfiant qu'il en demeurait là, écarquillant les yeux, cherchant à scruter ce qui se dessinait petit à petit.

Cela évoquait quelque gigantesque mouvement d'horlogerie, une usine invraisemblable, ou bien un laboratoire dément, un atelier onirique.

Des rouages, des barres, des roues, des pivots, des axes...

Un ronron permanent montait de cet abîme. Klaus réalisa soudain qu'il voyait nettement, mais que tout cela lui apparaissait très profondément

enfoui sous la terre, à des dizaines et des dizaines de mètres.

Les bords de la faille triangulaire demeuraient très bien délimités et toujours sertis de ces barres de lumière qui avaient pratiquement découpé le sol pour y faire choir le pauvre vieux, lequel avait disparu dans cet abîme d'un nouveau genre.

Klaus recula.

Il se sentait paniqué tout à coup. N'allait-on pas lui jouer un tour semblable ? Ce sol sur lequel il se trouvait était sans doute tout aussi truqué que cette portion qui avait servi à absorber ce pauvre type en détresse.

Le proscrit tourna les talons et s'enfuit.

Il courut naturellement vers le plus précaire des abris, celui des buissons de plantes géantes qui bordaient l'aire tragique. Il s'y engouffra, tenant cette fois son couteau à la main en cas d'attaque inattendu. Tout lui semblait suspect, tout offrait des périls inconnus et perfides.

Il fut affolé, sinon surpris, quand une liane récidiva et tenta de l'encercler. Il la trancha comme il l'avait fait précédemment, faisant gicler un flux rouge. Mais d'autres jaillissaient des fourrés et le ligotaient petit à petit. Il se débattait, frappait, coupait, tranchait sans cesse. Il ruisselait du sang des plantes mais elles tenaient bon.

Klaus étouffait. Un lien végétal commençait à l'étrangler.

Il entendit, non plus un cri cette fois. Mais un rire.

Et il l'identifia tout de suite. C'était une femme qui riait.

CHAPITRE VII

Une femme ? Certainement. Le rire était un peu nerveux et – Klaus s'en rendit compte à retardement – tranchait sur un bruit de fond, une sorte de grésillement entrecoupé de grincements auquel il n'avait guère prêté attention jusque-là dans l'angoisse de la lutte et de cette défaite quasi inéluctable. Mais cela devait provenir, il s'en apercevait à présent, des plantes elles-mêmes.

Il luttait, tous ses muscles bandés. Vainement. Les lianes étaient solides, l'étreinte se resserrait et la strangulation commençait à faire ses effets.

Privé du couteau, le poignet étroitement lié, le malheureux garçon chancela et tomba.

Il suffoquait. L'air lui manquait et il pensa curieusement qu'il ne devait pas être beau à voir, violacé, déjà noirâtre, les yeux révulsés.

Un voile rouge venu d'ailleurs glissait devant ses regards. Et cependant, il distingua une silhouette.

Dans une tunique claire évoquant celle du malheureux bonhomme englouti par ce terrain invraisemblable, elle avançait, très vite. Elle regardait la scène, cet homme en train de mourir.

L'appeler ? La supplier ? Klaus en était physiquement incapable. Et puis cela correspondait si peu à sa nature...

Dans sa détresse, il percevait cependant vaguement cette créature inattendue. A moins d'être aveugle, elle ne pouvait pas ne pas se rendre à l'évidence : les lianes vivantes étaient en train d'assassiner proprement Klaus Verdier. Et si elle appartenait à ce monde elle ne pouvait ignorer les réactions d'un tel végétal.

Que faisait-elle ?

Il lui sembla, éructant péniblement, serré de plus en plus à la gorge alors que parallèlement les lianes continuaient à s'enrouler autour de son corps, qu'elle manipulait un objet indéterminé, assez fébrilement même. Il crut distinguer un cliquetis. Un spasme l'agita. Le brouillard rouge s'intensifia et la forme de l'inconnue s'effaça dans ce néant de pourpre.

Klaus se mourait. Il avait l'impression d'une chute verticale. Une chute sans fin. Mais il entendait encore des sons. Le cliquetis vraisemblablement fruit des manigances de la femme. Le ronron ponctué de grincements issu des plantes agressives qui l'avaient mis dans cet état.

Et puis tout à coup un bruit bien différent, qui domina tous les autres.

Klaus sombrait dans des nuages d'écarlate tout en percevant avec une surprenante netteté cet ensemble de vibrations, cherchant encore vaguement à s'expliquer cette impression qui lui parvenait, évoquant des vastes coups de faux. Oui, c'était bien cela, on coupait, on tranchait, on fauchait. Et ce sur une grande échelle.

Il s'aperçut tout à coup, sortant de son cauchemar de mort, qu'il respirait mieux. Qu'il recommençait à vivre, qu'il remontait de l'abîme.

Qu'on ne l'étranglait plus !

Que les étreintes multiples qui le meurtrissaient se relâchaient et que ses membres meurtris et gonflés par l'action des liens végétaux pouvaient de nouveau s'étirer, se mouvoir...

Il vit soudain, penché sur lui, un visage.

Elle.

Qui était-elle ? Il ne savait mais elle lui parut angélique, sans qu'il puisse tout d'abord la détailler. Il ne comprenait pas ce qui survenait,

d'autant que le bruit de fauche se poursuivait. Klaus fit effort et se dressa sur son séant.

Clignant des yeux, se remettant peu à peu, il aperçut alors ce qui provoquait de tels sons. Les feuilles larges et longues, très vertes et apparemment cirées d'un buisson proche s'étaient mises en mouvement. Et c'étaient elles qui, s'agitant avec violence, se courbant sur leurs tiges, formaient tranchoirs et coupaient, coupaient impitoyablement tout ce qui se trouvait sur leur trajectoire.

Elles taillaient les lianes fleuries qui avaient retenu Klaus. Inlassables, ces feuilles, dont la tranche devait être extrêmement fine et résistante, donc très coupante, faisaient office de glaives et avaient réduit en tronçons multiples les lianes agressives.

La sève rouge giclait de toutes parts et Klaus en était inondé.

Inondée aussi cette jeune femme, dont la tunique, les mains, le visage, se marbraient de taches écarlates. Elle riait, elle riait encore, toujours sur ce mode un peu nerveux, un peu agaçant il faut en convenir et d'un geste instinctif elle essuyait d'un revers de bras son visage souillé du sang des plantes.

Klaus se remit debout péniblement et put la détailler mieux.

Elle évoquait une Terrienne de trente ans à peu près. D'un joli blond cuivré, ses cheveux étaient retenus en chignon au sommet de son crâne découvrant un visage régulier à la peau dorée, animé de beaux yeux d'un gris-vert difficile à définir. Des lèvres bien charnues sous un nez légèrement retroussé, court, spirituel, tout concourait à un charme indéniable, n'eût été ce rire crispant.

Elle ne s'occupait pas de Klaus, présentement. Elle recommençait ses manipulations et il lui voyait entre les mains une sorte de cylindre muni de nombreux boutons luminescents qu'elle pressait les uns après les autres avec une incroyable vélocité, comme jouant d'un instrument de musique.

Klaus constata que les feuilles tranchantes cessaient leur jeu cruel. Un jeu auquel, il le comprit, il devait son salut.

Il comprit aussi qu'elle commandait aux végétaux grâce à cet appareil mystérieux. Elle avait déclenché l'action des feuilles coupantes, par bonheur placées près de la plante aux lianes maléfiques afin de libérer l'homme qui était en train de glisser de vie à trépas.

Il se demanda vaguement si ce n'était pas de la même façon que l'attaque des lianes avait été déclenchée. Il est vrai, le phénomène s'était

déjà produit une fois, en dehors de toute présence humaine apparente et pouvait être classé dans les réactions naturelles à certains végétaux sensitifs.

Il entendait des gémissements et ne fut pas surpris. La plante mutilée se plaignait, tandis que son sang ruisselait, que ses tronçons, aux fleurs rougies sinistrement, se tordaient convulsivement sur le sol maculé.

Cependant Klaus qui se reprenait se tourna vers celle qui venait très simplement de le sauver. Il entendit alors qu'elle lui parlait. Dans une langue qu'il ignorait totalement. Ce n'était pas du Spalax, ce qui indiquait que ce monde était en dehors des confédérations diverses de la Galaxie où le code avait été accepté partout pour faciliter les échanges.

Évidemment, après une plongée subspatiale, sauf quand on dispose de coordonnées précises et d'un réglage minutieux, on ne sait jamais où on finit par échouer.

La jeune femme s'exprimait sur un ton bizarre, non dénué de charme, mais elle évoquait en parlant une speakerine de radio dont la voix reflète un peu le métal.

Klaus fit signe avec un sourire qu'il ne comprenait pas. Alors elle reprit le curieux cylindre attenu à son flanc par une courroie et fit virevolter ses doigts sur les boutons luminescents.

Stupéfait, Klaus se sentit touché en divers centres de nerfs : plexus, coudes, genoux, nuque. Ce fut très fugace car déjà c'était son cerveau qui réagissait.

Il avait à peine le temps de saisir au vol les clichés en forme d'idéogrammes qui lui étaient ainsi dépêchés par cette radio inattendue. Car de toute évidence l'émission lui parvenait du cylindre et jouait sur l'ensemble de son système nerveux.

Non pas des mots ni des phrases bien construites. Plutôt des idées spontanées qui jaillissaient d'elles-mêmes.

Elle l'interrogeait : Qui êtes-vous ? D'où venez-vous ?

Il joua le jeu comme il le put, s'efforçant de penser fortement, sa seule façon possible de répondre :

— Moi, Terrien... Proscrit... Naufragé spatial...

Il voyait qu'elle devait percevoir les réponses car le joli visage avait pris un aspect songeur.

Cependant, il s'émerveillait du cylindre. C'était grâce à cette petite chose qu'elle commençait à communiquer avec lui. Et n'était-ce pas également par ce truchement qu'elle avait réussi à mettre en action les

végétaux aux feuilles coupantes pour trancher les lianes agressives qui étaient proprement en train de stranguler le proscrit ?

Il évoqua quelque chose de magique. Il vit qu'elle avait dû saisir très vite sa pensée car elle pianota la réponse :

— Pas magie... Technique... Mécanique... Science !...

Klaus s'émerveillait. Il comprenait que dans ce petit appareil, des savants inconnus avaient réussi à enfermer un prodigieux système ondionique. Non seulement les radiations pouvaient toucher le cerveau humain et y faire naître des idées spontanées et parallèlement lire dans ce même cerveau au profit de l'émetteur mais encore, selon un certain mode, une certaine fréquence, agissaient sur des éléments naturels, biologiques, comme cela avait été le cas avec la plante au feuillage tranchant.

Des horizons vertigineux s'ouvraient devant Klaus. Mais la jeune femme devait trouver que le vis-à-vis s'éternisait. Il lui suffit de presser légèrement une touche pour qu'il entendît nettement en lui quelque chose signifiant :

— Suivez-moi... Vous avez besoin de repos, de sustentation...

Le proscrit n'avait vraiment plus rien à perdre. Il s'inclina légèrement en signe d'acquiescement et s'apprêta à emboîter le pas à cette créature salvatrice.

Elle se mit en route. Elle avançait d'un pas décidé, manquant peut-être un peu de souplesse aux yeux de Klaus lequel était pourtant sensible à sa beauté, la tunique flottante se plaquant par instants sur un corps svelte qui lui paraissait sans défauts.

Il marcha un bon moment derrière elle, constatant qu'on paraissait se diriger vers cette sorte de clairière, où peu auparavant, il avait eu la surprise horrifiée de voir le sol se découper pour engloutir un malheureux en détresse.

Brusquement, elle s'arrêta, tout en faisant très vite jouer quelques touches du cylindre, ce qui éclaira l'esprit de Klaus :

— Ne bougez pas !... Danger !...

Il comprit presque aussitôt. Les frondaisons s'écartaient et une curieuse créature apparaissait, au ras du sol.

Reptile ? Insecte énorme ? Une de ces chenilles géantes qu'il avait déjà entr'aperçues au moment de son réveil au sol de ce monde exceptionnel. Avec cette différence que ce petit monstre, d'un mètre environ, velu et coloré, avec des yeux multiples qui lui faisaient une face de cauchemar,

possédait aussi une énorme queue, à peu près aussi volumineuse que son corps tout entier.

Un appendice flanqué de multiples piquants que la bête faisait balancer avec une fureur évidente en braquant ses regards à facettes sur les humains.

Cela rappelait quelque peu à Klaus les uromastix, vulgairement appelés fouette-queue, bien connus sur la planète Terre. Mais était-ce le moment de se remémorer les souvenirs de ses leçons de zoologie ? L'attitude de la jeune femme indiquait hautement qu'elle ne mésestimait pas le péril que représentait une pareille rencontre.

D'un coup d'œil, Klaus avait compris qu'il n'existait pas à portée de ces végétaux à feuilles de glaive, si utiles en certaines circonstances. La Providence ne va pas toujours jusqu'à donner la parade gratuitement quand danger il y a.

Klaus était embarrassé. Certes, il avait pris le temps de ramasser son couteau après le sauvetage. Mais c'était une arme dérisoire contre un tel monstre. Fouette-queue paraissait animé d'intentions peu amènes envers ces êtres auxquels il était hostile d'instinct. Il émit une sorte de sifflement et, rampant sur ses poils innombrables avec une rare vélocité, il se mit soudain en route vers eux.

Klaus était fasciné à la fois par cette bête hideuse, irradiant de couleurs sous les deux soleils, et la jeune femme qui lui paraissait plus belle que jamais avec sa tunique blanche encore maculée du rouge sang des plantes agressives.

Lui s'était rapproché d'elle, comme la nature y incite le mâle qui se veut toujours protecteur. Mais, d'un sourire, elle l'apaisa sans avoir besoin de faire appel au cylindre-truchement.

Elle en jouait, cependant, tandis que l'uromastix-chimère se rapprochait dangereusement.

Klaus, couteau en main, se disait qu'un corps-à-corps lui serait fatal car il lui serait difficile d'échapper aux coups de l'appendice caudal, vraisemblablement arme des plus dangereuses, peut-être non dénuée de venin.

Désespéré, il faisait à la jeune inconnue un rempart de son corps. Il s'attendait au pire, à l'attaque du démon. L'intervention le laissa coi.

Cela venait du ciel. Un oiseau ? Non ! Dix, vingt, cent oiseaux. Lourd comme des oies, empennés de blanc comme les volailles terrestres, avec cette différence que Klaus reconnut qu'ils étaient partiellement recouverts

d'écailles constituant de curieuses carapaces, baudriers, brassards, cuissards aux étranges cottes de mailles.

Mais aussi munis de becs longs et acérés, qui fouillaient la chair de l'uromastix, qui perçaient l'armure de poils, qui crevaient les yeux et lardaient l'horrible queue dont les coups violents les atteignaient à peine.

Klaus regardait.

Il savait qu'une fois encore c'était la jeune et mystérieuse amie venue si opportunément à lui qui avait utilisé le cylindre fantastique. C'était elle qui avait appelé les oiseaux à la rescousse, elle qui ayant ainsi fait déblayer le terrain, se désintéressant du combat qui se poursuivait par la défaite inéluctable du monstre, se contentait de faire un signe d'appel à Klaus tout en se remettant calmement en route.

Il eut un dernier regard pour le fouette-queue agonisant, lacéré, déchiqueté par la harde empennée et, comme dans un rêve, suivit l'inconnue...

CHAPITRE VIII

Fatigue et faim ? Sans doute. Après ce qu'il venait de vivre, Klaus avait bien le droit d'éprouver des vertiges. Toutefois il était jeune, fort, solide, et ce qui le déséquilibrait plus que tout c'était cet enchaînement invraisemblable de faits.

Il avait suivi la jeune femme aux cheveux de cuivre. Qu'y avait-il d'autre à faire ? Après tout, elle lui avait sauvé la vie et il était normal de prendre contact avec les habitants, quels qu'ils soient, de ce monde inconnu et bizarre.

Il n'avait été qu'à demi surpris de la voir arriver au bord du gouffre triangulaire. De faire jouer une fois de plus le petit cylindre dont elle se servait toujours avec autant de doigté. Klaus commençait à penser que la possession d'un tel engin équivalait à celle d'une baguette magique, de quelque panacée aux usages multiples. A condition évidemment d'en apprendre le fonctionnement et le mode d'emploi.

D'ores et déjà son esprit vif lui soufflait qu'il serait bon, à un certain moment, de prendre quelques leçons relatives à ce singulier appareil.

Penchée sur l'abîme, la jeune femme avait ensuite crié quelque chose dans cette langue qu'elle utilisait, mais comme elle avait négligé de faire émettre au cylindre la traduction pour le mental de Klaus il n'avait pu comprendre, sinon qu'elle devait héler quelqu'un.

Il retrouvait la vision initiale. Une usine souterraine ? Un gigantesque atelier ? Quelque chose comme ça, sans doute. Il avait vu une forme luisante apparaître et monter vers eux, venant des profondeurs. C'était en réalité une surface et ladite surface étant parvenue à hauteur de la faille, son guide féminin lui avait fait signe de l'accompagner.

Ses injonctions étaient toujours accompagnées d'un sourire. Il la trouvait belle, quoique légèrement sophistiquée. Son visage trop régulier, pratiquement dénué de cette asymétrie qui, de façon plus ou moins accentuée crée la morphologie d'un être en reflétant son âme, elle évoquait pour lui une très jolie poupée, ou une de ces filles de cinéma ou de music-hall que les maquilleurs ont tellement malaxée qu'elle en devient artificielle.

Cependant, lui qui avait été sevré depuis son arrestation et son procès de présence féminine, ne pouvait s'interdire de la trouver très désirable.

Cependant la surface de métal luisant qui était venue à leur hauteur s'avérait une sorte d'ascenseur. Klaus n'hésita pas à y prendre pied aux côtés de la belle et immédiatement c'était la descente dans cet abîme à la naissance duquel il avait assisté.

Ensuite il avait marché un bon moment comme dans un rêve. Le trajet n'avait duré que deux ou trois minutes, mais sur un mode assez rapide, ce qui lui avait permis de constater qu'on descendait au moins à une bonne cinquantaine de mètres.

Il pénétrait dans un monde subterrien. Une usine incontestablement. Il y avait là ces énormes machines qu'il n'avait encore fait qu'entrevoir. Une armature de métal faite de tubulures géantes sur piliers puissants devait avoir pour but de maintenir la voûte naturelle. Klaus et la fille aux cheveux de cuivre marchaient à travers ce labyrinthe. Plusieurs personnages allaient et venaient et paraissaient peu se soucier d'eux. Tous portaient de ces tuniques claires déjà vues par Klaus sur le vieux englouti comme sur le corps onduleux de sa compagne, encore que cette dernière fût souillée du sang des végétaux agressifs.

Klaus voyait ces formes luisant doucement dans une sorte de pénombre qui régnait. L'éclairage venait de semi-sphères qui flottaient çà et là sans support apparent, mais c'était une clarté assez diffuse qui régnait.

Que signifiait tout cela ? Où le conduisait-on ?

Des cris, des gémissements. Une voix un peu chevrotante se plaignait et il crut reconnaître cette voix.

Il frémit en apercevant un groupe de ces gens en tunique blanche au centre duquel un humain se débattait.

Il le remit tout de suite : c'était le fugitif pour lequel ce monde fantastique semblait avoir fait spécialement les frais d'un séisme local et parfaitement délimité en creusant sous ses pas l'abîme qui devait servir par la suite de moyen d'accès à Klaus lui-même.

La jeune femme passait, indifférente aux gesticulations et aux cris, aux éructations plutôt de ce malheureux qui, bien que maigre et décharné (il était nu à présent) luttait avec l'énergie du désespoir. Il ne fallait pas moins de trois hommes pour le maintenir. Trois hommes solides, visiblement d'une race analogue à celle de la compagne de Klaus.

Lui, instinctivement, s'était arrêté. Devait-il intervenir ? Quel sort réservait-on à ce pauvre type ? Une première fois il l'avait rencontré, fuyant à travers la nature, et quelle nature ! Puis il y avait eu cet extravagant engloutissement. Il le retrouvait en proie à des gaillards vigoureux qui l'entraînaient.

Vers quoi ? Klaus l'ignorait mais il se sentait la gorge sèche et la sueur mouillait sa nuque. Il avait peur.

Le vieux l'aperçut et cria vers lui, des mots évidemment incompréhensibles pour le proscrit de Delta, mais qui exprimaient de toute évidence une sorte d'appel au secours désespéré.

La jeune femme s'était retournée, constatant que Klaus ne la suivait pas.

Elle eut un fantôme de sourire et tout de suite se mit à pianoter sur le cylindre.

Klaus voyait une femme en tunique blanche avancer, faire signe aux hommes qui maintenaient la victime. Victime qu'on entraîna aussitôt vers une sorte de grand cube transparent que Klaus venait seulement d'apercevoir.

Halluciné, Klaus vit que la femme faisait manœuvrer un des côtés du cube et que le malheureux hurlait alors que les trois hommes l'y propulsaient sans douceur.

— Lui... euphorique... Pas souffrir... Mort douce... Utilité...

Klaus s'arracha à la contemplation de cette scène affreuse. Il percevait tout à coup des impulsions mentales. Encore les petits chocs aux points sensibles, la prise de possession de son système nerveux et simultanément l'émission qui atteignait son cerveau.

Ainsi, la fille aux cheveux de cuivre lui faisait savoir que cet homme allait mourir, mais sans douleur et que sa fin était utile. A quoi ? C'était une autre question.

Elle lui fit signe d'avancer, de passer outre, mais il n'obtempéra pas. Il ne fit même pas attention à son geste. Il regardait.

Les gens en tunique blanche s'affairaient autour de la cuve où le pauvre vieux se débattait. Une lueur violacée emplît soudain la cuve et le malheureux corps maigre à faire pitié fut irradié. Aussitôt, il cessa de gigoter.

La compagne de Klaus, constatant qu'il semblait fasciné par ce spectacle insolite, avait cessé de l'inviter à la suivre. Elle était venue se placer près de lui, avec un étrange sourire. Et lui regardait.

Ainsi, celui qu'on venait d'enfermer dans le cube transparent savait qu'un sort effarant l'attendait. C'est pour cela qu'il avait voulu fuir. Pour le reprendre, et sans doute estimait-on que tout cela était nécessaire, on était allé jusqu'à faire disparaître le sol sous ses pas.

Maintenant la lueur qui était née avec un éclair demeurait statique. Il parut cependant à Klaus qu'elle envahissait quasi insensiblement l'ensemble du cube. Les chairs blafardes de cet organisme décharné se fondaient dans l'ensemble. Petit à petit tout se noya dans une sorte de brume, de « soupe » comme le pensait le proscrit. Une soupe luminescente, un brouillard légèrement violacé qui estompait les formes de ce qui avait été un humain.

Un humain qui se dissociait sous les yeux des assistants impassibles dans leurs tuniques, et ceux de l'homme de la Terre, littéralement effaré.

Cependant, après un moment où ils étaient demeurés à observer le processus de désintégration (car c'était bien de cela qu'il s'agissait) la femme et les quatre hommes, ces laborantins infernaux ainsi que Klaus les qualifiait déjà in petto, recommençaient à s'agiter.

Ils manipulaient des commandes sur des tableaux, branchaient des connexions, manœuvraient des sortes de containers faits de la même matière que le cube géant où l'homme n'était plus qu'un souvenir dans la

brume maintenant opaque et toujours irradiant doucement de mauve qui emplissait et nivelait tout.

Des bouches énormes qu'on ajustait à des tubes souples, attendant eux-mêmes à cette cuve qui venait de voir se dérouler la fin bien curieuse d'un humanoïde.

Klaus qui n'était plus surpris de rien, seulement accablé, vit alors qu'on récoltait littéralement le contenu de la cuve par le truchement de ces tubes, si bien que les bouches, au nombre de six, furent bientôt emplis de cette sorte de magma de nature indéterminée venant du cube. Lequel cube se vidait.

Il n'y eut bientôt plus rien à l'intérieur. Ce n'était qu'un solide creux, parfaitement transparent et rien n'indiquait que quelques instants plus tôt on y avait enfermé un être humain.

Cet être, Klaus n'en pouvait douter, était transformé en cette sorte de soupe (l'expression l'obsédait) maintenant emplissant six bouches que les trois hommes en blanc emportaient, chacun en tenant deux, deux énormes cylindres de cristal fluorescent de mauve à partir de leur contenu à savoir du brouillard, ou une matière biochimique plus exactement, vestiges d'un organisme animal.

La femme en blanc donnait très justement l'impression d'une laborantine qui remet les choses en place, qui range un labo après une expérience.

Alors Klaus, qui n'avait plus rien à faire là, plus rien à dire, se tourna automatiquement vers la fille aux cheveux de cuivre. Et celle-ci, comme si elle n'attendait que cette réaction* l'invita de nouveau du geste à lui emboîter le pas.

Un long moment encore ils traversèrent la titanesque installation. Des machines et encore des machines. Des cuves semblables à celle où avait été muté le malheureux et dont la découverte fit passer un frisson sur l'échine de Klaus. D'autres humains des deux sexes, très affairés, prêtant à peine attention à ce couple qui passait. Humains certes, mais avec un petit côté d'indifférence robotique qui créait un malaise. Cependant ce n'étaient incontestablement pas des simili-androïdes. Klaus en était convaincu. Il avait connu des robots merveilleusement réalisés, des êtres de technique atteignant à la perfection, mais jamais on n'avait réussi à tromper un humain vrai en lui mettant dans les bras ce type de synthèse, fût-il du sexe opposé et en donnant toutes les caractéristiques, voire les plus intimes.

Klaus était effaré des dimensions de l'installation. Il avait l'impression de se promener dans un temple fou, un palais souterrain de cauchemar. Les piliers succédaient aux piliers. Les mécaniques géantes, atteignant aisément dix ou vingt mètres de haut, servies par plus de deux cents personnes à son estimation, tout cela constituait, d'autant que la lumière demeurait quelque peu fantomale, un univers absolument déconcertant.

Enfin, ils parvinrent à une sorte de bifurcation. On monta quelques marches taillées dans une matière évoquant le platine, accédèrent à une porte façonnée d'un métal analogue.

La fille aux cheveux de cuivre s'immobilisa. Pianota un instant sur le cylindre. Klaus vit s'allumer des voyants, perçut un léger sifflement de haute fréquence et la porte coulisssa.

Il suivit son guide et ils se retrouvèrent dans ce qui pouvait être admis comme étant un bureau.

Un bureau immense où un grand personnage maigre, aux cheveux blancs, sanglé lui aussi dans la tunique immaculée, le regardait venir de ses yeux perçants.

Il souriait vaguement, un sourire qui n'avait rien de très amène. Pourtant, encore que cet homme qui était incontestablement quelque chose comme un dignitaire dans une pareille cité ne lui parût pas hostile, Klaus ne pouvait s'interdire de le trouver fortement antipathique.

L'inconnu échangea quelques mots avec la fille, toujours dans cette langue rocailleuse qui devait être particulière à la planète. Lui aussi avait un petit côté speaker, assez impersonnel. Il fit signe à Klaus de s'asseoir dans un fauteuil conditionné qui parut confortable au proscrit, épuisé par tant d'avatars.

Le proscrit qui vit alors, sur le bureau placé devant l'homme maigre, un cylindre semblable à celui de son guide.

Une main allongée, très décharnée, mais visiblement vigoureuse, s'avança et commença à pianoter.

Aussitôt, Klaus ressentit ce qu'il nommait déjà la prise de possession de son système nerveux. Des pulsions foudroyantes naissaient en lui et le travail prodigieux du cortex se déclenchait, lui donnant en sa propre langue la correspondance idéale de l'idée émise.

Si bien qu'il pouvait penser, parler, et que le duplex était possible.

Un duplex qui s'engagea sans difficulté.

OceanofPDF.com

CHAPITRE IX

D'étranges hémisphères luminescents flottaient, oscillaient doucement, répandant une clarté douce, bizarre, curieusement lénifiante.

Cela évoquait des ludions de fluorescence dans un aquarium démesuré. Et les visages prenaient un relief qui accentuait les traits, si bien que les expressions en étaient d'autant plus visibles et qu'ainsi Klaus pouvait mieux lire en ses interlocuteurs.

Le dialogue s'était engagé.

Au début, encore surpris par ce singulier truchement émanant bien entendu de ces invraisemblables cylindres à clavier, le proscrit avait quelque peu buté sur les mots. Mais l'émission qui le touchait psychiquement lui permettait des progrès foudroyants et au fur et à mesure que la conversation s'engageait, il se rendait compte qu'il faisait déjà moins de fautes de syntaxe, qu'il trouvait les mots les plus corrects, si bien qu'insensiblement il assimilait cet idiome inconnu. Il pouvait se dire, à la

vitesse foudroyante de la pensée, qu'en peu de jours sinon d'heures il parlerait tout aussi bien que ces planétaires.

Mais de quels planétaires s'agissait-il ?

Il brûlait de poser des questions. En fait, c'était l'homme aux cheveux blancs qui lui en posait. Klaus avait toujours gardé, sur sa planète patrie, un grand respect à ses aînés mais ici il ne pouvait s'interdire de trouver ce semi-vieillard assez antipathique.

Et son antipathie croissait. Une certaine irritation sourdait en lui. Tout bonnement parce qu'il lui était demandé son nom, son âge, sa profession, ses origines, bref une fiche signalétique qui rappelait fâcheusement les interminables et lassants interrogatoires, désespérément semblables, qu'il avait dû subir sur la Terre depuis qu'il avait été assimilé à un marginal indésirable dans l'hypersociété.

La jeune femme gardait en permanence un certain sourire. Tellement permanent que Klaus finissait par lui trouver une expression figée qui, à ses yeux, déparait son incontestable beauté, la régularité (d'ailleurs trop parfaite) de ses traits.

Le personnage maigre à cheveux blancs dut comprendre les sentiments agitant l'impétrant car il lui dit – et maintenant Klaus saisissait parfaitement le sens des mots de cette langue heurtée et peu euphonique :

— J'imagine que je vous agace un peu... Mais admettez qu'il nous est indispensable de savoir à qui nous avons affaire... Un homme débarque brusquement dans notre domaine et...

— Serais-je le premier ? fit remarquer Klaus interrogativement. J'imagine moi aussi des choses. Étant donné le formidable degré de technique qui me paraît régner ici, il me serait difficile de croire que vous ignorez tout des communications interplanétaires, voire interstellaires...

— Et même intergalactiques, sourit le personnage. Nous sommes allés très loin en effet. Très loin, seigneur Klaus Verdier. Vous vous en êtes rendu compte, du moins partiellement, très partiellement (il eut un regard complice vers la jeune femme qui acquiesça de la tête sans cesser son sourire qui commençait à devenir crispant pour Klaus). Nous sommes – ou presque – maîtres de la matière...

— Ce monde est sans doute admirable sur ce point. Puis-je savoir... ?

— Notre but ? Quel est celui de l'homme, Klaus Verdier ? Savoir... Savoir et aussi comprendre... Depuis les origines du monde, les diverses

humanités (et nous avons pris contact avec plus d'une) poursuivent un même idéal : atteindre à la connaissance parfaite...

Klaus, instinctivement, évoqua la légende de la Genèse.

L'image subite d'une pomme, ce fruit si simplement terrestre, s'imposait en lui, dans une vision interne. La pomme... symbole de la chute de l'homme. De l'homme dont le côté féminin, curieux par excellence, l'avait amené à croquer le fruit défendu, celui du savoir. Ce savoir qui devait l'élever à son Créateur et lui permettre ainsi de s'égaliser à lui, donc de s'en séparer au besoin.

Les Terriens avaient su ce que cela leur avait coûté. Nul doute que ce peuple dont il ne savait pas encore grand-chose risquait de connaître un choc en retour quelque peu fâcheux avec de tels raisonnements.

Mais on semblait enclin envers lui à la bienveillance. Il sut ainsi que cet individu se nommait Praât. Que la fille aux cheveux de cuivre était Kwam. Et qu'on se trouvait, non sur leur planète d'origine, mais sur un satellite philohumain, de dimensions analogues à celles de la Lune d'après un rapprochement fait par Klaus. Et que ce petit monde était un formidable champ d'expériences.

Il admit en être parfaitement conscient, et relata qu'il avait observé les phénomènes les plus surprenants, tous en apparence contre nature.

— Nous y voilà, expliqua Praât. Nous ne controns pas délibérément les forces naturelles. Nous les catalysons, nous les utilisons...

— Mais pourquoi ? Pourquoi ?

— Je croyais vous avoir répondu.

— Vous voulez agir sur la Nature ? Vous égaler aux dieux, ces dieux auxquels les humains ont attribué des pouvoirs infinis depuis l'éternité ? Depuis qu'ils ont senti s'éveiller leur conscience !

— Nous ne connaissons qu'un dieu !

Klaus accusa le coup. Tout cela lui semblait vaguement diabolique, au sens où l'entendaient les sectes de la Terre. Et voilà qu'on évoquait le monothéisme, ce qui allait peu avec le raisonnement de tels ambitieux.

Il laissa filtrer un soupçon d'ironie dans sa voix en reprenant :

— Vous avez donc une religion établie ? Vous possédez un culte ? Des temples ? Vous pratiquez les rites ? La prière ?

Praât souriait toujours, mais avec une apparence de mépris ripostant à la raillerie à peine dissimulée du Terrien :

— D’après ce que je sais des autres mondes, partout on croit en un dieu, ou des dieux. Et on se prosterne, on s’humilie, on supplie, on gémit, que sais-je ? Nous, seigneur Klaus Verdier, nous nous rions de ces balivernes, avilissantes pour ce héros cosmique qu’est l’homme... Un dieu, oui... Mais avec lequel nous voulons des contacts permanents. Un dieu proche de nous, qui nous parle, nous conseille, nous guide... Un dieu-ami... Me comprenez-vous ?

Très vite allait la pensée de Klaus.

Au fur et à mesure que Praât débitait ce que le proscrit considérait déjà comme d’insanes élucubrations, il évoquait certaines sectes de sa planète patrie. Depuis toujours des prêtres et des illuminés, vrais ou faux inspirés, avaient prétendu parler au nom des divinités, et ce pour leur plus grand profit, le plus souvent au détriment des malheureux crédules.

Pour lui, homme intégral, la foi, c’était bien autre chose. La conviction profonde d’une union avec l’Unique, avec l’Éternel.

Il commençait à s’énervier de cette pseudo-métaphysique proche à son sens du charlatanisme le plus vulgaire. Praât s’en rendit-il compte ?

— Kwam, dit-il, n’est-il pas temps de démontrer à notre hôte venu de la Terre quel est notre pouvoir, et nos contacts avec notre dieu ?

Kwam se leva et invita Klaus à la suivre d’un geste gracieux.

Praât s’était lui aussi mis en route. Il devait avoir souci d’opérer lui-même la démonstration promise.

Ils quittèrent tous trois le bureau et se retrouvèrent dans l’immense usine. Partout les semi-sphères flottaient, noyant tout de leur clarté changeante. Klaus revit les machines invraisemblables autour desquelles s’affairaient ce peuple en tuniques blanches.

Chemin faisant, on ne cessa de lui parler. Maintenant on le renseignait avec une certaine complaisance, lui enseignant en fait ce qu’il ne faisait que souhaiter savoir.

Le planétoïde était appelé Chkmaô, satellite de la planète Rè, leur origine avec laquelle ils gardaient un contact permanent. Eux se nommaient entre eux les Rè-O-Rè, c’est-à-dire humains. Praât, ainsi que Kwam, appartenaient à la caste la plus haute des Rè-O-Rè, celle des savants-techniciens, appelés Rè-Véo.

Une question tenaillait Klaus. Il finit par la formuler :

— Suis-je, sur Chkmaô, le seul extraplanétaire ?

— Je vous ai dit que nous avions de fréquents contacts avec d'autres univers.

— Je veux dire : actuellement ?

Il y eut un petit silence. Klaus sentait que Kwam se fermait. Praât dut hésiter un peu puis :

— Vous en saurez bientôt davantage !

Réponse ambiguë mais que le proscrit interpréta aisément comme une affirmative.

Ils marchaient, encadrant Klaus. Les deux Rè-O-Rè avaient gardé les petits cylindres, lesquels comportaient une sorte de courroie qui permettait de les porter en bandoulière. Et ils continuaient à pianoter en devisant, entretenant ainsi le climat magnétique qui agissait sur les centres nerveux de Klaus et permettait l'assimilation spontanée du sens des mots.

Klaus pensait maintenant qu'il valait mieux ne pas poser trop de questions. C'eût été futile, voire dangereux. Qu'attendait-on de lui ? Il ne pouvait chasser de son esprit l'image du malheureux fugitif, repris, précipité dans le sinistre bocal et transformé sous ses yeux en ce qu'il s'obstinait à appeler une soupe.

Était-ce là le sort qu'on lui réservait ?

Dans ce cas, pourquoi tant de tergiversations ? Une exécution proche n'eût sans doute pas exigé une telle mise au courant. Il était évident qu'on avait, en ce qui le concernait, quelque dessein qui lui semblait encore bien obscur.

Cependant le décor changeait. On arrivait à l'extrémité de cet ensemble cavernicole. Une paroi rocheuse, que les semi-sphères éclairaient bizarrement, faisant naître en permanence des reflets chatoyants sur la masse aux aspérités innombrables, semblait être la frontière de l'immense usine.

Klaus en avait eu le vertige. Il était certain que deux ou trois milliers de personnes travaillaient à ces appareils aux formes incroyablement complexes et dont il était bien incapable de deviner l'utilité. Ces êtres vêtus de blanc, affairés, tous absorbés dans des tâches variées, avaient à peine fait attention au passage du trio constitué par Praât, la belle Kwam et le proscrit.

Pourtant, on n'était pas au terme de l'excursion. Klaus distingua à la base de la falaise une issue soigneusement bloquée par des portes de métal. Trois hommes se tenaient là. Non plus en blouses-tuniques comme l'ensemble des travailleurs. Des militaires plutôt. Uniformes également

blancs mais nettement plus martiaux, avec baudriers et casques. Et d'étranges instruments à la ceinture. Des armes, de toute évidence. Eu égard au haut degré de technicité des Rè-O-Rè, il fallait admettre qu'il s'agissait certainement d'un armement puissant et subtil.

Ces trois hommes, sans commentaires, s'écartèrent devant Praât. Ils ne saluaient pas. Ils agissaient tels des robots, de façon mécanique. Sur leurs visages durs, aucune expression. Œil fixe, lèvres serrées, ils demeuraient hiératiques.

Les portes de métal coulissèrent.

Un ascenseur ! pensa Klaus.

Un instant après une plate-forme analogue à celle qui lui avait permis l'accès au monde souterrain l'emportait avec ses guides, plus bas, toujours plus bas.

Arrêt après une descente aussi vertigineuse que rapide. Mais on devait être très profondément situés à présent sous le niveau du sol de Chkmaô.

Ouverture. Trois autres gardes. Un petit vestibule taillé dans le roc.

Portes de métal identiques à celles de l'usine. Pénétration de Klaus entre Praât et Kwam dans un autre lieu.

Et quel lieu !

Le relégué regardait, muet de saisissement.

Une caverne à l'origine mais très certainement qui avait été aménagée par les industriels Rè-O-Rè. Caverne de dimensions plus que colossales.

Klaus comprit qu'on se trouvait sous une montagne. Une montagne qui était pratiquement creuse et que, la nature ayant préparé le travail, on avait utilisée jusqu'à en faire une sorte de dôme titanesque.

Devant lui, au centre, une sorte de pyramide tronquée, dont la face placée devant l'accès était un seul et démentiel escalier. Plusieurs centaines de marches estimait-il, donnant accès à la plateforme supérieure.

Plate-forme sur laquelle il y avait... un cylindre.

Un cylindre à clavier, exactement semblable aux petits instruments que la fille aux cheveux de cuivre et le sinistre Praât portaient maintenant en bandoulière

Mais un cylindre de cent mètres au moins de long, placé latéralement sur de formidables supports de métal. Un métal analogue, crut Klaus, à ce platex des satellites de Saturne, ce super-platine si recherché par les interplanétaires.

Le clavier qui sertissait ce monstrueux appareil était constitué, non de touches isolées, mais d'une série de rangées, ce qui devait permettre des combinaisons innombrables, quasi infimes.

Klaus en avait le souffle coupé.

Il avait l'impression de découvrir un monstre. Un monstre à l'échelon cosmique. Ayant pu apprécier les effets déjà fantastiques du petit cylindre portatif avec lequel Kwam était venue à son secours et avait si bien agi sur les forces animales et végétales, il n'était pas besoin de réfléchir longuement pour apprécier comme il se devait les possibilités sans doute illimitées d'un pareil engin.

Et il pensait. Il pensait.

Non, on ne voulait pas sa mort, du moins dans l'immédiat. On ne lui réservait évidemment pas le sort du vieux bonhomme réduit en une sorte de bouillon biologique.

A moins que, par un souci de cabotinage, ceux qui avaient construit ce formidable élément aient le souci d'ébahir leurs proies avant de les envoyer à l'abattoir.

Cependant Klaus était fasciné. Praât et Kwam se taisaient (d'ailleurs depuis l'entrée dans le bureau la jeune femme n'avait pas dit un mot). Vraisemblablement, ils savouraient Pébahissement de leur hôte (ou de leur victime ?).

Finalement, Praât demanda :

— Qu'en pensez-vous, seigneur Verdier ?

Klaus crut bon d'utiliser un langage aussi fleuri, sinon désuet :

— Seigneur Praât, j'admire...

En quelques mots, il exprima son respect pour la race qui avait su construire pareille chose et ne manqua pas le rapprochement avec les petits cylindres, lesquels prenaient en comparaison une allure de jouets, de gadgets.

— Très juste ! Vous imaginez à présent quelles sont nos possibilités ? Encore, dites-vous bien, le cylindre est un premier prototype. Notre dessein est d'étendre notre pouvoir à travers notre galaxie, puis vers les univers plus lointains. Vous avez pu le constater, nous agissons sur la Nature. Imaginez-vous quelle sera la puissance du peuple – nous, les Rè-O-Rè en la circonstance – qui pourra ainsi, de monde en monde, contrôler le mouvement naturel ? Agir sur les animaux, les plantes de toutes sortes, les humains... Et aussi, ne l'oubliez pas, seigneur Verdier, le minéral... L'air...

L'atmosphère... Les océans... Jusqu'aux formidables réserves de matière sinon inorganique, du moins inorganisée qui stagne dans les espaces intersidéraux.

Klaus reprenait ses esprits. Il ne savait pas où tout cela allait le mener.

Mais il voulait jouer le jeu :

— Si je comprends bien, les Rè-O-Rè ont le souci de conquérir graduellement les systèmes planétaires les uns après les autres. De dominer petit à petit...

— Le Cosmos ! Oui, seigneur Verdier. Car – tenez-vous bien – ce n'est pas encore au point mais nous y parviendrons – nous finirons par agir aussi sur les étoiles elles-mêmes. Comprenez-vous ce que sera notre puissance lorsqu'il nous sera loisible de mener les soleils à notre gré ? De dispenser à volonté thermie ou glaciation ? Quel peuple pourrait résister à cela ?...

Praât avait perdu son aspect rigide du début. Il parlait, il parlait, s'exaltant petit à petit. Curieusement, si ses paroles s'enflammaient, son visage demeurait inexpressif. Klaus avait l'impression désagréable d'une sorte d'androïde répétant une leçon enregistrée. Praât lui faisait plutôt l'impression d'une marionnette dont on tire les fils pour lui donner un aspect caricaturant l'humain tandis qu'une bande magnétique dévide un discours synchrone.

Il subit donc un cours sur la folle ambition des Rè-O-Rè. Il ne mésestimait pas leur technique, leur sagesse immense qui les avait conduits jusque-là, ayant déjà constaté les possibilités des petits appareils. Certes, le cylindre géant permettait des merveilles, ou des cataclysmes, mais tout cela n'était-il pas démentiel ? Ce n'était pas la première fois qu'un cerveau, ou un ensemble de cerveaux, avait voulu jouer aux démiurges. Le résultat demeurait négatif, l'équilibre du monde finissant toujours par se retrouver, fût-ce après des siècles, des millénaires...

Et puis, alors qu'il sentait en lui une foule de questions, qu'il allait se laisser aller à interroger, à chercher à en savoir plus, il nota, dans la vaste poche géologique, un certain tumulte.

Il crut revoir, à très peu de choses près, le spectacle affligeant qui lui avait été offert à son débarquement sur Chkmaô.

Un homme courait, éperdu, poursuivi par plusieurs de ces gardes semblables à ceux qui veillaient sur les issues de l'ascenseur.

Un homme jeune celui-là, athlétique, que les miliciens traquaient et qui s'éloignait de la base de la pyramide supportant le Grand Cylindre.

L'homme cria quelque chose au moment où les sbires furent sur lui. Il se débattait et Klaus perçut ce début de phrase :

— Non !... Je ne veux pas !... Je suis un homme... Je ne veux pas être un d...

Ensemble, Praât et Kwam avaient appuyé sur une touche des petits cylindres portatifs.

Ils avaient coupé la communication télépathique, interdisant à Klaus d'en entendre davantage.

CHAPITRE X

Klaus n'avait donc pas entendu les cris désespérés de celui qui, d'ailleurs, avait paru presque immédiatement paralysé, figé telle une statue.

Le Terrien avait noté, au passage, que Praât et Kwam, après avoir bloqué sur leurs cylindres une touche correspondant vraisemblablement au système auditif de Klaus, pianotaient sur un autre mode. Nul doute que ce soit pour déclencher sur ces appareils prodigieux aux ressources inouïes un réseau ondionique qui avait eu pour effet d'immobiliser ce nouveau fugitif.

Klaus avait d'ores et déjà compris une chose : il était à jamais hors de son univers patrie. Quoi qu'il puisse advenir, il devrait désormais s'incorporer à ce peuple bizarre des Rè-O-Rè, et assimiler coûte que coûte leurs mœurs, leurs coutumes, leur conception de la vie.

Il avait une envie folle de protester, de voler au secours de cet inconnu, au nom de cette nature généreuse à laquelle il devait d'avoir été rejeté par ses frères planétaires. Il sut se contenir et se contenta donc de regarder. Il voyait un jeune homme d'une très grande beauté, qui ne devait avoir guère

plus de vingt ans, selon les normes de la Terre. Un jeune athlète mince, que la tunique blanche mettait en valeur. Un visage régulier empreint d'une tristesse immense lui donnant un air romantique qui bouleversait Klaus. D'autant que les ondes ayant immobilisé le sujet avaient également fixé l'expression sur ses traits.

Les gardes n'eurent pratiquement qu'à s'en emparer sans la moindre difficulté.

On l'emporta, comme une belle statue.

Klaus sentit une certaine détente chez Praât et sa compagne. Tout de suite, alors que la victime et ses ravisseurs avaient disparu, ce fut Kwam qui prononça, ayant remis le contact audio-psychique :

— J'imagine que vous redoutez, pour celui que vous venez de voir, un sort analogue à celui du vieillard qui a été muté sous vos yeux...

Elle utilisait un terme de la langue Rè-O-Rè que la foudroyante transmission de pensée traduisait spontanément par « muté ». Klaus apprécia l'euphémisme.

Il acquiesça, s'efforçant de paraître très calme, encore qu'il commençât à penser que dans tous les mondes il y avait décidément des oppresseurs et des opprimés.

— J'avoue qu'en effet, j'ai supposé pour lui quelque chose comme cela...

— Rassurez-vous. Il ne risque rien. Surtout lui...

Klaus fut surpris d'entendre subitement ses deux interlocuteurs se mettre à rire ensemble (c'était la première fois qu'ils riaient vraiment) :

— Lui... surtout lui, répétèrent-ils.

L'homme venu de la Terre se souvenait d'avoir croisé, l'espace d'un éclair, le regard du jeune homme. Un regard chargé d'une angoisse, d'un suppliant appel qu'il ne pouvait oublier.

Mais Praât décidait de poursuivre avec lui la visite de l'installation formidable, de lui faire les honneurs du Grand Cylindre.

La vie s'organisait.

Klaus avait admis qu'il connaissait en quelque sorte une seconde naissance. Ses juges de la Terre l'avaient évincé de façon totale, le vouant au triste sort des déportés de Delta, les uns retournant à l'état sauvage, les autres, les plus faibles, surtout ceux arrivant isolés, voués à un sort horrible. Et voilà qu'un concours de circonstances l'amenait sur Chkmaô, satellite de Rè.

Depuis des jours il était là et devenait petit à petit un Rè-O-Rè Praât et d'autres dignitaires des deux sexes l'avaient interrogé, écouté, sondé, testé, et on ne lui avait pas caché qu'on le considérait comme un sujet d'élite, susceptible de prendre rang parmi les Rè-Véo, cette caste privilégiée qui dominait la planète et son satellite, ce formidable laboratoire.

De rares extraplanétaires avaient été admis parmi eux. D'autres étaient relégués au rang d'esclaves. Klaus n'avait été qu'à demi surpris d'apprendre qu'il n'était pas le seul rescapé de l'équipe du vaisseau pirate. Il s'était réservé, évitant de paraître trop intéressé, de se pencher un peu plus tard sur le sort de ses malheureux compagnons d'infortune. Après tout, M'kar, Koraa et les autres lui avaient sauvé la vie.

Les Rè-O-Rè étaient ravis de l'entendre. Klaus avait fait des études importantes et sa sagesse était hautement appréciée. Aussi cultivait-il cet état de fait.

Il habitait maintenant, comme la majorité de la population de Chkmaô, une cité établie à quelques stades de la région où était installé le Grand Cylindre et les laboratoires, ateliers, bureaux, tout ce qui corroborait son fonctionnement, d'ailleurs encore médiocrement au point, avait appris Klaus.

La cité était composée de bâtiments de styles variés, les uns cubiques, d'autres semi-sphériques. Une ville à peu près semblable à toutes celles de l'univers, à cela près qu'elle était construite de plain-pied sur une immense dalle faite de ce métal qui servait aussi de support au Grand Cylindre. Klaus ne tarda pas à apprendre (il savait interroger au minimum et écouter, prendre garde à tout) que cette précaution était indispensable sur un petit astre où le terrain était sujet à de véritables séismes artificiels consécutifs aux nombreuses expériences telluriques qui faisaient partie du formidable programme des Rè-O-Rè.

Klaus habitait là. Avec une compagne. Il était devenu très simplement et sans grandes complications l'amant de Kwam. Une maîtresse aimable, discrète, mais qui ne montrait pas grand abandon dans leurs étreintes. Il savait pourquoi : elle était une Rè-Véo. Et tous les Rè-Véo étaient quelque peu détachés des plaisirs naturels. Ils étaient littéralement conditionnés pour travailler au super-programme, servir le Grand Cylindre destiné à la conquête (encore très lointaine) de l'univers, et réaliser un projet plus fantastique encore.

Un projet auquel on décida d'initier Klaus, un peu plus tard.

Un projet qui ne visait pas moins qu'à établir, à partir de Chkmaô, le règne d'une divinité. Une divinité telle que celle évoquée par Praât lors de la première entrevue avec Klaus. Un dieu-ami, un dieu en quelque sorte inhérent à la race Rè-O-Rè et assez complaisant pour lui permettre, en donnant tout son pouvoir, d'étendre ses conquêtes de système solaire en système solaire.

Klaus, qui s'accommodait – ou semblait s'accommoder – de tout cela, avait gardé pour lui certaines de ses conclusions.

Pouvait-il oublier la phrase tronquée, mutilée, du beau jeune homme au regard angoissé ?

« Je ne veux pas être un d... »

Difficile de se baser sur ce type de traduction psycho-mécanique. En langue de la Terre, Klaus eût supposé aisément « je ne veux pas être un dieu ».

Quel rapport avec cette divinité étrange – et peut-être totalement illusoire – dont lui parlaient les dignitaires Rè-Véo ?

*

* *

Song'Al se regardait dans l'immense miroir de sa chambre.

Song'Al était très beau. Très jeune. Très intelligent.

Song'Al était l'Élu de la race Rè-O-Rè. L'idole des Rè-Véo qui l'avaient choisi entre plusieurs centaines d'adolescents.

Song'Al ne serait bientôt plus un simple mortel. Il serait plus qu'un homme Il serait un dieu vivant.

Song'Al était très triste.

Song'Al pensait à Reïle.

Song'Al aimait Reïle comme Reïle aimait Song'Al. Et ce depuis plusieurs années de la planète Rè.

Amour juvénile d'une rare perfection. Ils savaient qu'ils étaient faits l'un pour l'autre. Que leur union serait heureuse, féconde, bénéfique.

Et puis Song'Al, à son corps défendant, avait été choisi. Il était l'Élu.

Exclu donc d'imaginer pour lui toute idée d'union. Une femme n'avait pas place dans son existence future.

De quoi pouvait-il se plaindre ? Il bénéficierait d'une éternelle jeunesse. Il ne connaîtrait ni la maladie, ni la douleur, ni la décrépitude. Aucun tourment humain ne pourrait l'atteindre.

Peut-être même pourrait-il devenir immortel !

Song'Al était très malheureux parce qu'on l'avait séparé de Reïle.

D'une Reïle dont il ignorait le sort. Et qui devait pleurer, pleurer indéfiniment. Sur Chkmaô peut-être. Ou bien encore sur Rè. A moins qu'elle n'ait été emmenée par mesure de prudence sur quelque autre planète connue des Rè-O-Rè.

Song'Al fermait les yeux. Il revoyait Reïle. Il la voyait. Il caressait en pensée, avec une acuité cruelle à force d'être voluptueuse, ses formes lisses, si douces, il croyait poser encore sa tête sur les seins petits et fermes, sur le ventre tiède comme une bouffée paradisiaque...

Il croyait respirer le parfum de sa chair. De cette chair de femme si délicate sous le baiser et que l'amant le plus fougueux n'effleure qu'avec mesure, graduant sa passion quand il est enivré de ces effluves si rares, si subtils, lesquels éveillent des pensers enchanteurs...

Song'Al se mirait. Et il se détestait.

Il haïssait à la fois sa beauté native, ce crâne enfermant un cerveau assez exceptionnel pour l'avoir fait élire parmi les élites adolescentes de Rè.

Il haïssait sa personne, ce corps, ce coeur, désormais voués à l'idolâtrie, au détriment de l'amour.

On avait conditionné Song'Al. Instruit. Mieux : on avait utilisé ses facultés d'exception pour lui insuffler une science immense. On avait travaillé son corps pour le préparer au rôle ineffable qui allait lui être réservé.

On l'avait métamorphosé, hissé à des hauteurs vertigineuses.

Les Rè-Véo y avaient apporté tous leurs soins depuis au moins deux rotations de la planète Rè. Ils avaient obtenu des résultats qui les satisfaisaient et ils estimaient que Song'Al répondrait aux espoirs qu'on avait fondés sur lui.

Mais on ne l'avait pas empêché de continuer à aimer Reïle.

Une crispation déforma le joli visage de Song'Al.

Il grinça :

— Non !... Non !... Ils l'auront voulu !... Mieux vaut en finir !...

Il chercha autour de lui, s'empara du premier objet lourd qu'il découvrait : une statuette faite d'un minéral très lourd et représentant un

totem d'un culte primitif, disparu avec les ancêtres des naturels barbares de Chkmaô.

Il lança le totem et le miroir éclata en cent morceaux.

Quelques fragments touchèrent Song'Al. Son front saignait.

Il n'en avait cure. Il se baissa, choisit parmi les débris un morceau triangulaire évoquant un couteau.

Il le prit de la main gauche, étendit son avant-bras droit, approcha la faille coupante du poignet, là où palpite l'artère chez tous les humanoïdes du Cosmos.

— Arrête, Song'Al !

L'impétrant-divinité parut arraché à son cauchemar. Hébété, il regardait celui qui venait d'intervenir, pénétrant il ne savait comment dans cette chambre cependant interdite, pré-sanctuaire du futur divinisé.

Un Rè-Véo. Il en portait le costume et les insignes. Mais un Rè-Véo qui n'était pas de la race Rè-O-Rè. Un de ces rares extraplanétaires admis parmi la caste supérieure.

Leurs regards se croisèrent. Et Song'Al reconnut les yeux du Terrien.

CHAPITRE XI

C'était un Rè-Véo. Un Rè-Véo particulièrement estimé. On n'avait pas tardé à reconnaître les qualités intellectuelles exceptionnelles de Klaus Verdier, cet homme venu fortuitement d'un monde lointain, par les hasards d'une plongée subspatiale.

Klaus agissait adroitement et comme de toute façon il était exclu qu'il puisse jamais retrouver sa planète patrie, il avait choisi ce que lui dictait le bon sens : à savoir s'incorporer définitivement à la race Rè-O-Rè.

Ses études d'ingénieur, une certaine connaissance de l'astronautique, son sens sociologique basé sur une logique solide, avaient été appréciés des Rè-Véo gouvernant non seulement Chkmaô mais aussi le peuple de la planète Rè.

Klaus avait étudié avec eux la carte du ciel. Il en était arrivé à déterminer la véritable position de ce système où il avait échoué. Rè évoluait dans la constellation appelée le Lynx par les Terriens. Si loin de la Terre...

Il se refusait à en avoir la nostalgie. Les siens ne l'avaient-ils pas rejeté, justement parce qu'il était avant tout un humaniste, un pacifique, un libéral ?

L'amour, si tiède fût-il, de Kwam, l'aidait à supporter cet exil qu'il espérait bien parvenir à transformer en situation définitive acceptée. Et il ne cessait de travailler avec les pontifes de la caste Rè-Véo, s'enrichissant certes à leur contact, mais leur apportant aussi un savoir non négligeable hérité de cette vieille race terrienne qui, bien qu'ayant assez tristement évolué vers le bas, n'en conservait pas moins l'apport prestigieux des générations passées.

Bref, Klaus Verdier, né sur la Terre lointaine, était devenu en quelques semaines (en durée de Chkmaô) un véritable Rè. Mieux, un de ces Rè-Véo qui avaient barre sur l'ensemble de la population.

On avait trouvé naturel qu'il s'inquiétât au bout d'un certain temps de la situation de ses compagnons de naufrage spatial. C'est ainsi qu'il avait retrouvé M'Kar, Ozbéim, Y'pp, la troublante Koraa et quelques cosmatelots pirates, rescapés de la chute de leur astronef jeté sur Chkmaô par une brutale plongée subspatiale incontrôlée, ce qui est toujours périlleux. La majorité de l'équipage avait d'ailleurs trouvé la mort dans la catastrophe finale.

Il avait paru tout naturel qu'on laissât Klaus entretenir des rapports avec ses anciens compagnons. Eux étaient pratiquement réduits au rang d'esclaves, comme bien des extraplanétaires. L'ex-proscrit s'était simplement arrangé pour qu'une sorte de petit groupe soit créé, demeurant en contacts plus ou moins directs avec lui. Mais il avait eu l'astuce de ne pas demander trop de faveurs pour leur compte.

Souriant, détendu, sans cesse sur la brèche, travaillant d'arrache-pied en collaboration avec les plus éminents représentants de la classe Rè-Véo, Klaus prenait une importance sans cesse grandissante. D'autant plus qu'il agissait avec la plus grande prudence et ne semblait nullement chercher à profiter de la situation.

Il commençait à comprendre, sinon la race Rè tout entière, du moins cette caste d'élite à laquelle appartenait quelqu'un qui maintenant le touchait de près : Kwam elle-même.

La science, pour eux, c'était un tout. Le but, le sens même de l'existence, si bien qu'ils avaient un certain mépris pour les passions les

plus naturelles. Les Rè-Véo avaient pour mission de mettre au point ce formidable projet dont le Grand Cylindre était l'élément moteur.

Klaus avait opéré la traduction mentale en langue terrienne. Sur sa planète patrie, cette planète patrie qu'il ne devait plus revoir, on l'eût nommé quelque chose comme le « Tellurisor ». En effet, son action sur tous les éléments géologiques et biologiques justifiait un tel nom.

Cependant, les Rè-Véo avaient admis que ce tellurisor n'était pas au point. Qu'il manquait, pour commencer leur œuvre de conquête, un élément primordial.

Cet élément, c'était tout bonnement l'humain.

Symbiose avec le minéral, l'animal, le végétal, agissant directement sur l'atome, cette entité curieusement créée, fabriquée au vrai sens du mot, demeurerait malgré tout inachevée.

Aussi, les plus subtils des Rè-Véo avaient-ils conçu l'idée de ce dieu de synthèse, de cette divinité qui aurait l'avantage non seulement de compléter la puissance fantastique d'une machine permettant l'asservissement de la matière, mais encore d'offrir aux peuples ébahis une mystérieuse personnalité susceptible d'entrer en relations avec les fidèles.

Les Rè-Véo, Klaus s'en était rendu compte, étaient parvenus à ce degré de matérialisme parfois consécutif à un excès de connaissance qui débouche sur un athéisme total. Comment en effet croire à une puissance d'En Haut quand on peut à son gré modifier la forme d'une montagne, diriger un vol de rapaces ou une harde de fauves, perturber un océan et animer le végétal ?

Toutefois – et cela ne s'était-il pas déjà produit sur la Terre ? – les sages de ce peuple pensaient aussi qu'il est bon de maintenir les populations dans un certain respect métaphysique. Eux ne cherchaient pas la révélation par la méditation, l'ascèse, ou quelque mysticisme s'il en fut, mais tout simplement en « construisant » littéralement cette apparence de dieu.

Inhérent au tellurisor, le futur démiurge offrirait l'avantage d'un pouvoir immédiat, contrôlable, qui leur semblait infiniment plus efficace que certaines divinités abstraites, h plus souvent indifférentes aux prières, comme il en existait dans les croyances de toutes les planètes de toutes les galaxies.

Et Klaus Verdier, petit à petit, était initié aux arcanes du formidable projet.

On avait la plus grande admiration pour ses connaissances psychologiques. La science de l'âme était en effet quelque peu négligée par

cette caste technico-sapiente. Mais, réalistes avant tout, des hommes comme Praât, des femmes telles que Kwam, avaient pu apprécier la manière dont le Terrien se mettait en rapport avec certains de leurs coplanétriotes névrosés dépressifs, ou simplement chagrinés.

Klaus avait appris mille et mille choses. Ainsi qu'il vivait dans la cité sur grande dalle de métal une fille nommée Reïle. Avec laquelle il avait discrètement établi quelques relations.

Il en était parvenu à apprendre que l'Élu, celui qui avait été soigneusement sélectionné pour jouer le rôle de ce messie de pacotille une fois incorporé à l'incroyable complexité du tellurisor, avait donné des signes de défaillance.

Klaus était trop subtil pour se proposer comme thérapeute. Il avait attendu son heure, tout en opérant quelques cures psychanalytiques qui donnaient les meilleurs résultats. Il avait confiance et savait qu'on ferait appel à lui.

Ce qui ne manqua pas.

Un haut personnage, Métok, chef suprême des Rè-Véo du planétoïde, l'avait finalement fait mander et, confidentiellement, lui avait expliqué que Song'Al, le jeune homme appelé à devenir ce dieu factice, flanchait quelque peu, épouvanté de son sort vertigineux.

Klaus avait négligemment fait allusion à cette scène dont il avait été témoin, la révolte de ce malheureux, neutralisé par les cylindres radiants de Praât et de Kwam, et tout bonnement emporté par les gardes.

Pouvait-il le raisonner, le traiter ? Certes, on pouvait trouver un remplaçant, et Klaus ne manqua pas de le suggérer. Métok rétorqua que la sélection avait demandé deux années de la planète Rè. Que le tellurisor serait incessamment en état de fonctionnement. D'autre part, non seulement les Rè-Véo, mais les Rè-O-Rè dans leur ensemble étaient entretenus dans cette idée qu'un grand projet allait entrer en voie de réalisation et apporter dans l'avenir une omnipotence encore cosmiquement inconnue à leur race.

Reculer, recommencer, était impensable. Il fallait à tout prix que Song'Al consentît à se prêter à l'expérience et à accepter définitivement par la suite son rôle de dieu vivant.

Un dieu, bien entendu, qui serait le jouet des Rè-Véo, lesquels se chargeraient abondamment de lui dicter ses décisions et d'interpréter à l'envi ses révélations éventuelles.

Klaus fit valoir les difficultés de l'entreprise, ne répondant pas absolument du succès. Il ne s'agissait pas de traiter n'importe qui, mais un homme qui, il ne fallait pas l'oublier, avait été conditionné subtilement depuis un temps appréciable, dirigé méthodiquement vers un psychisme particulier.

Métok, alors avait montré ce visage dur, glacé, que le Terrien avait trop souvent remarqué chez les Rè-Véo :

— Klaus Verdier, comprenez-moi. Vous devez réussir ! Vous seul pouvez raisonner cet homme... car il n'est qu'un humanoïde comme ceux de toutes les planètes. Nous avons observé vos travaux, suivi votre comportement vis-à-vis des Rè-O-Rè. Il se trouve que vous avez apporté de votre monde natal une connaissance de l'esprit humain peu en cours chez nous. Vous devez vous en servir !

C'était un ordre. Une mise en demeure comminatoire.

Klaus s'était incliné.

Métok, malgré sa science, pouvait-il supposer que l'extraplanétaire se divertissait fort d'être parvenu à ses fins ?

Et celui qui avait été rejeté par les siens retournait à ses travaux. Depuis un moment, il s'intéressait particulièrement à certain laboratoire de l'usine jouxtant ce qu'on pouvait appeler le temple du tellurisor. Utilisant toujours des cylindres plus modestes mais dont l'action à courte distance n'en était pas moins valable, les Rè-Véo opéraient maintenant sur des animaux, puis des humains. Un département était particulièrement chargé des modifications morphologiques. Ce qui n'allait pas sans accidents. On cherchait. Et la recherche scientifique, chacun sait cela d'un monde en l'autre ne va pas sans martyrs.

Klaus participait de plus en plus à ces équipes spécialisées.

Klaus le proscrit était décidé désormais à œuvrer pour son propre compte.

Un pouvoir fantastique allait s'étendre à travers l'univers, si les ambitions démentes des Rè-O-Rè ne capotaient pas au plus tôt.

Sur Terre, ses idées humanitaires avaient été un échec. Broyé par une machine puissante, il n'était qu'un marginal, un indésirable...

Son changement d'univers allait-il lui offrir tout à coup la possibilité de donner aux humains un peu plus de satisfactions, de bienfaits, que les divers systèmes politico-religieux n'en avaient apporté jusque-là ?

Mais, sans doute, celui qui nourrissait de tels desseins n'était-il après tout rien d'autre qu'un grand naïf !

OceanofPDF.com

CHAPITRE XII

Sur l'immense dalle de métal, la ville dort. Cette cité artificielle établie par les Rè-O-Rè quand ils ont colonisé leur satellite, eu égard à son climat philohumain. Et quand ils ont décidé d'utiliser ce planétoïde pour leurs fantastiques expériences. Il était évidemment préférable de risquer le déséquilibre de Chkmaô que celui de Rè, la planète patrie, au cours de tentatives susceptibles de bouleverser le tellurisme. Les ateliers souterrains, eux aussi, sont au calme. Il n'y a que quelques équipes de surveillance pour certains générateurs qui exigent une permanence, ainsi que l'inévitable milice. Cependant, un mystérieux mouvement se produit dans ces gouffres.

En apparence, rien d'extraordinaire. Certains gardes effectuent des rondes. Laborantins et laborantines ont des missions nocturnes. Et une nuit de Chkmaô équivaut à une quinzaine d'heures terrestres.

Cependant, en dépit de la certitude qu'ont des gens tels que Métok, Praât et consorts, une véritable conspiration s'est organisée.

Quelques Rè-Véo parmi leurs rangs. Tous les régimes forment des mécontents et un homme tel que Klaus Verdier ne l'ignore pas. Sa psychologie lui a permis de les détecter.

Il a amené à ses desseins, et cette fois sans grandes difficultés, ceux qui ont échappé au naufrage du vaisseau spatial. M'Kar bien entendu ne demandait que ça et les pirates, appartenant à des races diversement interstellaires, ont pu joindre certains de leurs coplanétriotes.

Cela a demandé du temps mais Klaus et ses complices ont bénéficié des retards apportés à la mise au point du tellurisor géant.

Si bien que le réseau ainsi constitué a pu tisser sa toile dans l'ombre, préparer l'audacieuse entreprise.

Klaus songe que l'enjeu en est le sort d'un monde, Rè en la circonstance. Au départ du moins car, ayant sérieusement étudié les projets des Rè-Véo il ne doute pas du prodigieux pouvoir que leur tentative risque de leur fournir, au moins sur les systèmes voisins. Il est sans doute utopique de croire conquérir le Cosmos, et même une galaxie. Mais Klaus n'ignore pas qu'en raison des communications interplanétaires des conflits formidables peuvent éclater, engendrant des désastres sans nom.

L'homme qui n'a plus de planète patrie est bien décidé à sauver ce qui peut être sauvé, à contrer la mégalomanie de ces savants démoniaques.

Il a œuvré dans ce but. Se méfiant avant tout de Kwam dont il a réussi à endormir la confiance. Du moins il l'espère. Mais il a trouvé des alliés au cours de ses recherches psychiques. Ces dépressifs, ces névrosés, ne sont-ce pas des mécontents ? Des aigris ? Des opposants en puissance ?

Il a joué là-dessus. Il a gagné une première manche mais il ne se dissimule pas combien cette semi-réussite est fragile. Puisqu'il y a dans les rangs de ses partisans clandestins des traîtres aux Rè-O-Rè, ne le trahiront-ils pas à son tour ?

Qu'importe ! Le proscrit de Delta estime qu'il n'a plus rien à perdre. Autant en finir s'il le faut en rendant un dernier service à ses frères interplanétaires.

Un naïf, on vous dit ! Un pauvre imbécile (du moins serait-ce à son endroit le verdict de plus d'un de ses coplanétriotes terriens, dont la majorité a cessé depuis longtemps de croire à la bonté, à la générosité, au désintéressement et à l'esprit de sacrifice gratuit).

Tout a été si bien combiné, pendant cette longue nuit, que les gardes formant un groupe de surveillance, les laborantins de service, et quelques

autres, se retrouvent en un certain lieu de l'aménagement technique sans avoir éveillé les soupçons.

Tous et toutes, ici, sont des fervents de Klaus le Terrien.

Le plus délicat a été d'amener Song'Al. Mais depuis que le proscrit est entré – officiellement – en contact avec le futur dieu, on lui a laissé une certaine liberté, en dépit des consignes strictes qui concernent la sécurité et l'isolement de l'Élu.

L'Élu qui a réussi à quitter ses appartements, et depuis la cité où on le claustrait sous prétexte de l'idolâtrer, il est venu discrètement, dans une petite voiture glissant sur coussin d'air, mue par pile lumineuse, qui s'est fondue dans la nuit.

On a fait jouer certains champs de force qui ont auréolé ledit véhicule d'un mur d'invisibilité. Qui ont également agi sur trois petits groupes humains lesquels ont pu pénétrer dans l'usine et s'y déplacer tout en restant parfaitement invisibles pour les surveillances (écran à l'échelon humain) et ont été également capables d'annihiler l'action des yeux électroniques (écran à l'échelon mécanique).

Klaus a bien travaillé. Il a pensé à tout.

Quel est ce laboratoire où le commando a enfin pénétré, où deux êtres se sont jetés aux bras l'un de l'autre ?

Ce labo ? C'est celui où Klaus a pu assister aux cruelles expériences de mutations morphologiques sur des végétaux, puis des animaux et enfin (il en a eu le cœur serré) des humains.

Ces deux êtres ? Deux amants qu'un sort féroce a impitoyablement séparés et qui retrouvent soudain l'espérance Song'Al et Reïle. Reïle, petite créature adorable, menue comme une poupée mais douée d'une volonté d'autant plus solide qu'elle est prête à tout pour retrouver celui qu'elle n'a pas cessé d'aimer et qu'elle est maintenant bien résolue à ramener aux proportions humaines, à défaut de divines.

On les a laissés un instant. Puis Klaus a prononcé.

— N'oubliez pas que nous n'avons que peu de temps !

Alors tous ceux qui ont des fonctions dans le déroulement technique du labo ont pris leurs postes. Song'Al s'est arraché à l'étreinte de Reïle. Les yeux empués de larmes, mais courageuse et convaincue, la jeune femme a pris, elle aussi, position de travail. Elle fait partie d'une équipe spécialisée en bio-électronique.

Le décor est simple, mais impressionnant. Face à face on a établi deux sortes de cubes de métal, dont un côté est de cristal. Des appareils complexes sertissent ces deux « guérites » susceptibles de recevoir un humain debout. Et maintenant dans chaque guérite, il y a un homme nu.

Song'Al est opposé à Klaus Verdier.

Les laborantines, plus spécialement chargées d'une besogne particulièrement délicate, travaillent sur eux. Les tempes, la mâchoire, les épaules, les seins, le ventre, les flancs, le sexe, les cuisses, les mollets, les coudes et les talons, et surtout là nuque et tout le trajet vertébral sont minutieusement piqués par des aiguilles d'une finesse extrême, aiguilles attendant selon leur détermination aux divers appareils qui fourmillent dans le laboratoire.

Tout l'héritage prestigieux de la sagesse de la race Rè avait été utilisée de façon rationnelle. Klaus avait su faire appel aux plus expérimentés des laborantins des deux sexes, après avoir opéré cette subtile sélection parmi les plus réfractaires. En effet, plus d'un, et non seulement par opinion politique, estimait que le grand projet de cette symbiose machine-divinité, au lieu d'apporter à leur peuple une suprématie cosmique, les amènerait tout bonnement à la catastrophe.

Ce qui avait donné à Klaus l'idée de base de cette conspiration, c'était surtout ce qu'il avait pu constater lors des expériences de mutations biologiques. Il ne se dissimulait pas que ce qu'il tentait était risqué, qu'une trahison pouvait toujours se produire, que cela pouvait tout simplement rater sur le plan technique.

Qu'importait ! Il voulait aller jusqu'au bout.

Et il croyait – ou voulait croire – que tous ceux qui avaient accepté de le suivre dans la folle entreprise iraient, eux et elles aussi, jusqu'au bout.

Le moment crucial était arrivé. Les deux sujets, à la fois passifs et patients, se livraient aux laborantines.

Et c'était une étrange vision. Ces femmes, silencieusement, paraissaient manipuler, pétrir, sculpter la chair des deux hommes nus qui s'abandonnaient à elles.

Fantômes blancs dans les tuniques immaculées, elles agissaient avec autant de délicatesse que de vélocité. Ces mains de femmes, ces mains délicates et douces, ces mains de caresses et d'apaisement paraissaient se multiplier sur les corps dont elles prenaient la charge. Elles piquaient les microscopiques aiguilles, elles ajustaient des électrodes, elles branchaient

des connexions, elles réalisaient des circuits, et ainsi se tissait dans chacune des deux guérites un filet incroyablement complexe qui semblait surgir spontanément des doigts de ces ouvrières subtiles.

Vives, sûres d'elles-mêmes, effleurant à peine l'épiderme, on eût dit qu'elles créaient autour de ces deux êtres offerts comme des victimes propitiatoires une aura réaliste afférant à la technicité la plus élevée. C'étaient des abeilles merveilleusement actives qui travaillaient avec la délicatesse d'une aile de papillon.

Petit à petit, la nudité des deux garçons se voilait de ces fils, de ces conduits, de ces juxtapositions d'éléments évoquant maintenant le cocon gigantesque d'araignées de rêve.

Les hommes du complot les laissaient faire, gardant eux aussi le silence. Ils attendaient le moment d'agir, et ceux qui appartenaient à la milice restaient sur leurs gardes, redoutant en permanence une incursion indiscrete dont les conséquences eussent été fatales.

Les préposés aux machines étaient crispés. Dès que les ombres blanches auraient achevé leur tâche commencerait la leur. Il importerait donc de déclencher un dispositif déjà employé par les services des Rè-Véo, mais cette fois pour une tentative encore inédite et dont l'initiative revenait à l'intelligence et à l'audace du Terrien.

Klaus, tout comme Song'Al, se sentait doucement sombrer dans un état quasi fœtal, une sorte d'abandon heureux, de refus de la responsabilité, de replongée dans la matrice originelle. État euphorique inhérent à la présence et aux attouchements à peine perceptibles, mais radiants, de ces corps féminins qui les approchaient en une intimité mystérieusement troublante.

Elles en terminèrent, se dégagèrent à peu près toutes à la fois, et procédèrent à une dernière vérification de la subtile mise en place.

Trois des hommes se dirigèrent alors vers une série de bocalux énormes, contenant chacun cette « soupe » ondoyante et chatoyante que Klaus ne connaissait que trop l'ayant vu naître au moment où le vieux fugitif rencontré initialement à son arrivée sur Chkmaô avait été muté sous ses yeux.

Le contenu des bocalux devait jouer un rôle important dans l'expérience, l'apport bio-énergétique étant primordial pour ce qu'on voulait tenter.

Six des présents, trois hommes et trois femmes, prirent alors position.

Tous portaient un de ces fameux petits cylindres dont une version titanesque avait été réalisée quand on avait fabriqué le tellurisor.

Six telluriseurs miniatures, mais combien efficaces, dont les effets, quoique quelque peu limités dans le rayon d'action, n'en permettaient pas moins des résultats remarquables.

Il fallait synchroniser leur action, et cette expérience avait été minutieusement préparée et répétée.

Dans les guérites, les deux sujets ne paraissaient plus qu'enveloppés dans la gangue filamenteuse du réseau tissé par les blancs fantômes.

Un long moment de silence

Les respirations se font courtes. Le silence pèse comme une chape d'airain.

Immobilité.

Il semble que la vie se soit arrêtée. Que le planétoïde tout entier ait cessé sa course dans l'espace. L'instant est fatal.

Nul n'a donné le signal. Mais, d'un accord tacite, ceux qui ont une mission se mettent au travail, avec des gestes précis, nets comme ceux des chirurgiens et de leurs aides.

Les six petits cylindres frémissent sous six paires de mains expertes, et des ondes déferlent vers les deux hommes livrés à la plus prodigieuse des tentatives osées sur le corps humain.

CHAPITRE XIII

Pensées nébuleuses : « J'ai assisté à des expériences... la modification morphologique agit sur le mental... il est avéré dans tous les mondes que l'aspect physique de l'individu, pour qui sait voir, correspond aux profonds arcanes de son esprit... Vais-je à mon tour subir un changement psychique ?... »

C'est vague, très vague. Tout se fond dans un univers cotonneux, imprécis. Ce qui n'empêche pas Klaus malgré tout de demeurer dans cet état de douceur infinie qui est celui de l'homme installé dans la guérite de métal.

Il peut voir, en dépit des mailles inextricables de filaments qui l'enveloppent de leurs lacs faisant passer des courants multiples. Et il voit, par le pan de cristal placé latéralement. Il voit en face son homologue, qui doit en principe devenir plus qu'un homologue, si l'expérience réussit.

Si...

Car c'est plus que risqué. C'est absurde. Démentiel. Téméraire à l'extrême.

Tous ceux qui ont trempé dans cette aventure risquent au minimum leur vie, sans préjudice de tortures raffinées que les Rè-O-Rè savent paraître administrer à l'occasion à leurs ennemis, leurs félons.

Euphorie...

Klaus ne sait plus où commence la réalité. A moins que ce ne soit précisément la fin de ladite réalité.

Rêve... ou quoi ?

Les mains habiles et diligentes des femmes en blanc l'ont enserré dans ce délicat réseau. Délicat et intangible, semble-t-il. Ce qui crée cette impression permanente de lascif abandon.

Un premier petit choc. Il a ressenti quelque chose. A la mâchoire très exactement.

Une douleur dentaire ? Presque. Ce qui l'a arraché à ses songes aimablement annihilants. Il souffre, donc il pense. Avec clarté maintenant.

Il voit, en face de lui, un autre homme enveloppé d'un cocon semblable au sien. Il sait que c'est Song'Al. Ressent-il, lui aussi, cette crispation du maxillaire ? Impossible de le savoir.

Ce qui est certain, c'est que le processus de mutation morphologique est entré en action et que, après cette installation incroyablement complexe, les petits cylindres, ces mini-telluriseurs, viennent de déclencher leurs radiances.

Klaus sait qu'il va souffrir.

Il n'imagine pas encore très bien ce qu'il va ressentir. Il a avalé, tout comme Song'Al, un élixir euphorisant, une drogue aux pouvoirs analgésiques importants. Ce qui atténuera les dures modalités de l'expérience Mais sans doute sera insuffisant pour protéger les deux patients de toute douleur.

La petite pointe que Klaus vient de ressentir dans la région inférieure de la bouche en est la preuve.

La première preuve. Car, presque aussitôt, il sent que tout son corps, s'il ne souffre pas encore, est du moins envahi par ce courant subtilement magnétique qu'il connaît bien et qui est le contact avec les ondes des telluriseurs. N'est-ce point ainsi qu'au départ on lui a permis l'échange avec les cerveaux de Praât et de Kwam, ce qui l'a aidé à apprendre la langue Rè en un temps record ?

Il le sait, il le sent. Il est entièrement au pouvoir du sextuple réseau ondionique branché sur lui et, simultanément, sur Song'Al.

Les techniciens pianotent sur les cylindres.

Selon un programme incroyablement minutieux et précis. Étudié longuement d'après des études approfondies sur la morphologie et la physiologie des deux patients. Ils ont été sondés par des appareils qui vont au-delà de l'indiscrétion et il n'est pas un point de leur organisme qui n'ait échappé à l'investigation. On sait tout d'eux. Des humanoïdes de type universel bien entendu. Mais n'y a-t-il pas, à travers l'immensité du Cosmos, autant de personnalités intrinsèques que d'individus ?

Klaus a mal. Les courants, simplement produisant au départ ces picotements inhérents à la mise en contact avec un fluide électrique, commencent à agir sur les divers organes.

De nouvelles contractions, et pas seulement dans la mâchoire. Tout son crâne semble saisi dans un étau. Un carcan de fer pèse sur ses épaules, et omoplates et clavicules commencent à frémir.

Atroce !

Et ce n'est rien, il en a conscience, auprès de ce qui doit normalement suivre !...

Curieusement, il pense à Song'Al. Ce pauvre garçon, victime à la fois de son intelligence et de sa sculpturale beauté, et qui a été choisi, désigné comme Élu pour l'établissement d'une religion d'un type absolument neuf, cela au préjudice de ce que commande la nature, la Grande Nature qui ne se trompe jamais : l'amour indéracinable de deux cœurs. Reïle et Song'Al.

Et si tout va bien, Reïle et Song'Al auront de nouveau le droit de s'aimer !

Si... encore « si ».

Et dans quelles conditions terribles !...

Une douleur plus vive chasse ces pensées. L'impulsion magnétique est de plus en plus violente Klaus a fait l'expérience de subir une invasion ondionique agissant uniquement sur le cerveau afin d'établir un lien permettant spontanément la traduction par création d'analogies. Mais il ne s'agit plus seulement maintenant de comprendre un langage encore inconnu. Cela va plus loin, beaucoup plus loin. Toute la personne de Klaus (tout comme celle de Song'Al) est intéressée par l'action des telluriseurs, les cylindres complétant leur travail par l'apport des divers appareils qui sont maintenant en état de fonctionnement

Klaus a mal. Il ne sait plus où il a mal. Tout son corps n'est que souffrance.

Un embrasement ! Oui. Il lui semble que c'est cela. Une fièvre de feu.

Il parvient à ce point où la douleur est si vive que l'humain atteint à une sorte d'éblouissement.

Des Terriens ont appelé cela la douleur exquise...

Klaus est un feu blanc. Éblouissant. Un soleil de torture. Une fulgurance vivante.

Quels bourreaux sont en train de Pécarteler ? Car c'est bien de cela dont il s'agit. Le squelette paraît être étiré comme dans ce supplice classique. Et les sensations ne s'arrêtent pas là. Il lui semble que sa chair tout entière est embrasée, que son cerveau va éclater, que son cœur dont il ne sait s'il bat plus violemment que jamais ou s'il s'est arrêté pour toujours demeure le siège d'une pulsion indéfinissable.

Le cœur... Symboliquement le centre des émotions et des passions. Physiquement un organe délicat et sensible qui réagit selon les impressions allant de la joie à l'épouvante.

L'excès même de ces souffrances diversifiées est ce qui sauve Klaus. Il ne hurle pas. Il ne doit même pas bouger. Il frémit selon un mode inouï de vibrations qu'il est bien incapable d'analyser.

Cela va de la simple crampe à la sensation exacte d'être traversé par des fers rouges. Klaus est brûlé, empalé, écorché, écartelé, décapité en un carrousel de supplices tellement poussés à l'extrême que son esprit finit par transcender cette matière osseuse, nerveuse, histologique, musculaire, sanguine, vouée aux invisibles et impalpables tenailles et bistouris de tortionnaires inexistantes, de chirurgiens imaginaires.

Klaus souffre. Ne souffre plus. Il est au-delà de la souffrance.

Au-delà d'être.

Il lui semble qu'il a quitté ce malheureux organisme ainsi terriblement traité. D'étranges visions passent en lui. Curieusement, elles sont voluptueuses. Il a été littéralement projeté par une sorte de rejet opéré inconsciemment par la merveilleuse machine humaine en proie à ses terrifiants manipulateurs.

Des images se forment. Féminines. Érotiques. Des maîtresses oubliées. Les vestiges de ses nuits d'amour. Le parfum de ces chairs enchanteresses.

Klaus est viril en esprit. Il possède à la fois ces corps dorés ou laiteux, bronzés ou translucides. Il connaît mille étreintes en une...

Est-il mort ? Vient-il de franchir le grand passage ?
Tourbillons d'étoiles...

*

* *

Reïle a peur. Reïle a mal.

Elle pense à ce que subit Song'Al. Elle pense surtout à l'aspect qui sera le sien à l'issue de l'expérience.

Ce qui ne lui interdit pas, comme à tous les présents, de remplir scrupuleusement sa tâche.

Dans les grands bocal, la soupe biologique est en mouvement. Car il est nécessaire d'envoyer vers les deux organismes en voie de mutation un soutien énergétique fait de milliards et de milliards de cellules vivantes et revitalisantes qui s'incorporent spontanément aux tissus, aux os, aux nerfs si violemment ébranlés par les pulsions électromagnétiques qui en modifient lentement formes et apparences. Le remplacement immédiat des cellules détruites par le traumatisme est ainsi rigoureusement assuré.

Certains assistants transpirent d'angoisse. Tous connaissent l'enjeu de la fantastique, de la démente expérience.

Et dans les deux guérites, s'accomplit un double et fantastique mystère...

CHAPITRE XIV

A un bijou il faut un écrin. Un dieu exige un temple.

Les Rè-O-Rè, ce peuple mécanisé, gardaient peut-être encore quelques relents de croyances superstitieuses, de religions primitives. Mais la caste des Rè-Véo, super-athée et hypermatérialiste, avait parfaitement compris que, pour affermir son pouvoir (en admettant que ledit pouvoir fût établi) il était nécessaire de s'appuyer sur une mystique.

De là à la création d'une divinité, à l'établissement d'un culte, il n'y avait pas un très grand pas à franchir.

Les plus grands savants de la race avaient fini par arriver à cette conclusion : la puissance du tellurisor, une fois mise au point, serait immense. Mais elle atteindrait des sommets si on parvenait à la symbiose avec l'humain, si on dotait cet organisme susceptible de malaxer à volonté les créatures et les éléments d'un cerveau de cet irremplaçable organe qui est une des merveilles de l'univers.

Si le peuple Rè-O-Rè, vivant sur la planète Rè, demeurait semblable aux autres humanités, c'est-à-dire composée d'une gamme infinie d'individus aux qualités et aux défauts fantastiquement diversifiés, ceux qui vivaient à Chkmaô, dans la ville sur dalle de métal, échappaient aux croyances plus ou moins métaphysiques.

Tous et toutes, venus coloniser le satellite de la planète patrie, étaient des gens qui avaient laissé leur sensibilité au vestiaire. Scientifiques et techniciens, ils étaient en grande majorité de ces fanatiques menés par une idéologie excluant toute faiblesse, à savoir l'irrespect total envers la personne humaine.

Cependant, dans tout édifice si apparemment solide soit-il, il peut exister des failles. C'est ce qu'avait compris le Terrien, qui avait fini par détecter dans ce troupeau réputé monolithique quelques dissidents qu'il avait su habilement noyauter.

Le jour était venu où le tellurisor enfin soigneusement réglé il restait à lui adjoindre un rouage d'importance : l'homme. L'Élu qui devait jouer le rôle de demiurge en symbiose avec les prodigieuses facultés de cette titanesque connexion.

Un astronef avait amené, depuis la planète Rè, les plus hauts dignitaires du peuple Rè-O-Rè. Les responsables de Chkmaô, Métok en tête, entouré de tous les chefs de services, de milices et de laboratoires, les avaient accueillis en grande pompe.

Malgré le réalisme absolu dont ils faisaient état, les Rè-O-Rè n'en reniaient pas pour cela un certain décorum. Ils estimaient qu'il était bon de frapper l'imagination des foules par un peu de mise en scène, ce que, dans tous les mondes, ceux qui prétendaient parler au nom des dieux n'avaient jamais manqué de faire scrupuleusement.

Aussi, encore qu'on préparât une expérience purement scientifique, avait-on réglé une cérémonie dite d'intronisation, ce qui masquait en fait le sacrifice d'un humain voué à n'être plus qu'un élément du titanesque appareil avec lequel les Rè-O-Rè prétendaient à la conquête cosmique.

Depuis Chkmaô, on télévisait vers Rè les modalités de ces fastes. D'ores et déjà il fallait préparer les foules à l'adoration. L'image du dieu Song'Al, que des bruits subtilement répandus attestaient comme un être d'exception, doué de facultés supra-normales et en quelque sorte voulu par une entité supérieure jusque-là irrévélée, était largement diffusée. La beauté

remarquable de l'amant de Reïle fascinait tout un peuple et particulièrement la gent féminine.

Non loin de la cité sur dalle et des usines souterraines où était construit le tellurisor, on avait choisi une petite colline au sol fertile située au bord de cet océan dont Klaus, à son arrivée sur Chkmaô avait vu bondir les ondes sans le moindre souffle de vent.

Un temple baroque, fait de globes bizarrement ajustés et flanqué de colonnades torses, dominait la colline. Ce serait là la demeure du dieu, qu'un formidable réseau à la fois mécanique et ondionique relierait désormais au tellurisor, de façon que toute action émanant de lui soit réalisée en harmonie parfaite.

Métok et ses collaborateurs avaient reçu les félicitations des pontifes de la planète patrie, et particulièrement de trois personnages hautains et méprisants constituant îe triumvirat suprême du monde Rè-O-Rè.

Nul ne doutait, on le voit, du succès de l'expérience. Donc des possibilités illimitées que ce dieu ainsi fabriqué apporterait à cette race démente.

Un cortège s'était formé, depuis la cité. Engins roulants, glissants et volants amenaient vers la colline-temple les dignitaires, la milice, et l'ensemble des techniciens de l'usine, hormis bien entendu les indispensables équipes qui devaient veiller au fonctionnement du Grand Cylindre.

Tous les regards convergeaient vers un petit engin qui emmenait Song'Al, l'Élu.

Deux femmes, dans l'immense cortège, étaient particulièrement soucieuses.

Deux femmes qui, dans la colonie de Chkmaô, se connaissaient à peine et ne se fréquentaient nullement.

L'une appartenait à la caste supérieure des Rè-Véo. L'autre n'était qu'une petite assistante de laboratoire. L'une était grande, belle, avec ce visage hautain et fermé de ceux de son rang. De magnifiques cheveux de cuivre auréolaient sa tête, alors que l'autre, petite, brune, plus menue, n'en exprimait pas moins une vitalité et un air de volonté farouche.

Kwam et Reïle, l'une comme l'autre, étaient particulièrement préoccupées. Sans le savoir, et quoique leurs pensées ne soient pas absolument convergentes, elles étaient étroitement liées au sort du nouveau dieu.

Les trois pontifes et les dignitaires, encore qu'ils soient imbus de ce matérialisme lequel est l'opium des esprits qui se croient forts, étaient malgré tout sensibles au déploiement de fastes qui devaient accompagner l'intronisation, cette expérience fût-elle uniquement scientifique.

Mais les caméras étaient braquées et devaient diffuser des images en hologrammes sur Rè et quelques planètes voisines du Lynx, partout où les Rè-O-Rè avaient établi des relations, quand ce n'étaient pas des colonies ou purement et simplement des dictatures asservissantes.

Il fallait que le plus grand nombre possible d'humanoïdes soient amenés à admettre cette révélation. Certes, on ne se dissimulait pas qu'au départ on aurait peine à croire à la divinité de Song'Al. Mais, petit à petit, cette soif de mystère et d'espérance contre la mort qui est au cœur de l'homme finirait bien par l'emporter. Les Rè-Véo spéculaient là-dessus. Des rites se créeraient, des dogmes naîtraient comme par enchantement. Si bien que de monde en monde on parviendrait à établir une foi difficilement contestable quand on connaîtrait les prodiges que le démiurge accomplirait, grâce à l'apport efficace du tellurisor.

On avait tout prévu. Le Grand Cylindre fonctionnait et fonctionnerait encore bien mieux quand il serait en symbiose avec un cerveau humain. En attendant, outre le formidable appareil, toute une armée de petits cylindres manipulés par des experts des deux sexes particulièrement habiles avaient engendré un réseau d'ondes exceptionnel aux résultats surprenants.

Ainsi, ceux qui, de planète en planète béaient devant les écrans de télé, stupides comme tous les téléspectateurs du cosmos, pouvaient admirer une colline merveilleusement fertile, s'élevant au bord d'un océan, et supportant un temple aux formes inédites.

On pouvait y voir des végétaux extraordinaires, qui évoluaient mystérieusement sur leurs tiges, selon un rythme universel. Des fleurs s'épanouissaient spontanément sur le passage de l'engin qui amenait le futur dieu. Les arbres s'inclinaient, les lianes venaient caresser le véhicule. Une brise favorable soufflait vers lui des pétales odorants enlevés à cet univers floral incroyable.

La gent animale avait été également mobilisée. Des myriades d'oiseaux tournoyaient dans le ciel, tandis que mammifères, insectes, reptiles et autres disciplinés à l'extrême répandaient sous les ombrages de la colline magique leurs hardes bizarres, aux coloris fantastiques, véritable arc-en-ciel vivant

que les soleils tutélaires caressaient, éveillant des tons inouïs évoquant la plus merveilleuse des rivières de gemmes précieuses.

L'onde était de la fête et les innombrables monstres marins fabriqués sur le planétoïde Chkmaô, fruits des expériences démentes des Rè-Véo, montaient à la surface de l'océan et y évoluaient en arabesques élégantes, plongeant ou sautant au-dessus des flots, cabriolant, jetant de l'eau, formant des théories harmonieuses et des farandoles oniriques.

Enfin, si on s'était bien gardé cette fois d'agir sur la géologie, c'était le ciel qui était de la partie. Des nuages abondants avaient été créés, canalisés et amenés à hauteur de la colline. A cela près qu'au-dessus du temple même on avait très adroitement (ce n'était qu'un jeu avec les formidables ondes émanant des cylindres) établi un cercle que les nuées ne pouvaient franchir. Si bien qu'il demeurait juste au-dessus de ce qui allait être la demeure du dieu une véritable coupole d'azur, un cercle d'un bleu intense et d'une pureté absolue indiquant que nulle pollution, qu'elle vînt du sol ou du firmament, ne pouvait atteindre le Très Pur qu'on allait installer là pour l'éternité. Car on poussait la légende jusque-là.

Encore que les scientifiques ne fussent pas encore très sûrs de l'immortalité de leur messie de pacotille, ils avaient estimé très sage de répandre le bruit de cette pérennité. Ce qui pour l'instant ne coûtait rien. Et puis, comme le disaient Métok et quelques autres si, à un certain moment, le dieu avait des défaillances ou même venait à périr comme le plus simple des humains, on pourrait toujours en trouver un autre pour prendre sa place. Ce qui importait, c'était rétablissement de ce centre scientifico-religieux. Par la suite, et selon le déroulement des événements, on aviserait en temps utile. Sur ce point, les Rè-Véo n'étaient pas en peine.

Il y eut un grand frémissement quand les voitures emmenant l'impétrant et ses thuriféraires officiels stoppèrent en haut de la colline, sur ce qui devenait le parvis du temple.

Quand Song'Al sortit et parut, merveilleusement vêtu d'une sorte de collant d'un blanc éblouissant épousant rigoureusement son corps dans les moindres détails, une immense acclamation monta de la foule.

Et cependant, tous ceux de Chkmaô étaient plus des scientifiques et des matérialistes qu'autre chose. Mais le vieux fond d'humanité réagissait en eux. Sens de la beauté, indéracinable de celui du sacré, du féerique. Le cri venait de ces poitrines qui ne respiraient que pour le matériel. Et pour une fois, ils étaient sincères, généralement sans le savoir.

Même, parmi eux, les esclaves venus de divers mondes qu'on avait conviés à la cérémonie. Même un violent comme M'Kar, une fille désabusée telle que Koraa, des brutes comme Y'pp et Ozbeïm et tous les autres, pirates ou victimes des raptés des Rè-O-Rè, qui avaient pris part dans les rangs des manœuvres indispensables aux travaux du satellite de Rè.

Les trois pontifes saluèrent Song'Al. Métok, en tant que responsable de l'expérience sur le planétoïde, fit un discours bien entendu télévisé, comme le fut l'allocation du pontife numéro un qui suivit.

Song'Al ne fut appelé en rien à parler. Un dieu ne s'adresse évidemment aux foules que par le truchement de ses servants immédiats, c'est généralement plus sûr.

On le vit pénétrer dans le temple et chacun sut qu'à partir de ce moment il ne devrait plus jamais – du moins en principe – reparaître aux yeux de ceux qui étaient aimablement invités à devenir ses adorateurs.

Reïle, dans la foule, jeta un regard vers un couple de Rè-Véo qu'elle apercevait dans les rangs de ceux de la haute caste.

Kwam et le Terrien Klaus Verdier, son compagnon.

La petite amante du dieu avait le cœur horriblement serré. Elle se mordait les lèvres, elle se dominait. Son émotion était intense mais elle avait appris dans l'épreuve à avoir assez d'empire sur elle-même pour ne pas s'abandonner, surtout en public.

Comme les autres, elle vit l'Élu tout de blanc vêtu disparaître sous le porche du temple.

Elle en gardait encore la vision quand, une fois de plus, elle se tourna vers Kwam et Klaus. Et la petite Reïle soupira.

Si pour tout le monde, la grande aventure était consommée, elle savait, elle, que le drame ne faisait que commencer.

Là-haut, dans le temple, Song'Al était installé avec des précautions inouïes à l'intérieur d'une triple sphère faite d'un cristal à la texture atomique exceptionnellement étudiée.

Tel quel, il avait été vêtu de cette combinaison blanche afin de demeurer en contact permanent avec le tellurisor et ses réseaux ondioniques. En effet, la symbiose ne devait s'effectuer que de cette façon et sans le moindre contact directement physique. L'organisme soigneusement étudié et purifié du pseudo-démiurge se refusait à tout cathétérisme. Rien ne le touchait, ne l'effleurait même, honnis cette gangue immaculée. Il faut dire que la matière subtile qui constituait le vêtement était elle-même susceptible

d'émission et de captation ondionique. Song'Al-dieu était en état de flottement sur coussin d'ondes et ne reposait apparemment sur rien de visible, au sein de la triple sphère. Maintenant il vivrait ainsi, affranchi des servitudes digestives, sa nourriture lui parvenant par effluves dynamisants. Il n'aurait de sens qu'en pensée, d'utilité que d'être en fait le rouage central du tellurisor auquel il était relié intimement.

Une garde resterait désormais en permanence au temple. Et les scientifiques seuls auraient accès à la crypte centrale où les trois sphères, comme un œuf trismégiste, enveloppaient le dieu flottant, ludion d'étemel pour les foules ébahies, instrument du pouvoir pour les néo-théocrates qui entendaient dominer le reste de l'univers grâce à celui qu'ils avaient sacrifié aussi légèrement et sans remords.

Au flanc de la colline, la foule vit ressortir les pontifes. Et, devant caméras et micros, le premier des triumvirs lança ce cri qui retentit de planète en planète :

— Un dieu est né !... Il régnera sur le monde !...

Cependant, parmi les assistants, ils étaient quelques-uns à penser que la suite ne serait pas aussi mystique. Ni aussi simple.

CHAPITRE XV

Qui a dit qu'un minimum de confort était indispensable pour pouvoir pratiquer la vertu ?

Certainement pas un personnage du monde de Rè et du planétoïde Chkmaô.

Une telle philosophie ne ressemble guère à ce qu'on pourrait appeler les « penseurs » de cette race à tendance dominatrice. Non, l'auteur existe, ou a existé, sur un monde sans doute lointain. Il n'en est pas moins vrai que ce serait à peu près ce que pourrait penser l'Élu, l'homme mécano-divinisé que les Rè-O-Rè ont établi dans le temple relié au tellurisor.

Il se sent bien, l'Élu. Très bien ! Il est BIEN.

Mieux encore. Il « est » et se contente d'être. Du moins au départ.

Il plane, au figuré comme au réel, puisque son corps tout de blanc vêtu flotte sur un réseau d'ondes au sein de la sphère triple. Il a l'air de quelque créature hors série, ce qu'on appellerait « ange » sur certaines planètes. On

l'a affranchi des servitudes charnelles. Tout va si bien pour lui qu'il ne désire rien.

Bonheur ?

Est-ce vraiment le bonheur que de ne plus rien avoir à désirer ?

C'est peut-être cette béatitude qui finit par le gêner. Quand on est aussi bien, on voudrait que tout aille de même pour les autres, pour l'univers dans son entier.

Égoïsme ? Égocentrisme en tout cas. Il est gênant de penser que, quand tout est si parfait, il y a quelque part quelque chose qui ne va pas pour autrui.

L'Élu, du fond – ou de l'empyrée – sent une vague gêne.

Ce serait si bien si cette euphorie atteignait des proportions cosmiques, comme l'Élu lui-même qui ne connaît pas plus désormais les limites de son esprit que celles de son corps devenu inexistant et sans poids.

Justement, tout n'est pas bien et il en a conscience. Parce que malgré tout le décorum qui l'entoure, malgré sa situation biologiquement factice qui le libère d'une physiologie exigeante, l'Élu reste un humain.

Si d'autres que ses servants pouvaient le voir, ils l'admireraient tel un énorme diamant blanc. En effet, dans la combinaison qui épouse son organisme, il irradie, il jette véritablement des feux. Uni au tellurisor, il est le pouvoir, la volonté en action omnipotente.

Alors ? Qu'est-ce qui ne va pas ?

Non ! Il ne peut plus imaginer qu'il y ait de par le monde la souffrance, la maladie, la misère et le désespoir. Tout va bien, du moins il le voudrait. Maintenant il sent si bien que sa jouissance n'est pas universelle qu'il commence lui-même à en pâtir.

Mais non ! Tous, toutes, et tout dans le cosmos, doit partager son bonheur. Tout doit bien aller. Il ne doit plus y avoir le moindre conflit. Plus de guerre, ni de révolution, sa sœur hideuse. Plus de ces égouts où se vautrent les plus viles passions : jalousie, envie, haine, comme paresse et lâcheté.

Tout va bien ! Il le hurle à sa façon. Tout son être hurle.

Des contrôles subtils enregistrent ses réactions. Il est un cerveau et plus qu'un cerveau. Tout son corps est cerveau. Cerveau la triple sphère, cerveau l'incomparable réseau ondionique qui émane de lui et l'entoure en même temps. Cerveau le tellurisor qui agit maintenant en harmonie parfaite avec l'Élu.

Les Rè-Véo sont passionnés. Écrans, voyants, contrôles variés, analyses physico-chimiques, cardiogrammes et céphalogrammes vibrent à l'unisson, amenant une foule de renseignements d'une utilité incontestable.

Jusque-là, Métok et ses acolytes peuvent être satisfaits. L'Élu a parfaitement supporté la grande épreuve. En fait, jusqu'au bout, on pouvait se demander si un organisme humain résisterait à ce traitement exceptionnel. Mais il faut croire que celui qui a été placé dans la trisphère est solide, bien sain, parfaitement équilibré. Les Rè-Véo ne peuvent que se réjouir.

On va le laisser s'adapter. Puis, après un certain temps, on pourra commencer, par degrés, à l'utiliser en liaison avec le tellurisor. On refera les grandes expériences déjà tentées ; modifier le relief d'un terrain, perturber à volonté l'océan. On agira sur les plantes, les animaux et bien entendu les humains.

L'Élu sait-il tout cela ?

Il a suffi d'un peu de gêne pour que sa pensée s'évade et redevienne intrinsèque, secrète. L'Élu-homme pense. Réfléchit.

Je suis un dieu...

Grotesque !

Un sens aigu de la réalité ressurgit en lui. Non ! Il n'est qu'un être humain et cette parodie de religion à laquelle il lui a fallu se prêter le porterait à rire s'il pouvait rire dans son curieux état.

Un dieu ? Les hommes peuvent-ils donc fabriquer des dieux ? Il sait, lui, lui qui croit au Dieu Unique, que tout cela est fariboles et sacrilèges.

Qu'éprouve-t-il maintenant ? Du remords !

Le sentiment le plus terrible que l'homme puisse connaître. Celui qui le conduit vers la vérité de soi-même par le cheminement de l'auto-connaissance.

Lui qui a su vivre hors des cultes, avec la seule force que donne la Foi, a maintenant conscience de la formidable imposture dont il est le centre.

Un centre qui, en fait, n'est qu'un rouage. Un esclave.

Autre chose se met à le tourmenter. Sa solitude.

Heureux ? Qu'est-ce qu'être heureux quand on est seul ? Car l'Élu est seul.

Les Rè-Véo n'ont-ils pas impitoyablement sacrifié, outre la liberté de celui qu'ils ont désigné, son amour avec la malheureuse Reïle ?

Je ne peux pas être heureux parce que je suis seul. Cette super-euphorie ne correspond à rien. Ce n'est que de l'onanisme cosmique.

Stupidité !

Il pense. Mais il n'a plus du tout notion du temps puisque son existence se déroule désormais sans points de repère.

Cela a duré sans doute longtemps. Très longtemps. Ou bien seulement quelques brefs instants. Il ne sait plus.

Il a cependant éprouvé une satisfaction : on a fait appel à lui.

Premières expériences.

Les circonstances ont amené les Rè-Véo à brusquer l'action. Un accident fortuit.

Une Rè-Véo a été gravement blessée dans la collision de deux engins glissant sur coussins d'air. Une personne qui occupe de hautes fonctions scientifiques. Métok et les autres, impuissants à pallier l'état dramatique dans lequel elle se trouve ont interpellé le dieu-mécano. (Ce genre d'intervention est prévu au programme mais il avait été convenu de n'agir sur ce plan que beaucoup plus tard.)

L'Élu a été envahi par une sensation de joie infinie. Il a donné de tout son être. Il s'est trouvé en symbiose totale avec le tellurisor. Et, émerveillés, les Rè-Véo ont vu la victime évoluer sous leurs yeux. Os ressoudés, cellules reconstituées, plaies cicatrisées à tel point que les traces s'effacent lentement, cela après qu'une grave hémorragie ait été stoppée presque instantanément.

Ainsi que le dira Métok : « C'est plus qu'un traitement, plus qu'une guérison, c'est une résurrection. »

Le premier miracle opéré par la jonction Élu-Tellurisor !

Ce que, bien entendu, on s'est empressé de diffuser à la fois sur Chkmaô, vers la planète Rè et tous les mondes que la sidéroradio de Rè est susceptible d'atteindre.

Résultat éclatant ! Succès initial et qu'on espère bien voir suivre de nombreux autres !

Lui, dans son cocon de cristal, se sent heureux. Ses scrupules s'apaisent. Il a fait le BIEN.

Et pendant une période encore, il va connaître ce genre de joies. On lui demande de calmer, de guérir. Sans doute ne se rend-t-il pas très bien compte qu'il agit surtout grâce au tellurisor, mais il jouit de venir (car il vient littéralement) vers ceux qui souffrent.

Il est incorporel et intemporel, du moins à son sens. Si bien qu'il lui est loisible d'épouser les organismes meurtris, de s'y infiltrer littéralement et, dynamisé par les ondes qu'émet la formidable machine, de participer INTELLIGEMMENT (ce que le Grand Cylindre ne peut faire) au travail biologique qui provoque ce retour à la santé et à l'équilibre dans un corps blessé ou malade.

Les Rè-Véo ont établi avec lui un véritable duplex. On lui parle sur un certain mode. Par émissions-pensées, à partir d'un cerveau humain. Lui, croit-on, perçoit alors la demande non seulement par son propre cortex, mais en quelque sorte par tout son corps, étroitement et subtilement emprisonné dans la combinaison immaculée, cette enveloppe-antenne qui assimile l'appel et lance aussitôt ses bénéfiques émanations en faveur du sujet qu'il importe d'assister et que l'Élu étreint mystérieusement en un don fraternel.

Pourquoi, à un certain moment, toute cette belle harmonie semble-t-elle soudain déficiente ?

Que se passe-t-il ? Les Rè-Véo, qui ont commencé à demander victorieusement à leur dieu de les aider à modifier un paysage, à faire pousser des récoltes neuves et abondantes, à juguler la révolte de divers animaux monstrueux qui ont échappé à leur contrôle, se heurtent-ils à une évidente mauvaise volonté ?

Comme si l'Élu résistait, refusait de leur obéir. Car il s'agit bien de cela et jusqu'alors tout s'est déroulé normalement. L'habitant de la trisphère était tout aussi docile que le tellurisor lui-même. Son comportement devient tout à coup anormal, qu'est-ce que cela signifie ?

Non Cela ne doit pas venir de lui Mais peut-être du tellurisor Une défaillance mécanique est toujours possible.

Et la défaillance humaine ?

Mais il est en très bonne santé, les contrôles l'attestent. On dirait que, pour une raison inconnue, il ne VEUT plus obtempérer.

Je vous dis que c'est le tellunsor !

Moi je vous dis que c'est l'Élu !

Dissension chez les Rè-Véo Il va falloir tout revoir, tout vérifier !

Décidément, ça ne marche pas aussi bien qu'on l'espérait ! C'était trop beau !

OceanofPDF.com

CHAPITRE XVI

Ce geste était celui que des milliards de femmes font spontanément à travers l'univers.

Ce geste, Kwam le faisait cependant assez rarement. Elle était une Rè-Véo. Une de ces créatures qui oublie leur sexe devant ce qu'elles considèrent comme plus que leur devoir, leur pure raison d'être : le service de la science.

Cela durait depuis qu'elle était adulte. Dans ce monde de Rè où la famille ne comptait guère, où les mœurs étaient plus que libérales. Comme dans toutes les sociétés communautaires, on s'en tenait à l'individu en vertu des services qu'il était censé rendre à l'ensemble, quitte à le sacrifier au besoin telle une de ces larves anonymes des vols d'insectes que leurs congénères jettent en masse pour éteindre un barrage de flammes.

Kwam se regardait dans un miroir. Et Kwam avait saisi, en un mouvement élégant, ses beaux cheveux de cuivre et sans cesser de fixer son image elle les faisait osciller, les relevait, les laissait couler sur ses épaules,

essayait un chignon, esquissait des torsades, bref cherchait instinctivement quelle coiffure lui seyait le mieux, mettait le plus en valeur sa belle tête altière au masque trop figé, trop froid, qui savait assez mal sourire.

Kwam était songeuse.

Elle recula un peu pour mieux juger de l'ensemble. Son corps souple, à l'épiderme d'or, aux lignes pures, aux formes pleines, apparaissait sous cette tunique blanche qui était commune à tous les tenants scientifiques de Chkmaô. Mais, chez une aussi charmante fille, le vêtement accusait le relief naturel, créant une apparence érotique pour qui savait voir.

Certes, depuis longtemps Kwam, comme toutes les femmes du monde de Rè, avait eu quelques amants sans trop y attribuer d'importance. Amants lesquels, après avoir plus ou moins profité de sa beauté, s'en allaient allègrement vers d'autres rencontres.

Et puis il y avait eu quelque chose de changé.

Un extra-planétaire avait fait son apparition. Un extraplanétaire assez exceptionnel pour que, dès son arrivée, on le considérât autrement que comme un vulgaire humanoïde à utiliser comme manœuvre-esclave, ce qui était le cas pour la majorité de ceux qui arrivaient volontairement ou non dans l'univers de Rè.

Une astuce courante chez les Rè-O-Rè consistait, dès qu'on estimait le nouveau venu comme particulièrement intéressant, à le mettre en contact avec une femme de la planète. Une maîtresse qui avait surtout pour but en le mettant en confiance d'obtenir de lui tous renseignements possibles concernant le monde d'où il était originaire, éventuellement les diverses planètes qu'il avait pu visiter à travers l'immensité cosmique.

Kwam, tout naturellement désignée pour devenir la compagne officielle du Terrien puisqu'elle était la première à l'avoir découvert, avait fort bien rempli son rôle. Elle avait rendu la vie aisée à l'homme venu de l'espace, l'avait guidé dans son nouveau monde planétaire, et amené (ce qu'il avait fait de bonne volonté) à révéler au maximum ses connaissances et le fruit de ses expériences dans tous les domaines qu'il connaissait, et ils s'avéraient nombreux et variés.

Kwam avait d'ailleurs reçu les félicitations de Métok et de ses assesseurs.

Maintenant que Chkmaô pouvait s'enorgueillir d'avoir réussi la fusion homme-tellurisor pour fabriquer un dieu de toutes pièces, elle aurait dû s'estimer satisfaite. Elle ne l'était pas.

Pour la première fois de son existence, Kwam la scientifique, Kwam qui ne connaissait de l'amour que son utilité ou les divers résultats qu'on pouvait obtenir à partir d'une union, Kwam découvrait un sentiment bizarre, inconnu, ce qui ne laissait pas de l'inquiéter. Depuis peu, exactement depuis le moment où s'était déroulée la curieuse cérémonie d'intronisation sur la colline-temple, Klaus, son amant, cet amant qu'elle était chargée non seulement de combler mais encore de découvrir à fond, Klaus lui échappait. Elle ne le reconnaissait plus, même dans les moments d'intimité. Certes, au départ, sur ce plan, elle avait dû quelque peu le décevoir, la sexualité passant pour elle au second plan, comme pour toutes celles de sa race et surtout de sa caste. Maintenant, elle avait cherché à le reprendre. Cependant il demeurait lointain, comme préoccupé. Ses ardeurs semblaient s'être atténuées. Il continuait à rester avec elle aimable, courtois, mais n'avait plus rien du fougueux Terrien qu'elle avait sauvé des plantes vivantes et de l'uromastix monstrueux. C'était un être infiniment plus banal. Elle avait l'impression que, dans ce corps qu'elle avait appris à bien connaître habitait désormais un esprit tout autre.

Elle lui avait posé quelques questions détournées, aussi adroitement, aussi discrètement que possible. Klaus n'avait pas paru très bien comprendre, se contentant de lui affirmer que tout allait bien pour lui, qu'il se plaisait sur Chkmaô, qu'il comptait bien être digne de son rang de Rè-Véo.

Elle était trop intelligente pour insister et s'était réservé d'en savoir plus dans un avenir proche.

Et puis elle avait pensé à un fait le quel, du moins dans le monde de Rè, n'était jamais considéré comme très important : Klaus réservait-il ses faveurs à une autre femme ?

La jalousie ? Pour une Rè-Véo, c'était déchoir que de s'y abandonner. Certes, on savait que cela existait dans les castes inférieures. Sur la planète Ré, où toute une population était encore assez primaire. Mais sur Chkmaô, dans la ville sur dalle de métal, ceux et celles qui vivaient là dans le culte de la science et de la recherche ne s'abaissaient pas à de telles fariboles. On s'unissait, on se désunissait au gré des rencontres, des caprices, et c'était considéré comme totalement dénué d'intérêt.

Quel venin s'infiltrait-il donc dans le cœur de Kwam ?

Ce qu'elle se demandait en s'examinant avec attention. Belle, elle l'était. Klaus, elle l'avait noté, regardait beaucoup les autres femmes. Il lui

avait dit un jour en riant que sur la planète patrie, la Terre, les hommes apprécient beaucoup le sexe opposé. Et il lui avait narré les passions célèbres qui demeurent les archétypes légendaires reflétant l'état d'esprit de toute une humanité. Du moins cela était-il avant le nivellement socio-planétaire.

Finalement, Kwam, qui ne s'était encore ouverte de ses tourments à personne, fût-ce à Métok, avait décidé d'agir.

Elle avait surveillé Klaus, observé divers détails. De plus en plus convaincue qu'il n'était absolument pas le même homme. Ce qui ne pouvait s'expliquer que par un bouleversement psychologique.

L'heure était venue d'agir.

Elle avait parfaitement calculé les modalités de son plan. Après s'être longuement regardée une dernière fois, elle s'empara d'un cylindre, un tellurisor miniature dont elle jouait admirablement, étant une des plus expertes de Chkmaô à savoir s'en servir.

Puis elle se rendit dans un laboratoire où trois servants étaient à sa dévotion.

Trois spécialistes des ondes d'invisibilité.

Elle donna ses instructions. Des appareils délicats et très spéciaux furent mis en action.

Kwam, entourée d'un réseau ondionique, devint totalement invisible par déviation des rayons luminiques.

Ses camarades ne la virent donc pas partir. Et nul ne pouvait savoir où elle se rendait, ainsi équipée.

*

* *

Des hémisphères lumineux oscillent, se balancent doucement.

Leur clarté chatoyante caresse deux corps enlacés sur un lit. Un couple qui respire doucement, reprenant haleine après une étreinte qui, sans doute, a été passionnée.

Et cependant, une délicate créature, jolie dans sa nudité de poupée, ne semble pas heureuse, encore qu'elle caresse avec délicatesse les cheveux de son amant qui a posé sa tête sur ses petits seins bien ciselés.

— Reïle... mon amour...

Reïle ne peut réprimer un soupir. L'homme relève la tête, la regarde :

— Qu'y a-t-il ? Tu n'es pas heureuse ?...

Nouveau soupir, puis :

— Comment pourrais-je l'être ?...

— Reïle... Je suis près de toi... je suis tout à toi...

Elle essaye de sourire :

— Oui, mais...

— Mais quoi ?

— Il me semble... Je... Pardonne-moi... C'est terrible à dire, mais je me demande justement si...

— Eh bien ? Va jusqu'au bout !

— Si c'est bien toi !

— Oh ! Reïle... Peux-tu douter !...

Elle fond soudain en sanglots. Alors il ne sait plus que faire, que dire. Il la prend dans ses bras, comme tous les amants de l'univers, et il tente de la bercer gentiment, de la consoler comme une petite fille qu'elle est peut-être.

— Ce chagrin n'a pas de sens !

Alors elle éclate. Son pauvre cœur n'en peut plus et elle lui crie presque :

— Mais tu ne te vois pas !...

Il pâlit. Il recule un peu et, pendant un long moment, demeure silencieux.

Reïle continue à verser des larmes, reniflant discrètement. Ils ne savent vraiment plus ce qu'il faut dire maintenant, ni l'un ni l'autre.

Enfin, après avoir cherché un moment un argument solide, il reprend :

— Reïle... ce qui compte... c'est toi... c'est moi...

— Toi !... Toi !... Oh ! si c'était toi !...

Il va pour s'écrier : mais c'est moi ! regarde-moi !

Et il se mord les lèvres tout de suite. Non ! Cela il ne peut pas le lui dire. Il ne peut pas. C'EST JUSTEMENT CE QU'IL NE FAUT PAS DIRE, QU'IL NE PEUT PAS DIRE !

Alors il recommence à la caresser, à l'embrasser, pensant par ce moyen simple parvenir à pallier le désespoir de sa petite amante.

Un instant, elle résiste encore, puis commence à s'abandonner. Le vent du désir, tout d'abord brise légère, glisse sur eux.

Pas pour longtemps !

Reïle hurle tout à coup, tandis que son amant, stupéfait, se rejette en arrière.

Ils ne sont plus seuls dans la chambre.

Sous les hémisphères luminescents, il y a quelqu'un. Quelqu'un qui les regarde.

Une femme.

Une femme à la peau dorée, aux cheveux de cuivre, au regard impénétrable et dur.

Kwam !

Kwam qui regarde son amant officiel – le Terrien Klaus Verdier – nu dans les bras de Reïle, ex-égérie de celui qui est devenu l'Élu et dont on l'a séparée à jamais pour un but fantastique qui ne tient pas compte des pauvres petites amourettes des simples mortels.

Un étrange et cruel sourire apparaît sur les lèvres de la Rè-Véo.

Oh ! la situation est banale. Quelque peu ridicule. L'amante officielle qui surprend le félon en posture sans équivoque avec une autre. Ce n'est que pénible, ce n'est que stupide et pour beaucoup (en particulier pour des Rè-Véo) c'est sans conséquence aucune.

Et cependant, en la circonstance, il paraît que c'est important, très important.

Klaus a voulu se lever. Mais Kwam, plus prompte, a pianoté sur le cylindre qu'elle porte en bandoulière.

Il est tombé comme une masse, stratifié en apparence, figé par le réseau d'ondes.

Reïle a crié. Mais elle aussi est victime du mini-tellurisor. Saisie dans l'invisible filet, elle est aussi incapable de bouger que son amant, celui qu'elle semble avoir enlevé à une rivale.

Kwam se dirige vers un petit poste placé à la paroi, comme dans toutes les demeures de la ville sur dalle de métal.

Elle dit quelques mots. Puis, immobile, songeuse, le regard toujours aussi dénué de tendresse, elle attend, surveillant les deux amants réduits à sa merci par les ondes subtiles.

Elle attend jusqu'à ce que quatre miliciens fassent leur apparition. Alors, d'un geste, elle leur montre les deux corps. Et Reïle et Klaus sont saisis, emportés, en compagnie de Kwam bien résolue à aller jusqu'au bout de sa mission.

OceanofPDF.com

CHAPITRE XVII

Les hauts dignitaires de Chkmaô s'étaient réunis. Métok présidait la séance et il avait pris l'avis des uns et des autres concernant le comportement surprenant du dieu-mécano.

C'était tellement ahurissant, cette résistance inattendue après une coopération avec ses thuriféraires. On lui avait demandé de guérir des malades et des blessés, après le succès obtenu sur la Rè-Véo traumatisée. Il avait jugulé une harde monstrueuse qui menaçait des humains, neutralisé une forêt de plantes coupantes qui interdisait tout passage sur son territoire. Sur le plan agricole, il avait permis la prolifération de céréales e-t de légumineuses, provoquant une maturité ultra-rapide.

On s'interrogeait. Kwam elle aussi avait été sollicitée, mais la jeune femme n'avait émis aucun avis particulier. Elle demeurait assez fermée, selon son habitude. Peut-être songeait-elle à tout autre chose...

C'était un Rè-Véo qui, soudain, s'était écrié :

— Mais, seigneur Métok, n'est-ce pas la première fois que nous demandons à l'Élu d'agir contre des êtres humains ?

On s'était regardé, parmi les membres du conseil. C'était inattendu, mais peut-être réel. Oui, jusqu'alors, celui qui vivait jumelé avec le tellurisor n'avait eu qu'à agir pour le plus grand bénéfice de ceux de Chkmaô et d'ailleurs.

Or que venait-on cette fois de lui demander ?

Une action nouvelle, à très grande distance. On avait déjà fait l'expérience, l'Élu et le tellurisor étroitement jugulés étaient susceptibles d'étendre très loin leur rayon d'action.

Ils avaient déjà pu atteindre ondioniquement la planète Rè, astre tutélaire de Chkmaô. C'était là, et surtout là, que les récoltes avaient été dynamisées et favorisées à l'extrême. Sans préjudice de plusieurs cas de guérisons spectaculaires, ce qui satisfaisait à la fois le triumvirat et l'ensemble de la population. L'affaire du dieu fabriqué semblait donc prendre une envergure plus que brillante.

Et puisqu'on ne doutait plus du pouvoir de l'entité ainsi constituée synthétiquement, pourquoi n'aurait-elle pas mis à la raison cet astronef justement signalé entre Rè et son satellite ? Un vaisseau spatial venant on ne savait encore d'où, mais que les Rè-O-Rè, pirates et naufrageurs à l'occasion, avaient l'intention d'arraisonner dans les plus brefs délais. A l'accoutumée, on envoyait deux ou trois navires de l'espace pour circonvenir les malheureux astronautes qui s'aventuraient aussi imprudemment dans les parages de Rè. S'emparer à la fois de la cargaison et de l'astronef lui-même, sélectionner parmi l'équipage les sujets les plus intéressants quitte à réduire les autres en esclavage, tel était le comportement habituel de ces dominateurs.

Cette fois, au lieu de risquer la flotte spatiale dans un combat qui peut toujours s'avérer dangereux, aux résultats douteux, pourquoi ne pas lancer contre le vaisseau inconnu la puissance formidable de cette divinité dont on disposait avec autant de facilité ?

Voilà qu'on se heurtait à un refus évident. L'Élu – car on convenait malgré quelques réticences que c'était lui qui faisait obstacle et non la machine – montrait sa mauvaise humeur et « ne voulait pas » s'emparer de cet astronef dont on ne savait rien.

Une proie, de toute évidence. Peut-être de grande valeur. Originnaire très certainement d'un monde autre que ceux avec lesquels les Rè-O-Rè

entretenaient des relations. Il n'y avait donc aucun scrupule à avoir. Du moins selon la morale particulièrement élastique de cette race qui se fabriquait elle-même ses dieux.

L'Élu les avait, ces scrupules. Et un Rè-Véo mettait le doigt sur le point de vérité qui éclairait la situation : le dieu-mécano se refusait à s'attaquer à des êtres inconnus et estimés innocents.

On discuta longuement. Finalement il fut décidé de renoncer provisoirement à utiliser la jonction homme-tellurisor à des fins flibustières ou assimilées. Il fallait étudier la question, tenter de convaincre adroitement le cerveau de la machine du bien-fondé de tels agissements.

En attendant, le triumvirat, informé, manifesta sa réprobation et il fut enjoint à ceux de Chkmaô de revoir sérieusement leur ouvrage, de parvenir sans délai à mettre l'Élu en état de fonctionnement satisfaisant, sans tenir compte de ses caprices.

Quelqu'un suggéra de faire appel au Terrien. On avait mesuré son habileté psychologique. Lui, peut-être, saurait entrer en contact duplex avec l'Élu. Lui tiendrait un langage convenant à la situation. Proposition qui fut entérinée à l'unanimité et naturellement ce fut Kwam qui se trouva chargée de prévenir celui qui, pour elle, n'était qu'un compagnon.

La fille aux cheveux de cuivre assura qu'elle en faisait son affaire.

Et le triumvirat, depuis la planète Rè, envoya une flotte de trois croiseurs spatiaux qui ne tardèrent pas, après un combat acharné où un d'entre eux fut détruit, de s'emparer de l'astronef égaré lequel venait de la constellation du Cygne.

On regretta que l'Élu n'ait pas évité une telle perte. Mais qu'importait ! Il fallait étudier de très près ce qui pouvait clocher dans la jonction entre le cerveau et le Grand Cylindre.

On demanda, par la suite, des guérisons, des apports écologiques, des expériences diverses à l'entité. Résultats plus que satisfaisants ! Chaque fois, l'Élu, en harmonie totale avec le tellurisor, répondait favorablement aux sollicitations des scientifiques et les résultats étaient à peu près immanquablement des plus heureux.

*

* *

Cela se gâta de nouveau, quelque temps après...

Reïle et le Terrien étaient debout, face à celui qui les interrogeait.

Baïyc semblait de mauvaise humeur. C'était d'ailleurs son état habituel. Cet homme, un des plus élevés en grade dans la caste Rè-Véo, était chargé d'une besogne assez déplaisante au commun des mortels, mais qui lui convenait parfaitement.

Il était le chef de la milice sur Chkmaô et jusqu'alors s'était fort bien accommodé d'une telle fonction. Bien des fois, il avait maté des révoltes d'esclaves, voire les réticences plus ou moins accentuées de certains Rè-O-Rè récalcitrants.

Les deux prisonniers avaient été amenés au centre du service dirigé par Baïyc tels qu'ils étaient quand Kwam les avait surpris grâce à son aura d'invisibilité qui avait permis cette irruption inattendue.

Nus l'un et l'autre, on les avait libérés du filet ondionique. Ils n'en demeuraient pas moins encadrés par les quatre miliciens que la fille aux cheveux de cuivre avait appelés. Elle-même était là, immobile, assise dans un angle. Elle assistait à l'interrogatoire serré que le terrible Baïyc leur faisait subir. Impassible comme toujours, mais cette fois les yeux gris-vert de Kwam étincelaient de façon inhabituelle.

Reïle n'avait fait aucune difficulté pour décliner son identité, tant il est vrai que les méthodes policières sont véritablement cosmiques. Oui, elle était la petite Reïle, née d'ailleurs dans la cité sur dalle de métal et qui n'avait encore jamais visité la planète patrie. Oui, elle y avait fait ses études et c'est ainsi qu'elle avait connu Song'Al, celui qui devait devenir F Élu. Quand l'adolescent avait été sélectionné par les Rè-Véo, elle avait su s'incliner, se retirer discrètement. Depuis, elle se consacrait à la science, au service de bio-électronique où son activité était appréciée.

Au fur et à mesure qu'elle parlait, répondant aux questions sèches et brèves du chef de la milice, celui-ci regardait se dérouler sur son bureau un petit visionneur luminescent. Des idéogrammes constituant l'écriture de Rè, accompagnés d'images retraçant la carrière de Reïle défilaient devant ses yeux. Ainsi, il pouvait vérifier au fur et à mesure la véracité des assertions de la jeune fille. Il faut dire que, eu égard à ses relations passées avec Song'Al appelé aux plus hautes destinées, on n'avait cessé de surveiller

discrètement celle qui, ce n'était un secret pour personne, avait partagé avec lui une dévorante passion.

Toutefois, Baïyc ne semblait pas pouvoir détecter la moindre faille dans les réponses de Reïle. En était-il satisfait ? Nul ne le savait car son dur visage gardait cette expression de chien hargneux qui sied à ceux de sa profession.

Il releva soudain la tête, fixa l'homme qui accompagnait Reïle :

— Qui êtes-vous ?

— Klaus Verdier. Je suis un homme de la planète Terre et je suis venu sur le satellite Chkmaô à la suite d'un naufrage.

Baïyc garda un instant le silence, puis posa quelques-unes de ces questions banales et irritantes relatives à la personnalité. Des questions que Klaus Verdier avait subies dès son arrivée sur Chkmaô, comme maintes fois sur la Terre au cours de son procès et jusqu'au moment où il avait été déporté sur Delta IV.

Il y répondit posément, se maîtrisant sans doute. Baïyc continuait à observer le déroulement du film-témoin du visionneur, relatif cette fois à cet homme d'exception que les Rè-Véo avaient admis parmi eux.

— Parlez-moi du système économique de votre planète patrie...

La phrase était inattendue et l'homme parut se troubler. Plus que jamais, de son siège où elle était toujours comme une statue glacée, Kwam le fixait intensément.

Le prisonnier tenta un exposé, mais il était visiblement embarrassé. Baïyc changea brusquement de système et le questionna sur la faune des régions tropicales de la Terre.

Il obtint quelques précisions sur les fauves, les ruminants, mais le captif parla à contre-sens d'un zébu en Afrique du Nord.

Kwam intervint brusquement, alors qu'un cliché du visionneur indiquait à Baïyc qu'il y avait une interférence dans les réponses.

— Tu mens ! dit-elle simplement. Je sais que tu mens !...

Le chef de la milice lui fit signe de se taire et attaqua :

— Klaus Verdier... si vous êtes réellement Klaus Verdier...

— Je le suis. Vérifiez mes données morphologiques !

Baïyc ricana :

— Nous allons y procéder en effet, et sans vos conseils. Mais je constate que vous venez de me citer un animal qui ne se trouve pas dans la zone indiquée...

Le captif eut un mouvement de protestation. Baïyc l'interrompit du geste :

— Je pourrais m'amuser à multiplier les pièges... Inutile ! Je sais déjà qu'à plusieurs reprises, depuis quelque temps, Kwam ici présente s'étonne de vos réticences, de vos errements. Vous vous êtes trompé – et coupé – plus d'une fois dans vos conversations avec elle... En fait vous avez tout de l'imposteur. Répondez-moi avec netteté (et je vous préviens qu'un dernier mensonge vous coûtera cher) : êtes-vous vraiment le Terrien Klaus Verdier ?

Reïle, qui avait subi son propre interrogatoire avec le plus grand calme, paraissait souffrir le martyre. Elle cherchait à se dominer mais en dépit de son cran, la petite amante donnait des signes d'un trouble profond. D'autant que, presque en permanence, elle sentait maintenant sur elle le regard scrutatif de Kwam.

Kwam, sa rivale ! Mais est-ce que cette dissension amoureuse avait un sens, dans le monde de Rè ? Surtout pour une Rè-Véo, affranchie de toute passion ?

Cependant, le prisonnier regardait Baïyc en face :

— Je suis Klaus Verdier !

Le chef de la milice vérifia encore un instant le film-témoin, puis :

— Nous allons en avoir la preuve !

Il manœuvra un petit levier et aussitôt tout changea.

Le bureau parut s'enfoncer, emportant comme sur un plateau constitué par le plancher (d'ailleurs métallique) les meubles et les assistants.

La descente fut brève et on déboucha, cette fois non plus face à une paroi, mais à un évidement au-delà duquel on découvrait une pièce contenant une installation compliquée, évoquant une salle de clinique.

Deux laborantins dans l'éternelle tunique blanche des Rè-O-Rè allaient et venaient autour des appareils et particulièrement de deux fauteuils placés devant deux petits écrans, style télé, mais étroits et de hauteur d'homme.

Baïyc fit un signe. Les deux prisonniers furent aussitôt saisis chacun par deux miliciens et amenés dans les fauteuils où on les livra aux laborantins, lesquels fixèrent aussitôt sur eux, non seulement des sortes de courroies destinées à les immobiliser, mais aussi un casque et tout un réseau d'électrodes.

L'homme et la femme se taisaient, crispés. Ils savaient ce qui les attendait.

Lentement, Baïyc parla :

— Nous avons tout lieu de croire que vous mentez. Que vous n'êtes pas Klaus Verdier... Je vous donne une dernière chance. Sinon je me verrai astreint à vous faire subir, à vous et à votre compagne, un traitement désagréable.

Regardez bien ces écrans. Vous allez y voir apparaître le reflet, non de votre aspect extérieur, mais de l'aspect « intérieur » de votre organisme. Au fur et à mesure que certains courants traverseront vos corps, vous y verrez s'inscrire les réactions musculaires, nerveuses, etc. Je vous préviens ! C'est atroce ! Non seulement vous ressentirez physiquement... certains traumatismes, mais encore vous en verrez les effets sur votre moi interne...

Un temps, puis :

— Êtes-vous Klaus Verdier ?

— Je suis Klaus Verdier !

Baïyc fit un petit signe à l'intention des laborantins.

Aussitôt la lumière s'éteignit dans l'étrange salle. Par contre, les deux écrans devinrent très lumineux et on y vit deux formes humaines assises. Deux formes humaines d'écorchés. Les viscères, très apparents, palpitaient au rythme mystérieux et miraculeux de la vie. On distinguait nettement l'incroyable enchevêtrement d'organes qui constitue la machine humaine. L'œil pouvait fouiller sur cette planche anatomique extraordinaire où l'épiderme seul était absent. Mais on reconnaissait les éléments du squelette, le tracé subtil des nerfs sillonnant le rouge sombre de la musculature, le bleu veineux, les coloris variés et assez sinistres d'un corps ainsi livré dans son plus secret.

Dans la pénombre, les deux captifs devaient être livides.

Un déclic ! L'épreuve commença.

Par lui d'abord. Il fut parcouru d'ondes électriques évidemment invisibles mais dont les heurts avec l'organisme étaient très apparents. Les contractions quasi tétaniques de certains muscles étaient horribles à voir. On avait l'impression que les organes ainsi torturés allaient se briser, ou éclater, ou se disjoindre selon le passage de ce serpent insaisissable qui rongait le malheureux.

Il ne se plaignait pas mais sa respiration, courte et violente, montait dans le laboratoire.

Dans un reflet venant des écrans, on aurait pu distinguer des larmes brillant sur le visage de Reïle.

Baïyc, Kwam, les miliciens, observaient en silence. Impavides. Les laborantins, bien stylés, exécutaient l'abominable besogne avec la conscience d'ouvriers sérieux, compétents, parfaitement à l'aise dans leurs fonctions.

On voyait, au centre de l'image hideuse, le viscère majeur s'agitant comme un oiseau blessé. Le cœur, le cœur qui ressentait toutes les tortures infligées à ce corps, et qui réagissait avec une violence désespérée.

Un râle s'échappa enfin des lèvres du malheureux. Râle qui trouva un écho dans les sanglots de Reïle.

Baïyc jeta un ordre sec. Le traitement s'arrêta.

— Êtes-vous Klaus Verdier ?

Un hoquet. Un soupir. Sur l'écran, le cœur bat, bat, affreusement.

— Je suis...

— ...Klaus Verdier, soit ! Mais alors, où est Song'Al ?

Silence. Nouvel ordre. Le courant torturant passe de nouveau dans le corps et à voir ce qui se traduit sur l'écran la situation doit être épouvantable pour le malheureux.

Quand enfin il s'évanouit, on stoppe l'expérience effroyable.

Mais ce n'est que pour le ranimer, par un procédé ondionique différent.

Baïyc a fait redonner la lumière. Il laisse un instant de répit aux malheureux. Puis il déclare :

— Reprenez vos esprits tous les deux... Réfléchissez ! Ce n'est pas fini, si vous vous obstinez... Nous avons tout le temps...

Il savoure la suite de ce qu'il va dire :

— Vous, homme, vous avez tenu contre la douleur... Maintenant, ce sera votre tour, Reïle... Peut-être, en suivant vos réactions sur l'écran, celui que vous avez choisi pour amant acceptera-t-il de vous libérer de votre position...

Et il y a, en effet, un moment d'arrêt. Kwam et Baïyc parlent à voix basse dans un angle. Les laborantins, semblables à des robots, attendent devant leurs appareils l'ordre de recommencer ce qui n'est simplement que leur travail.

Les miliciens sont hiératiques eux aussi. Sans réactions apparentes.

Comme partout, la pièce est éclairée par les demi-sphères luminescentes, et leur étrange clarté caresse voluptueusement les corps nus des deux suppliciés...

OceanofPDF.com

CHAPITRE XVIII

L'Élu souffrait.

Il avait cependant connu une période heureuse. Il en avait oublié les difficultés qui avaient été les siennes (et partant celles des Rè-Véo) quand on lui avait demandé son aimable collaboration pour actes de piraterie.

Depuis tout était rentré dans l'ordre. Ou tout au moins on pouvait le croire. Il n'avait été question que d'expériences scientifiques tout à fait pacifiques, d'actions euphorisantes, lénifiantes et curatives vis-à-vis d'humains et d'animaux, de cultures à intensifier, de travaux de terrassement ou d'aménagement auxquels cet étrange jumeau qu'était le tellurisor dynamisé par son cerveau humain apportait une aide considérable. Ainsi on avait pu canaliser un cours d'eau qui en période de crue menaçait la cité sur dalle de métal grâce à tout un réseau de tranchées aux remblais bien établis qui avaient parallèlement permis une meilleure irrigation des champs de céréales et de légumes.

Un verger aux fruits chantant doucement sous la brise était lui aussi né de la puissance du dieu-mécano. Bref, tout était sourire et l'Élu, dans son cocon de la trisphère, stagnait dans sa béatitude, émettant ses ondes bienfaisantes que le relais du tellurisor épandait sur Chkmaô, la planète Rè, voire les astres les plus voisins.

Et puis brusquement, voilà que cela recommençait à ne plus tourner très rond.

Il avait mal. Il subissait une véritable géhenne. De mystérieux frissons parcouraient son corps incommensurable en son rayonnement.

Lui qui s'était réjoui de s'unir aux humains dont il colmatait les plaies, apaisait les douleurs, reconstituait les membres fracturés, lui qui avait caressé subtilement toute une gent animale, si variée, souvent hybride à la suite des essais des Rè-Véo mais toujours vivante et par cela digne de respect et de cet amour qui s'établit entre l'homme et la bête, lui qui se sentait racine et tige, feuille et bourgeon, fleur et fruit autant que tronc et branche, il était tout à coup en butte à une demande qu'il jugeait irrecevable.

Métok, Praât et quelques autres, d'un poste de commandes où ils étaient reliés avec les services directoriaux de la milice, constataient une nouvelle fois que la divinité synthétique jouait encore les rebelles.

D'après les précédentes expériences, on voyait assez bien maintenant où le bât blessait.

On avait établi un autre duplex avec le triumvirat de Rè. Et l'ordre était arrivé, formel.

Le dieu devait obéir. Servir. Ne pas céder à un caprice.

Caprice qui ne faisait qu'attester une sensibilité réellement indigne d'une entité supérieure.

Ami de l'homme et du végétal, de l'animal et du minéral, celui qu'on avait enfermé pour une éternité de principe dans la matrice de cristal n'avait qu'une utilité : juxtaposer sa pensée et son rayonnement en connexion parfaite avec les ondes musclées émanant du tellurisor.

Rien d'autre. Quelles que soient les circonstances !

Et les circonstances, précisément, étaient un excellent test concernant la docilité du simili-dieu. On voulait voir comment il allait réagir. Et on voyait.

— Il faut le convaincre !...

Métok en donnait l'ordre. Praât et les Rè-Véo s'affairaient, s'acharnaient à agir sur le psychisme de cet homme qui, ainsi hypervolté, prenait une puissance hors du commun.

Les responsables ne quittaient pas la liaison avec la milice. Cette milice installée dans la cité sur dalle de métal, en une résidence dont l'aspect seul imposait respect et crainte au monde des Rè-O-Rè.

Et dans les sous-sols de laquelle s'accomplissait présentement un mystère assez horifique.

Un mystère auquel on avait eu la prétention d'unir le dieu-mécano, en lui conférant un rôle particulièrement terrible.

On espérait parvenir à une sorte d'impersonnalité de l'Élu. Dans l'esprit des techniciens-technocrates qui ne l'avaient installé que pour s'en servir, il s'alignerait sur la passivité du mécanisme du tellurisor, le fonctionnement de ses neurones étant analogue – en principe – à une mémoire d'ordinateur.

Il en était tout autrement en dépit des tentatives réitérées des Rè-Véo pour circonvenir définitivement ce cerveau utilitaire. Ce n'était pas un simple rouage mais ce petit amas de chair continuait à être hanté d'une pensée intrinsèque. Si les Rè-Véo avaient cru à l'âme, ils auraient peut-être compris mais une telle métaphysique échappait à des gens qui estimaient que les divinités étaient de fabrication humaine.

Lui, dans la trisphère, pensait...

Il pensait, tenaillé par une angoisse grandissante. On exigeait de lui une action qu'il rejetait avec horreur. On voulait qu'il précipitât ses foudres sur des êtres vivants. Des êtres humanoïdes.

Déjà, il l'avait compris, ce couple – il s'agissait d'un homme et d'une femme – avait subi des supplices raffinés. A lui maintenant de multiplier la torture, de s'incorporer à eux assez subtilement pour pouvoir, profitant du désarroi à la fois physiologique et psychologique de ces individus, sonder leurs esprits et en devenir totalement maître. Au prix de souffrances inimaginables. On faisait de lui un bourreau, un inquisiteur.

Il ne voulait pas.

Il endurait avec eux leurs tourments et plus on le pressait de les harceler, plus il sentait croître en lui la répulsion pour ce genre de besogne. En outre, une sympathie innée le lançait vers les persécutés, vers les opprimés. Si bien qu'il prenait le contre-pied de la demande ignoble pour tenter de voler au secours de ceux qu'on torturait.

L'Élu, instinctivement, voulait connaître les victimes.

Irradiant, il les atteignit, non pour les déchiqueter et leur arracher leurs secrets, mais bien pour les connaître, les comprendre, les aimer, les servir...

Les sauver !

Il réalisa leurs visages. Il les vit, très nettement.

Dans la triple sphère de cristal, le corps divin enrobé de blanc immaculé eut un effroyable soubresaut.

Cette femme... il avait pour elle une tendresse, une pitié sans égale.

Mais lui, l'homme qu'on soumettait aux pires tourments, physiques et moraux, suppliciant sa compagne en sa présence...

Ce visage !...

Ce visage était celui du Terrien Klaus Verdier, qu'une aventure fantastique avait précipité sur le planétoïde Chkmaô...

Et le dieu-mécano enfermé dans la colline-temple sous le chapiteau aux colonnes en torsade était maintenant mis face à face avec celui qui avait été le proscrit de Delta, comme devant un miroir d'infini qui le précipitait dans le plus effrayant des vertiges...

*

* *

— Je vous ai posé une question intéressante... Klaus Verdier, puisque Klaus Verdier il y a... où est Song'Al ?

Dans la salle souterraine, sous la lueur sans cesse changeante des semi-sphères de lumière, l'interpellé transpirait à grosses gouttes.

Présentement, on ne le torturait pas. Sinon moralement. Il pouvait avoir, face à lui, les deux écrans reflétant la structure interne de deux corps, dont le sien.

Mais l'autre, celui de la jeune femme liée près de lui sur un fauteuil analogue, montrait les organes affreusement triturés par les réseaux d'ondes fulgurantes qui ne cessaient de les parcourir.

Il entendait la respiration saccadée de la suppliciée, ponctuée par instants d'un faible gémissement qu'elle n'avait pu retenir. Il n'osait tourner la tête pour la regarder mais il était littéralement fasciné par le hideux film de ce tourment inconnu, de ces glaives invisibles, de ces tenailles impalpables qui fouaillaient cette chair délicate.

Baïyc continuait à diriger l'interrogatoire. Kwam se tenait près de lui et tous deux demeuraient en relation constante avec la direction scientifique de Chkmaô par le truchement de petits appareils quasi invisibles placés sous l'oreille. Un échange ondionique avait alors lieu, si bien que Métok, Praât et consorts pouvaient, de leur place, suivre attentivement le déroulement du drame qui se jouait chez le chef de la milice.

A un certain moment, interrogée à brûle-pourpoint à son tour, Reïle râla :

— Klaus... c'est Klaus... Song'Al... vous le savez bien... le temple... la colline...

Il y eut, dans la bizarre luminosité qui accentuait les corps des victimes et mettait en valeur leurs moindres spasmes, un ricanement sourd :

— Vraiment ?

Baïyc se pencha vers l'homme, après avoir fait signe d'interrompre l'émission d'ondes torturantes :

— Je crois que je n'ai pas posé correctement la question... Changeons donc de tournure... Écoutez-moi bien : Song'Al... Où est Klaus Verdier ?

Un silence de mort succéda à cette phrase.

On pouvait voir les yeux gris-vert de Kwam qui étincelaient. N'eût-elle pas été femme si elle n'avait pas pris, malgré tout, un certain plaisir pervers à voir souffrir une autre femme, celle qui en quelque sorte lui avait pris son amant ? Et ce en dépit du libéralisme sexuel affiché des Rè-Véo.

Alors, comme les deux patients se taisaient, Baïyc reprit :

— Vous avez souffert bien inutilement... La vérité, nous la soupçonnions... Nous la connaissons maintenant... Song'Al... Vous parliez de vérifier vos coordonnées morphologiques... Nous allons le faire... Mais d'ores et déjà, sur l'écran qui reflète votre contexture osseuse, musculaire, nerveuse, nous pouvons remarquer certaines anomalies chez un homme de l'âge et de la vigueur bien connus de Klaus Verdier... s'il s'agissait de Klaus Verdier... En fait, Song'Al (car je parle bien à Song'Al) un complot a été mené pour procéder à un échange de personnalités. Forts de la sagesse de notre race supérieure, le Terrien, et vous, et quelques autres qui seront arrêtés incessamment, ont utilisé notre technique d'action sur l'atome de base de la cellule organique... Expérience déjà tentée sur des animaux, voire quelques humains. La modification absolue d'une personne en la calquant sur le modèle d'une autre personne. C'est ainsi que Song'Al est devenu Klaus Verdier, tandis que Klaus Verdier devenait Song'Al... Et en

ce moment, le dieu uni au tellurisor, dans le temple de la colline, c'est ce maudit extraplanétaire... Et en face de moi, c'est Song'Al, sous le masque de chair de Klaus Verdier, mais dont l'organisme violemment malmené par l'action des rayons modificateurs garde les stigmates du traitement terrible auquel il a été soumis...

Un temps. Klaus, ou plutôt Song'Al, ainsi que Reïle, se taisaient.

Ils étaient découverts. L'aventure finissait lamentablement et tous leurs amis (leurs complices au regard des Rè-Véo) allaient eux aussi subir la répression sans pitié de la race Rè-O-Rè.

Et Klaus, là-bas, qu'allait-il advenir de lui, dans son cocon de cristal ?

Comme pour répondre à cette question muette, Baïyc embraya :

— Le Terrien va payer ! Nos savants ont barre sur lui et savent le mener à leur gré. Son châtiment, son châtiment initial car la suite viendra, sera justement de faire périr, en des souffrances inouïes, ceux qui se sont prêtés à cette sinistre et sacrilège mascarade... Il va prendre le relais de nos opérateurs (euphémisme subtil dans la bouche de ce tortionnaire). C'est lui qui va vous découper vivants, lui qui cherchera au fond de vos entrailles les points sensibles où il créera la pire des tortures. Et ce jusqu'à ce que mort s'ensuive !...

Baïyc recula, eut encore un ricanement bref :

— Le Terrien a eu l'ambition de devenir un dieu. Et toi, Song'Al, l'Élu, le vrai, le très pur, l'authentique, pourquoi as-tu abandonné ton rôle mirifique ? Pour quoi et pour qui ? Pour une femme... Pour cette pauvre créature...

A tour de rôle, il gifla les deux captifs.

Kwam s'avança, les toisa à son tour, cracha devant eux et se détourna avec un dégoût non dissimulé.

Que pouvaient dire à présent Song'Al et Reïle ? Ils étaient vaincus.

Vaincus et condamnés horriblement.

Ils allaient mourir lentement, transformés en bêtes hurlantes. Et ce par l'action de celui qui avait voulu être leur ami, leur sauveur.

Baïyc prévint les pontifes. A eux de jouer. C'était désormais à partir du tellurisor mené par le cerveau du dieu – du dieu Klaus et non Song'Al – que le supplice allait reprendre, plus épouvantable, plus atroce que jamais, pour conduire les malheureux jeunes gens jusqu'à la mort.

Baïyc, Kwam et les assistants s'étaient reculés. Ils regardaient. Ils attendaient.

Là-haut, Métok et ses équipes devaient entrer en contact avec l'Élu, le faux Élu, pour lui intimer l'ordre de s'en prendre aux deux condamnés.

Les tortionnaires guettaient sur les écrans les premiers effets espérés de l'émission-supplice.

Il y eut un certain temps d'attente. Kwam, impatiente, demanda à Praât, avec lequel elle demeurait en liaison constante, où on en était et le technicien-technocrate répondit que le dieu semblait quelque peu récalcitrant.

Enfin elle entendit :

— Il réagit... Il va obtempérer... Suivez bien ce qui va être infligé à ces deux traîtres...

Baïyc fît un signe et un des assistants palpa des boutons. Sur les écrans, les organes grandirent soudain et un gros plan apparut, montrant de subtiles lésions sur l'épiderme de Song'Al (cet épiderme copié rigoureusement sur celui de Klaus).

Car cette fois on filmait directement la peau. Et la trace de l'opération ondionique se détachait nettement.

Baïyc commenta ironiquement. Mais Kwan l'interrompt :

— Le dieu va agir !...

Anxieux à l'extrême, Song'Al masqué en Klaus et Reïle échangèrent un regard.

Un regard de tendresse et d'horreur, songeant à ce qui leur était réservé.

Kwam allait être satisfaite. Vengée, sinon dans son cœur, du moins dans sa vanité de Rè-Véo. Femme, et surtout savante.

Brusquement, les deux écrans parurent éclater. Ils se fissurèrent ensemble, des éclats voltigèrent partout dans la salle souterraine. Presque immédiatement, ce fut la foudre.

Kwam et Baïyc, stupéfaits, voyaient rouler au sol les corps noircis des deux techniciens-bourreaux saisis dans un éclair venu d'on ne savait où. Et les quatre miliciens qui reculaient effarés étaient à leur tour lardés de flèches de feu, un feu spontané, rapide, à peine saisissable à l'œil mais qui laissait des traces sans appel.

Devant les deux Rè-Véo, un serpent iridescent naissait soudain. Ils virent cette sorte de guirlande oscillante d'un vert éclatant se diriger vers les fauteuils où étaient enchaînés les suppliciés. La chose mystérieuse courut sur les liens et les détruisit en une seconde.

Klaus-Song'Al comprenait, se levait, saisissait Reïle par la main.

Ils savaient tous deux que le salut venait. D'où ? Comment ? Qu'importait !

Il y eut un sifflement violent qui augmenta à une vitesse record. Devant eux une paroi paraissait fondre à vue d'œil, emportant une partie de la porte blindée correspondant au bureau mobile de Baïyc.

Un trou. Une issue. Klaus, ou plutôt Song'Al, entraîna Reïle.

— Ils s'enfuient ! gronda Baïyc.

— Non ! ! ! hurla Kwam.

Elle portait toujours son petit cylindre en bandoulière. Elle y posa les doigts et amorça un mouvement.

L'éclair jaillit, la transforma en une sorte de forme noire, monstrueuse, qui tomba auprès des six cadavres qui jonchaient déjà la salle des tortures.

Baïyc, halluciné, vit les deux amants nus disparaître dans ce trou noir, ce gouffre béant, évoquant pour lui la porte de l'enfer qui le guettait déjà...

CHAPITRE XIX

Maintenant, la lutte était engagée.

Les Rè-Véo devaient se rendre à l'évidence. L'Élu, qu'ils avaient définitivement identifié comme étant un imposteur, le Terrien Klaus Verdier, après leur avoir donné entière satisfaction sur plus d'un plan, se révoltait, entraît délibérément en rébellion.

L'éthique particulière d'un peuple et surtout d'une caste accoutumée à considérer comme parfaitement légitime le service de leurs intérêts, fussent-ils de nature criminelle, posait quelque problème aux dirigeants de Rè et de Chkmaô. On comprenait mal en effet que ce dieu, qui n'était malgré tout qu'un homme élevé au pinacle, refusât obstinément de s'en prendre aux humains dans certains cas.

Là-bas, dans la trisphère, celui qui était Klaus Verdier sous le visage et toute la morphologie trafiquée de Song'Al, connaissait lui aussi des affres particulières.

S'il se laissait aller à une sorte de doux abandon, goûtant un véritable nirvâna quand on lui demandait de s'unir au tellurisor pour une œuvre bénéfique, le pseudo-Song'Al se rebiffait, soudain arraché à sa béatitude par l'appel au meurtre, au brigandage, à la torture.

Peut-être avait-il totalement brisé les liens avec les Rè-Véo à partir du moment où les pontifes de Chkmaô lui avaient enjoint de soumettre à la question et à la mort les deux captifs de la milice et de Baïyc.

Tenaillé par l'angoisse naissante, il avait projeté son esprit vers eux et identifié leurs traits. Et, sur celui qui était Song'Al, le vrai, l'amant de la charmante Reïle, il avait pu contempler un masque qui était son propre masque charnel. Le faciès qui, depuis vingt-sept années de la planète Terre se tournait vers les soleils.

Le choc avait été profond et définitif. Rien d'autre, à partir de ce moment, n'exista plus pour le dieu-mécano que le salut de ces deux êtres et, partant, le salut d'un peuple qu'il estimait brimé, la destruction d'un pouvoir technocratique, despote, basé au départ sur le matérialisme le plus sordide et n'hésitant pas à l'édification d'une religion en faux-semblant pour asservir les humanités à travers le Cosmos.

Les tenants du pouvoir, groupés autour de Métok, comprirent cela. Ils ne doutèrent plus lorsque, d'un prodigieux effort, l'occupant de la sphère de cristal délivra les deux prisonniers, abattant pour leur salut six hommes et une femme, la précieuse Rè-Véo Kwam qui avait été sa propre compagne.

Si Baïyc, totalement ahuri, stagnait lamentablement dans les ruines de son laboratoire, les pontifes, eux, agissaient et faisaient appel à toutes les forces armées.

Tout d'abord on intima l'ordre aux surveillants du temple de s'emparer du dieu humain, de le sortir de sa coquille transparente. Pour cela, quelques techniciens qui dans la crypte assuraient le relais permanent avec le tellurisor furent invités à faire le nécessaire, les miliciens devant cueillir le faux Song'Al quand on aurait ouvert la trisphère.

Malheureusement, il fallait croire que, hautement surexcité et disposant d'un pouvoir qu'on lui avait imprudemment dévolu, Klaus, du fond de ce nid qui était en même temps son Olympe, avait parfaitement conscience de ce qui se tramait.

Techniciens et miliciens qui tentèrent la manœuvre consistant à l'extirper de son refuge en firent la cruelle expérience. Il engendra

spontanément autour de la trisphère une série d'éclairs aux coloris variés mais à l'efficacité égale et irrésistible.

Les caméras qui assuraient la liaison visuelle avec le siège du gouvernement montrèrent aux membres de ce dernier le désastre. Les Rè-Véo et les sbires tombaient comme des mouches. Klaus-Song'Al se déchaîna et il avait en peu de temps balayé tous ses gardiens. Tel quel, il demeurait, éclatant comme un diamant blanc, immaculé, insaisissable.

Insaisissable ? Voire, se disaient Métok et autres Praât.

On mit sur pied rapidement un commando composé de gardes appartenant tous à la caste Rè-Véo. Une unité d'élite qui avait le pas sur toutes les autres et ses participants furent chargés d'en finir avec le récalcitrant divinisé.

Ce groupe se mit donc en action. Par divers moyens. Non seulement il y avait une section autonome qui devait occuper le temple, mais plusieurs engins volants furent envoyés, sillonnant les airs et se préparant au besoin à détruire le temple si réellement il était impossible d'atteindre Klaus.

Ce fut à ce moment que des perturbations d'importance commencèrent à se produire dans l'atmosphère de Chkmaô. Une subite concentration nuageuse au-dessus de la cité sur dalle de métal ne laissait pas d'inquiéter Métok et ses acolytes. De surcroît, des rumeurs leur parvenaient, attestant que les rangs des esclaves paraissaient soudain compter des révoltés en grand nombre. On manda aussitôt des miliciens pour réduire cette contestation mais on ne tarda pas à savoir que les forces régulières avaient du fil à retordre. C'était un nommé M'Kar qui menait la révolte. Une femme, Koraa, se chargeait de stimuler l'élément féminin et ce n'était pas là la moindre difficulté.

Bien sûr, on en avait oublié ou presque de poursuivre Reïle et son amant et complice, Song'Al, l'authentique Élu des Rè-Véo qui maintenant n'apparaissait plus que sous les traits du Terrien, Qu'étaient-ils devenus ? On ne savait. Les préoccupations présentes primaient tout.

Les nuées accumulées de façon parfaitement irrationnelle, selon le procédé qui avait permis le cercle nébuleux lors de la cérémonie d'intronisation, devenaient de plus en plus noires. On ne fut donc nullement surpris quand éclata un orage d'une violence inouïe, accompagné d'une pluie qui se changea promptement en un véritable déluge.

En ce moment, les rivières entraient spontanément en crue et la digue élevée pour protéger la ville avec justement le concours du dieu-mécano ne

tarda pas à céder. Ce fut l'inondation, le désastre. D'autant qu'un véritable raz-de-marée gonflait l'océan et qu'il en sortait tout à coup une jolie théorie de monstres. Pour la plupart des hybrides plus ou moins fabriqués au cours des expériences biologiques et qu'on croyait destinés à vivre indéfiniment sous les eaux.

Crustacés munis de tentacules, poissons courant sur mille pattes, squales doués d'ailes embryonnaires et qui avançaient grotesquement mais en ouvrant des gueules menaçantes, voilà ce que la mer livrait soudain et qui envahissait les abords de la cité sur dalle de métal, déjà ravagée par les eaux.

Le sol tremblait. Des fissures apparaissaient un peu partout et ces failles étaient bordées de ces stries luminescentes que Klaus avait pu découvrir dès son arrivée sur Chkmaô, lorsque les Rè-Véo s'en étaient servi pour capturer un malheureux bonhomme qui tentait d'échapper à sa conversion en soupe biologique.

Quand les membres fantassins du commando lancé contre le dieu escaladèrent la colline-temple, ces stries reparurent, sillonnant littéralement les flancs du monticule.

Plus d'un milicien fut englouti par les crevasses spontanées qui s'ouvraient sous les pas des envahisseurs.

A l'état-major, on était affolé. On avait bien songé à couper la liaison entre l'homme-dieu et le tellurisor dont il utilisait si bien le fantastique pouvoir ondionique, mais il s'avérait que la manœuvre n'était pas dépourvue de dangers. En effet, on risquait un formidable court-circuit dont les conséquences demeuraient aléatoires, tant la jonction avait été faite étroitement. Cela pouvait tuer, certes, l'homme dans la trisphère ce qui n'eût pas été un mal, mais aussi endommager gravement, sinon définitivement, le merveilleux Grand Cylindre. Et si à la rigueur on pouvait remplacer un humain par un autre, les Rè-Véo tenaient beaucoup à leur tellurisor, fruit de décennies d'efforts et d'expériences.

Les animaux étaient de la partie. Des légions de souris géantes, de chiroptères venimeux, de sauriens ailés s'abattaient sur la cité où les habitants tentaient comme ils le pouvaient d'échapper aux eaux grondantes.

Les esclaves, menés par M'Kar, Koraa, Y'pp et quelques autres s'étaient emparés de ces engins glissants qui évoluaient sur coussin d'air, et semblaient avoir pour but d'attaquer le centre gouvernemental, ce qui ne laissait pas d'inquiéter hautement l'équipe de Métok.

Praât proposa tout d'abord de risquer la coupure avec le tellurisor, en dépit du risque qui était grand. Métok s'y opposa et un troisième membre du groupe dirigeant eut alors l'idée de se servir des ondes d'invisibilité. On enverrait quelques gars décidés en les enveloppant de la chape impalpable qui faisait diverger les rayons lumineux. Ainsi, peut-être Klaus, ne les percevant pas visuellement, les négligerait et ils auraient loisir, dans le désastre général, d'avoir accès à la crypte du temple. A ce moment tous moyens seraient bons pour en finir avec le révolté, quitte à détruire aussi la sphère de cristal en dépit de sa prodigieuse valeur.

Plusieurs techniciens des Rè-Véo, parmi les plus habiles, s'étaient rendus dans l'usine souterraine et ils discutaient autour du tellurisor. On cherchait un réglage permettant de le soustraire, au moins dans une certaine mesure, à l'influence de ce cerveau humain avec lequel il était relié et qui l'utilisait de cette façon regrettable.

Délicat travail, mais certains pensaient qu'ils ne tarderaient pas à y parvenir...

Ainsi, on réussit à couper le réseau agissant sur la gent animale. Un soulagement général quand on vit les bêtes renoncer brusquement à toute agressivité et, les unes s'éloigner vers les plaines et les forêts, les autres refluer vers l'océan.

Les plantes aussi étaient saisies dans le circuit mais, évidemment, elles étaient infiniment moins dangereuses. Il suffisait de s'en éloigner, ce qui n'avait pas été le cas devant l'invasion des monstres marins, heureusement colmatée.

Dans la trisphère, Klaus percevait tout cela avec une lucidité, une acuité grandissantes.

Il comprit qu'on retranchait petit à petit son pouvoir, faute de disposer du moyen de le lui retirer d'un seul coup, ce qu'il n'ignorait pas, connaissant les périls afférents à une rupture brutale.

Klaus-dieu réalisa. On ménageait, non sa vie, mais le subtil fonctionnement du merveilleux tellurisor. S'il périssait, lui, un autre prendrait sa place. Alors les Rè-Véo, trouvant quelque Élu plus docile que Song'Al ou lui-même, reprendraient leur rêve insensé de conquête universelle.

Les animaux ne lui obéissaient plus. Les plantes non plus mais c'était sans grande importance. Les humains, avec ce qui lui restait de moyens, il en faisait son affaire.

L'étau se resserrait. Klaus sut qu'il était à son terme, s'il ne trouvait pas un moyen inédit de se défendre, de reprendre l'avantage dans ce duel fantastique.

Le contrôle de l'atmosphère lui échappa encore. Les nuages se dispersèrent, la pluie cessa de tomber.

Un nouveau commando escaladait la colline, en dépit des lézardes striées.

L'océan ne lui répondait plus. Là-bas, dans l'usine souterraine, on devait s'affairer autour du tellurisor. Bientôt, Klaus serait totalement désarmé et ce ne serait plus qu'une question de minutes. On l'abattrait proprement dans la trisphère.

Dans son vêtement de lumière, il transpirait, redevenant de plus en plus simplement humain. La fatigue, l'angoisse, le dévoraient.

Il ne pouvait plus rien contre l'animal, l'eau, le végétal, l'atmosphère...
Restait le minéral..

CHAPITRE XX

Il fallait en finir. Les Rè-Véo étaient décidés, ou plutôt résignés, à tout.

Non seulement leur unité d'élite continuait à attaquer le temple en dépit des pertes sérieuses que lui infligeait l'entêtement du dieu-mécano, mais maintenant on attendait beaucoup du commando invisible.

Celui qui hantait la sphère de cristal ne désarmait pas. Il gardait encore quelques contacts avec le tellurisor encore que les techniciens, travaillant avec mesure, rompaient graduellement les liens ondioniques.

Il en restait encore suffisamment pour que Klaus gardât assez de puissance et le montrât. Il venait d'abattre deux engins volants qui s'apprêtaient à débarquer deux groupes armés sur le parvis du temple aux colonnes torsadées.

Mais les miliciens Rè-Véo, animés du fanatisme de leur caste, ne reculaient pas. Leurs rangs s'étaient éclaircis, les séismes renouvelés provoquaient de nouvelles crevasses où plusieurs d'entre eux trouvaient une fin dramatique.

Ils étaient là. Ils continuaient l'escalade. Certains d'entre eux, munis d'un dispositif antigrav, planaient au-dessus de la coupole, cherchant une faille dans la défense du pseudo-Élu.

Klaus était en plein délire. Il avait conscience d'œuvrer encore et toujours pour la bonne cause, à tort ou à raison. Maintenant, après s'être révolté contre sa propre utilisation à des fins guerrières, après avoir retourné la situation en faveur du couple soumis à la torture, il n'ambitionnait pas moins que de détruire à jamais le pouvoir des Rè-Véo, de délivrer – selon sa conception sociale le peuple Rè de leur emprise.

Il avait obtenu quelques succès spectaculaires. Il ne se dissimulait pas que le tellurisor lui échappait par degrés et que son pouvoir prendrait fin incessamment s'il ne trouvait quelque solution.

Surtout, depuis peu de temps, il pressentait une menace qu'il ne parvenait pas à préciser.

Ses adversaires, il les « voyait ». Son esprit exacerbé, sublimé par les réseaux d'ondes, devenu extra-dimensionnel, percevait à la fois et de façon très lucide ce qui se tramait à l'état-major autant que l'action des divers commandos aériens et terrestres lancés contre lui.

Mais il y avait un détail qui lui manquait encore. Il avait dû négliger un moment la surveillance des uns ou des autres, sa pensée étant dispersée dans tous azimuts. En fait, il s'agissait des invisibles. Leur entrée en lice lui avait échappé et comme ils étaient non-visuels, sinon intangibles, il ne pouvait que les « flairer », sans les situer exactement.

Depuis qu'il avait compris la manœuvre visant à le couper du tellurisor, manœuvre qui ne pouvait s'effectuer que par paliers, il cherchait le contact avec la matière qui lui obéissait encore : le minéral.

Il fut aidé par un simple phénomène météorique. Un vent assez fort, soufflant de l'océan, s'était levé. Un vent nature cette fois et non provoqué par la volonté du dieu-mécano. Il n'était d'ailleurs pas impossible que cette tempête eût pour origine les perturbations artificiellement établies qui avaient permis à Klaus de déverser un déluge sur la cité sur dalle de métal, sans compter les troubles nombreux de la nature alentour.

Ce vent souleva, sur les flancs de la colline supportant le temple, une sorte de simoun, la contexture géologique comportant d'importantes masses sableuses.

Et ce sable, volant, formant des nuages, des tourbillons, gênait considérablement l'avance des membres des commandos lancés contre

l'Élu ou soi-disant tel.

Mais la tempête n'en fouettait pas moins non plus certains combattants invisibles, auréolés par une chape ondionique qui pouvait tromper l'œil, mais les laissait parfaitement égaux à eux-mêmes. Et le vent amenait sur eux des myriades de particules, ces grains de sable qui s'attachaient un instant aux êtres visibles ou non, ce qui créait fugacement des silhouettes vagues, imprécises et incomplètes sur les contreforts du monticule.

C'est ainsi que Klaus les discerna. Qu'il put les situer. Qu'il sentit le danger croître et se concentra pour tenter une résistance désespérée.

Le minéral restait son allié. Bientôt, le tellurisor ne réagirait plus à ses appels. Il fallait faire vite.

Le minéral venait de lui rendre un fieffé service en lui permettant de discerner le commando d'invisibilité. Il connaissait parfaitement la question et sut qu'il fallait l'abattre sans retard.

Lentement mais de façon certaine, le réseau d'ondes paraissait se déchirer tel un filet sur des pointes de fer.

Klaus, véritablement supplicié dans la trisphère, baigné de sueur, écumant, totalement arraché à sa quiétude divine, se crispa, banda sa volonté, établit en un effort inouï un suprême contact avec ce qui répondait encore du tellurisor.

Le minéral... Le minéral...

Le minéral réagit.

Devant les envahisseurs, ceux dont on distinguait fort bien les tuniques blanches et le classique équipement autant que ceux qui avançaient absolument hors de toute vue, le sol parut en certains endroits se mettre à bouillonner, voire à se soulever.

A l'origine on aurait pu croire à un phénomène analogue à celui que présente le sable mouvant, si commun sur tout littoral marin. Mais cela ne s'en tenait pas là. Ces formations géologiques s'agitaient, en sortes de petits geysers constitués de milliards de grains de pierre. Et cette poussière se gonflait, grossissait, montait, s'épanouissait, créant subitement des formes. Formes insaisissables mais pratiquement calquées sur les embryons à peine apparus des guerriers invisibles alors qu'ils étaient flagellés par ce vent de simoun.

Maintenant, cet état de fait se multipliait. Un peu partout sur les falaises et le plateau supérieur, autour du parvis et des colonnes torses, tout le sol

paraissait en mouvement. Ce n'était plus cette fois un séisme mais bel et bien une mystérieuse création.

Les Rè-Véo miliciens, quel que soit leur cran, leur détermination farouche, étaient frappés de stupeur.

Par la volonté cristallisée du dieu-mécano, les derniers assaillants, ceux qui, logiquement, devaient avoir la victoire et en finir avec le révolté dans les instants à suivre, se trouvaient devant une horde inattendue. Une sorte d'armée de fantômes, tant les silhouettes ainsi réalisées étaient vagues, inachevées. Et cependant aussi multiples que tangibles.

Klaus engendrait, par le truchement du tellurisor, des créatures minérales.

Rien que des apparences d'ailleurs, il ne pouvait aller plus loin. De gigantesques pantins de cauchemar, des marionnettes infernales, mouvantes, indécises et toujours plus nombreuses, évoquant capricieusement des formes humaines, voire animales. L'Élu-imposteur fabriquait également en effet des monstres de toutes sortes. Il s'inspirait de cette création perturbée qui était celle de Chkmaô où les Rè-Véo avaient si bien déséquilibré la faune comme la flore.

Aussi les commandos investisseurs se heurtaient-ils à des ennemis qu'ils ne pouvaient abattre, qu'ils ne pouvaient résoudre. Les armes fulgurantes, les désintégrateurs étaient sans grand effet sur ces guerriers suscités à partir d'une volonté et d'un formidable potentiel ondionique. Car comment tuer des êtres qui n'en étaient pas ? Comment détruire des organismes composés seulement de milliards et de milliards de grains de sable ? Les jets de feu trouaient inutilement ces spectres qui ne cessaient de se dresser et de former devant les commandos un rempart indissoluble.

Et de la défense, on passa à l'attaque.

Les monstres, caricatures d'humains ou faux semblants de fauves et de rapaces, de sauriens ou de prédateurs de toute espèce, se ruèrent sur les Rè-Véo.

Ceux-ci résistèrent autant qu'ils le purent. Mais bientôt ils commencèrent à flancher. Ils se rendaient compte avec horreur qu'ils étaient impuissants, eux et leurs homologues à peine protégés par une invisibilité qui n'était plus que relative tant le simoun qui ne cessait pas révélait les formes de ceux qui échappaient en principe aux rayons luminiques.

Les commandos refluèrent, perdirent pied.

Et ce fut la panique, la débandade !

La légion de sable, immensité monstrueuse, mouvante, changeant sans cesse de forme, multipliant les simulacres d'êtres vivants, insaisissable, invulnérable, terrifiante et terriblement mortelle s'abattait maintenant sur les fuyards, les ensevelissant sous des masses sableuses après les avoir aveuglés, étouffés, fouettant de ses milliards de grains, pénétrant dans la bouche, les narines, les oreilles, enveloppant les malheureux de mille et mille liens souples et impalpables, mais violemment actifs.

A l'état-major, ce fut l'horreur totale. Les caméras retransmettaient tous les détails de la défaite.

Métok, affolé, hurla l'ordre à ceux qui entouraient le tellurisor :

— Coupez totalement ! Plus de lien avec l'Élu !

Un technicien, haletant, cria :

— Seigneur Métok... Il faut encore un moment... Un retrait immédiat de courant risque de détruire le Cylindre !

— Tant pis ! C'est un ordre !

Un ordre qui ne devait jamais être exécuté.

Klaus, dans son cocon de cristal, plus lucide que jamais au sein de son délire, perçut les prémices de cette dernière manœuvre.

Il allait être définitivement privé de son pouvoir. Tout était perdu et il ne serait plus qu'un homme comme les autres, à cela près qu'il avait désormais l'aspect emprunté du Rè-O-Rè Song'Al.

Alors, il exprima d'un seul coup ce qui lui restait d'énergie personnelle et s'en prit à l'entourage du tellurisor.

Ceux qui allaient obtempérer aux ordres de Métok s'apprêtaient à interrompre définitivement la liaison homme-mécanique. Ils n'en eurent pas le temps.

Une dernière fois, la foudre spontanée engendrée par la volonté du dieu-mécano se manifesta. Et quatre servants du tellurisor tombèrent dans un tourbillon de feu.

Les autres reculaient, horrifiés, devant quatre cadavres carbonisés.

Sur les flancs de la colline, les Rè-Véo tentaient d'échapper aux assauts de la légion de sable, frappés autant de terreur devant ce déferlement de fantômes qu'en constatant les résultats tragiques de ce retournement de situation, les leurs périssant par théories entières, littéralement asphyxiés sous ce minéral vengeur.

Mais Klaus avait donné son maximum.

Que se passa-t-il ? Il tenta de reconquérir le tellurisor, de reprendre les divers contacts dont on l'avait petit à petit privé.

Les servants du Grand Cylindre, en proie à l'épouvante, ne réagissaient guère et Métok, Praât et consorts s'effondraient, comprenant que tout était perdu pour eux.

Klaus se crispa, lança ses dernières forces dynamisées par l'action de la trisphère.

Il y eut, sur la surface du planétoïde Chkmaô, un véritable séisme qui ébranla fortement la cité sur dalle de métal, encore partiellement envahie par les eaux et aussi par quelques monstres égarés et toujours dangereux.

Là-haut, sur la colline, le temps oscilla sur ses fondations. La coupole se fendit et les colonnes torsadées s'écroulèrent en partie.

Dans l'usine souterraine, le tellurisor géant, le Grand Cylindre, s'arrêta définitivement.

Un peu après, dans le désarroi général, alors que les secours s'organisaient peu à peu dans la ville, qu'on tentait de repousser les assauts de M'Kar et des esclaves rebelles, parmi les ruines de ce qui avait été le temple, une forme humaine parut.

La légion de sable n'était plus qu'un souvenir, la fin de l'action combinée homme-machine mettant un terme à ce simulacre d'armée. C'était comme si tout cela n'avait jamais existé.

Et pourtant, des cadavres de Rè-Véo jonchaient les contreforts, le plateau supérieur, sans compter ceux qui avaient été ensevelis vivants.

La forme humaine s'avança en titubant, descendit péniblement vers la cité.

Dans ce qui restait du temple, la triple sphère de cristal n'était plus. Elle avait éclaté et ses débris gisaient au fond de la crypte, parmi les appareils détruits...

Les astres tutélaires de Rè et de Chkmaô faisaient jouer le vêtement blanc de celui qui revenait sur la cité. Mais son costume n'était plus immaculé, il était souillé de sang...

CHAPITRE XXI

La tempête s'était calmée.

L'étoile du Lynx qui entraînait dans sa course éternelle la planète Rè et son satellite avait fait sa réapparition dans le ciel de Chkmaô, éclairant le désastre général. Le second soleil glissait entre deux nuages.

Si la grande dalle de métal avait assez bien résisté aux séismes, la cité n'en avait pas moins subi d'importants dégâts. Les eaux se retiraient, mais en charriant de nombreux cadavres, ainsi que des animaux monstrueux. Partout alentour le terrain était bouleversé et les cultures avaient elles aussi connu de considérables déprédations.

Si le Grand Cylindre était hors service, les Rè-Véo n'en disposaient pas moins de ces mini-telluriseurs dont ils savaient si bien se servir. Et c'était grâce à ce procédé qu'ils avaient finalement eu raison, dans de difficiles conditions, sous la pluie battante, de la révolte des esclaves. Ces derniers s'étaient cependant emparés de plusieurs de ces petites armes mais les Rè-Véo disposaient à la fois du nombre et d'une plus grande technique

d'utilisation. Si bien qu'ils avaient emporté la victoire, alors que le dieu-mécano mettait leurs forces en échec sur un autre plan.

Il y avait eu un certain nombre de morts parmi les révoltés. Dont plusieurs pirates, leur chef, M'Kar, ayant été abattu dans les premiers.

Un homme seul avançait vers la ville.

Son apparition et son arrivée avaient été promptement annoncées. La nouvelle s'était répandue comme une traînée de poudre. Non seulement les gouvernants, mais la majorité de la population étaient déjà au courant. Et, en dépit des travaux urgents qu'il y avait à accomplir dans la cité pour pallier les effets désastreux du drame qui venait de se jouer, une véritable foule, grossissant sans cesse, se portait vers le littoral, vers le bas de la colline au sommet duquel il n'y avait plus désormais que les ruines du temple aux colonnes torses.

Klaus Verdier avançait.

Péniblement. Il avait été très violemment secoué par la lutte colossale qu'il avait dû soutenir en se servant du tellurisor. Il ne fallait pas perdre de vue qu'en dépit de sa divinité provisoire, de cette expansion prodigieuse de son esprit il n'était qu'un homme. Et l'explosion finale, fracassant la sphère de cristal, le précipitant brutalement au fond de la crypte parmi les éclats qui l'avaient entamé cruellement, avait achevé d'en faire une véritable loque.

Pourtant, Klaus survivait.

Il disposait d'un organisme qui était morphologiquement plus celui de Song'Al que le sien propre, puisque l'étrange travail de la guérite l'avait pratiquement ramené aux proportions du jeune Rè-Véo. Cependant il restait lui-même. Sa chair avait été transformée, mais sa pensée subsistait, intacte. Intrinsèque. Indépendante.

Et de son propre chef il s'était dirigé vers la ville.

Il était las. Il souffrait de tout son corps meurtri et son sang coulait de multiples petites blessures, la combinaison miracle, qui brillait toujours sous les deux soleils, ayant été fortement endommagée.

Mais il se disait qu'il avait fait son devoir une fois de plus. Il était demeuré fidèle à lui-même, à sa foi, à son idéal. Il avait utilisé la sagesse formidable, la merveilleuse technique des Rè-Véo pour en finir avec leur tyrannie, et sauver ceux qu'on torturait, et libérer les esclaves, rendre sa dignité à un peuple asservi à un matérialisme redoutable.

Au fur et à mesure qu'il marchait, difficilement, le long du rivage où stagnaient encore des corps d'hommes et d'animaux, il vit cette foule qui semblait l'attendre et, maintenant, l'ayant aperçu, venait au-devant de lui.

Klaus souriait faiblement, avec les traits de Song'Al, mais l'expression de celui qui avait été un Terrien avant d'être proscrit sur Delta et de venir échoir sur Chkmaô.

L'homme et la foule allaient à la rencontre l'un de l'autre.

Et quand ils furent très près, tout près, ils s'arrêtèrent.

Klaus espérait un accueil favorable. Il retrouvait un peu les sentiments qui l'avaient animé sur Delta IV, quand il avait cherché ceux qui étaient ses camarades d'infortune. Maintenant il se disait que certainement, si les Rè-Véo pouvaient le détester, la population de la cité sur dalle de métal lui devait quelque reconnaissance.

Il frémit, quand il distingua les dignitaires Rè-Véo. Praât, Métok...

Ils avaient abandonné leur superbe. Ne les avait-il pas vaincus, ce qui leur faisait perdre la face devant les Rè-O-Rè ? Ils devaient, par cela même, voir compromise leur suprématie.

Il distingua des groupes enchaînés, reconnut des esclaves. Cette fois, il se sentit mal à l'aise. Ainsi donc, la révolte, cependant favorisée par son propre acte de rébellion, avait échoué !

On le regardait et un curieux silence s'établissait, seulement strié par instants du cri aigre d'un monstre volant passant au-dessus de la rive et cherchant quelque proie parmi les charognes.

Alors le premier cri jaillit du groupe des captifs :

— Salaud !... Sois maudit !...

Des grondements sourds éclatèrent alors parmi les esclaves, ces révoltés retombés dans leurs fers.

Klaus chercha qui avait crié – une voix de femme – et il reconnut Koraa.

Elle le fixait de son regard bleu-vert, et la haine irradiait.

Il se tourna vers la femme pirate, d'un air interrogatif. Elle cracha :

— M'Kar est mort... Ozbeïm est mort... Y'pp est mort... Et d'autres d'entre nous...

Oui, il comprenait. Malgré sa victoire à lui (mais était-ce finalement vraiment une victoire ?) la libération des esclaves n'avait été qu'un leurre.

Koraa lui lança encore :

— A cause de toi !...

Il eut un haut-le-corps. Ainsi, alors qu'il avait agi en accord parfait avec les pirates asservis, alors qu'ils l'avaient aidé dans son entreprise en prenant des risques insensés, on lui rejetait la responsabilité de l'échec.

Que pouvait-il dire ? Après tout, dans une certaine mesure, Koraa n'avait-elle pas raison ? M'Kar, son compagnon dans la vie et l'aventure flibustière, avait péri. Et par sa faute à lui, Klaus. Tout avait commencé quand les forbans l'avaient sauvé, sur Delta IV.

La foule ondulait. Visiblement, on ne savait quelle attitude tenir. Klaus commença à comprendre que tout était perdu.

Des ruines, rien que des ruines...

Soudain, parmi les groupes humains, il reconnu un couple.

Reïle. Et Song'Al. Un Song'Al qui lui paraissait hallucinant puisqu'il avait ses traits, l'allure qui était initialement et génétiquement la sienne, à lui, Klaus Verdier, natif de la planète Terre.

Il eut un mouvement vers eux, se heurta à des regards fuyants, sinon hostiles.

Il râla :

— Reïle... Song'Al...

Celui qui avait été l'Élu eut un geste vague, désabusé :

— Song'Al... Suis-je encore Song'Al ?...

Reïle sanglotait :

— Tu me l'as pris... Il n'est plus lui-même... Et toi ! Toi qui es celui qu'il était, qu'il devrait être, tu me fais horreur... Tu m'as pris mon amant... et tu ne peux pas plus être lui qu'il n'est toi... Misérable !...

Klaus était accablé.

Il comprenait, là aussi, le drame qui se jouait entre ces deux êtres. Ils étaient faits pour s'aimer. Mais Song'Al pouvait-il encore demeurer le compagnon de celle qui l'avait étreint sous son aspect initial ? D'autant qu'elle voyait une sorte de spectre de chair de ce Song'Al qui n'était plus, avec le corps modifié de Klaus le Terrien, Klaus à ses yeux hideux simulacre de celui pour lequel elle avait tout risqué, et connu jusqu'à la torture ?

Il avait travaillé pour ce couple, il était entré clandestinement en contact avec Song'Al, l'avait sauvé du suicide. Gagnant la confiance des Rè-Véo, il avait pris sa place et finalement l'avait arraché, lui et son amante, au plus affreux des supplices...

Pour quel résultat ?

Reïle le lui hurla :

— Entre nous, lui et moi, ce n'est plus possible... Plus possible, tu entends ? A cause de toi... Je deviens folle... Folle auprès de celui qui n'est plus lui-même ! Et quand je te vois... Toi... toi qui joues à être lui...

Elle se débattit soudain, se roula au sol, écumant, griffant l'air de ses mains crispées. Reïle connaissait maintenant une torture pire que celle à laquelle elle eût été soumise sans l'intervention du dieu-mécano.

Klaus soupira, se tourna vers Song'Al.

Song'Al qui, curieusement, ne semblait pas se préoccuper de la crise de nerfs de Reïle.

— Song'Al... souviens-toi...

Ce semblant de Klaus qui enfermait l'âme du vrai Song'Al haussa les épaules :

— Song'Al... si j'étais Song'Al... Je ne le suis plus...

Il regarda soudain celui qui avait été un dieu.

— Parce que tu as pris ma place... Parce que c'est moi... MOI ! comprends-tu ? MOI ! MOI ! JE DEVRAIS ÊTRE UN DIEU... et à cause de toi, je ne sais même plus quel homme je suis...

Klaus recula, effaré.

Ainsi, c'était le comble. Song'Al ne voyait qu'une chose : il n'était pas la divinité qu'il aurait dû être. A cause de Klaus le Terrien, qui avait emprunté jusqu'à son aspect physique, il n'était plus rien. Même l'amour de Reïle lui était interdit. Il avait perdu son rôle d'Élu. Et il oubliait que tout s'était déroulé avec son consentement, en pleine connaissance de cause, que Klaus l'avait sauvé, avait lutté pour lui conserver son amour, pour lui redonner une vie normale.

En fait, l'orgueil dominait soudain et le jeune homme ne regrettait que sa place dans la trisphère de cristal.

Le dieu déchu jetait autour de lui des regards désespérés. Il voyait se détourner de lui ceux pour qui il s'était tant débattu.

Ce fut Métok qui s'avança, un sourire sarcastique aux lèvres :

— Seigneur Klaus Verdier de la Terre, vous qui nous offrez le visage de notre Élu, de Song'Al que vous avez dépossédé, mesurez-vous à présent les tristes résultats de votre démente ?... Des morts, des ruines, une œuvre géante détruite... Nous vous avons fait confiance... vous nous avez trahis...

Il sembla à Klaus que les Rè-Véo, et le peuple, et tous, tous reprenaient en un chœur étrange ce dernier mot, ce mot qui fait mal :

— Trahis... trahis... trahis...

Lui, un traître ?

Devant la réprobation universelle, il finissait par se demander si tous ces gens n'avaient pas raison.

Métok eut un grand geste, montrant des groupes de femmes aux visages hostiles :

— Elles ont perdu leurs compagnons... leurs frères... leurs fils... à cause de vous le Terrien qui nous a menti, dupés, trahis...

Et le murmure des femmes devint clameur ! On en oubliait le peu d'intérêt que la race attribuait habituellement aux liens familiaux. Il n'y avait plus qu'un mystérieux mot d'ordre : honnir l'extraplanétaire, cet étranger qui était venu jeter le trouble sur Chkmaô par ses folles initiatives.

Lui ne savait plus. Non, vraiment, il ne savait plus où était la vérité. Sans cesse, il avait cru agir honnêtement et pour le bien général. Ne les avait-il pas soignés, guéris, tenté de les affranchir ? Ne s'était-il pas heurté uniquement en raison d'une demande de forfait ?

Tout cela était oublié, aboli, rejeté. Le désastre final était l'unique fruit de sa tentative, une tentative qu'il avait voulue bénéfique.

Il connut que personne ne le soutiendrait plus. Il avait été rejeté de la Terre, sa planète patrie. Déporté sur Delta, il y avait rencontré des malheureux comme lui, retournant à l'état sauvage. Tombé sur ce monde si lointain de celui où il était né, il avait voulu poursuivre son idéal de générosité.

C'était consommé. Il avait échoué. Il s'était trompé.

Il lui sembla que le cosmos tout entier se dressait contre lui. Qu'il n'y avait plus de place pour lui dans l'univers.

Alors il tourna le dos à la foule, à la cité sur dalle de métal, il s'en alla, au hasard, titubant encore, plus las que jamais, saignant, son pauvre cœur définitivement crucifié.

Quelqu'un – on ne sut jamais qui – ramassa une pierre et la lui jeta.

Il ne broncha pas, fit encore quelques pas. Une autre pierre siffla. Puis une autre.

D'autres strièrent l'air.

Il s'arrêta, se retourna. Regarda la harde humaine, hideuse, haineuse, ingrate, traîtresse. Incompréhensive et stupide.

Un grand reproche passait dans son regard. Des pierres volaient autour de lui, et quelques-unes l'atteignaient.

Une le frappa au genou, lui fit très mal. Il flancha.

Atteint au visage, ruisselant soudain de sang, il tomba.

La tenue étincelante brillait toujours, mais des traces rouges apparaissaient sur lui, un peu partout.

L'homme-diamant était un diamant taché de pourpre.

Des pierres volèrent encore...

*Achevé d'imprimer en octobre 1980
sur les presses de l'imprimerie Bussière
à Saint-Amand (Cher)*

— N° d'impression 1539. —
Dépôt légal : 4e trimestre 1980.

Imprimé en France

OceanofPDF.com